
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582126 8

VOYAGES POÉTIQUES

D'EUGÈNE ET D'ANTONINE.

DE L'IMPRIMERIE D'A. CLO,
RUE SAINT-JACQUES, N°. 38.

VOYAGES POÉTIQUES

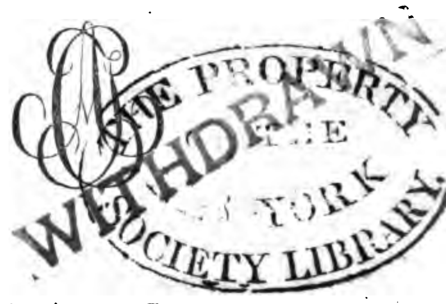
D'EUGENE ET D'ANTONINE;

PAR

Mme LA COMTESSE DE GENLIS.

Il est si doux de voir et d'admirer ensemble !

Mad. la comtesse de SALM.



PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1818.


Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Les voyages d'Eugène n'ont paru que dispersés dans plusieurs brochures du *Journal de la jeunesse*. On les a réunis dans ce volume, en y intercalant trois petits contes que l'auteur avoit donnés dans le Mercure : *Zoroïde*, *la Plume magique* et *les Tablettes magiques*; enfin on a ajouté aux *voyages* celui de *Maupertuis*, qui est inédit, ainsi que la nouvelle qui le termine.




Digitized by Google

VOYAGES POÉTIQUES

D'EUGÈNE ET D'ANTONINE.

ANTONINE, jeune et charmante Languedocienne, venoit d'épouser l'aimable et sensible Eugène, âgé de vingt-cinq ans. Antonine, née dans les provinces méridionales, et ayant toujours habité les lieux de sa naissance, ne connoissoit point les environs de Paris; elle résolut d'aller visiter avec Eugène tous les beaux châteaux qui entourent cette superbe capitale : Antonine aimoit la littérature, Eugène cultivoit les lettres avec succès; il connoissoit parfaitement tous les magnifiques jardins de ces belles habitations, il savoit même l'historique des lieux et des fabriques, et quand la tradition manquoit, son imagination pouvoit y suppléer. Il inventa d'avance une infinité d'histoires qu'il se promit d'appliquer à des tombes imagi-

naires, et à d'*antiques ruines* faites depuis peu d'années. Il pensa que des fictions littéraires animeroient celles des architectes et des jardiniers. En outre il prit avec Antonine l'engagement d'attacher à chaque site remarquable, à chaque monument, les plus beaux vers qui s'offriraient à sa mémoire, en françois, en anglois et en italien, et de semer ainsi, en se promenant, les citations et les inscriptions, lorsqu'on n'en trouveroit point, et même quelquefois d'en composer quand il se sentiroit inspiré. De tels voyages devoient être pour elle doublement poétiques et romanesques, puisqu'elle alloit les faire avec celui qu'elle aimoit. Il fut décidé qu'on iroit d'abord à Baville, lieu cher aux muses, dont le vaste château fut toujours habité par des maîtres éclairés et vertueux : il a passé *légitimement* dans des mains étrangères; (1) mais on y trouve encore aujourd'hui, les mœurs, le goût de l'étude, et les vertus qu'on y admira jadis dans l'illustre famille de Lamoignon.

---

(1) Ce n'est pas un bien *national*.

Baville est à neuf lieues de Paris. Le château fut construit par Charles de Lamoignon, aïeul du premier président. Boileau, dans sa sixième satire, parle du séjour délicieux de Baville; (1) ce grand poëte passoit tous les ans à Baville une partie de la belle saison, ainsi que Bourdaloue, Racine, Lafontaine; enfin, on sait que madame de Sévigné illustra aussi ce château, et qu'à diverses époques, elle y passa plusieurs jours. Eugène, durant la route, conta toutes ces choses à Antonine; cependant, ajouta-t-il, malgré tous les grands souvenirs que ces beaux lieux rappellent, ma mémoire poétique ne pourra pas s'exercer-là, comme dans beaucoup d'autres châteaux, parce que les jardins de Baville ne sont point à l'angloise; nous n'y trouverons point de fabriques: — Du moins, dit Antonine, vous me conterez *une nouvelle?* il m'en revient une à chaque voyage, vous me l'avez promise? Pour aujourd'hui cela est impossible, répon-

(1) Le Marquis de Saint-Simon en parle aussi dans ses Mémoires.

dit Eugène, je manquerai de matériaux, nous ne rencontrerons ni cimetières, ni tombeaux, ni ruines; il n'y a dans ce jardin, que de beaux arbres, de superbes ombrages, de l'eau, des fruits, des légumes et des fleurs....—Comme cela est pauvre!..—Nos aïeux s'en contentoient, ils appeloient cela de beaux jardins.—Eh bien, n'allez-vous pas, comme les vieillards, regretter le temps passé?—Je ne le pourrai jamais auprès de vous. Mais quand j'y pense, je crois que les jeunes gens pourront bien en venir là, s'ils s'avisent de réfléchir sur leurs lectures, sur notre histoire et sur ce qui se passe autour de nous.—Quelle triste prédiction! elle ne s'accomplira pas, car heureusement les jeunes gens ne lisent guère et ne réfléchissent point, excepté vous pourtant, mon cher Eugène, qui n'avez de la jeunesse que la grâce et les agrémens; aussi êtes vous quelquefois un peu mélancolique....—Il est vrai qu'aujourd'hui la raison n'égaie pas; mais l'amour console, quand il est légitime, il rend si heureux!....—Pourquoi donc, cher Eugène, n'aimez-vous pas le temps pré-

sent! il me paroît assez joli!—Vous n'avez que dix huit ans, j'en ai vingt-cinq!... Ce qui me frappe, c'est que tout est chimérique, rien n'est vrai, excepté les inimitiés et l'intérêt personnel. — Ah! fi donc, on se hait!—On a fait une vertu de la haine, et un talent de la méchanceté. D'ailleurs, en général, en admettant un certain nombre d'exceptions, tout est faux : la gaîté, l'enthousiasme, les apparences extérieures, la magnificence, le luxe. Les gens ruinés affectent l'opulence, les riches se plaignent de la pauvreté; la simplicité cache l'aisance, le faste dissimule un renversement de fortune; on ne s'égare point, on n'est point entraîné; on calcule, on combine, on veut tromper : voilà le monde tout entier. Quand on a découvert cela, on le connoît, on sait tout, on n'a plus rien à observer; tous les projets et tous les caractères se confondent dans un système presque universel, plein d'égoïsme, bien ou mal entendu.—Ah quelle peinture! et comment sortir de là?—Ce seroit certainement en revenant à la bonne foi, à l'amour de l'ordre, de la paix.....

Voilà où nous ont conduit par degrés d'abominables maximes, et les sophismes les plus extravagans.... Un grand écrivain (Montesquieu) a dit, que nous arrivons au mal par une pente insensible, mais qu'on ne retourne au bien que par un élan, par un effort. Puisse-t-on, frappé de tant de calamités, se réunir avec sincérité, et prendre unanimement une résolution si généreuse et si nécessaire. C'est l'impiété qui a bouleversé les idées, anéanti les principes; la religion seule peut tout rétablir: quand ses ministres, loin d'être insultés par le peuple, seront universellement respectés et révérés, j'espérerai tout.

En causant ainsi, les deux jeunes époux arrivèrent à la fontaine de Polycrène (1), à peu de distance de Baville. Eugène avoit ordonné aux postillons de faire un détour, et de les conduire à cette source qui est en pleine campagne. Il descendit de voiture avec Antonine: la voilà, dit-il, cette belle

(1) Mot grec, qui signifie: *Plusieurs fontaines*, parce qu'elle est formée par cinq sources réunies.

fontaine, nommée par Boileau, et enrichie par lui d'une inscription latine, qui invitoit les Naïades d'alentour à protéger toujours ces eaux si pures et si limpides. Les brigands révolutionnaires ont brisé la pierre qui portoit l'inscription; mais les Naïades, obéissantes à la voix d'un grand poëte, n'ont jamais cessé d'apporter dans ce lieu le tribut de leurs ondes. Les Divinités des moissons et des vergers sont timides, elles abandonnent au pillage leurs utiles productions; mais les Dieux protecteurs, et les Nymphes des fontaines, restent toujours parmi les joncs et les roseaux. Malgré les horreurs de la guerre, on voit toujours serpenter le ruisseau des prairies dévastées, et le bruit des armes n'interrompt point le cours paisible des sources et des rivières.

Après avoir passé plus d'un quart d'heure à admirer la fontaine de Polycrène : — Eh bien, dit Antonine, cette fontaine n'a point d'inscription, Eugène, vous devez-en faire une.—Après Boileau, ce seroit une profanation.—Celle de Boileau étoit latine, je vous en demande une françoise.—Je ne la com-

poserai pas, mais je vais vous en dire une que j'ai lue dans mon enfance, et dont l'auteur est anonyme; la voici :

Comme de son urne épanchée,
La source en se cachant laisse couler ses flots,
Qu'ainsi coulent vos dons répandus à propos,
Mais que la main reste cachée.

—Je n'aime pas trop *des dons qui coulent à propos*, dit Antonine en riant; mais d'ailleurs cette inscription est assez jolie, et je veux bien m'en contenter. A ces mots on regagna la voiture et l'on se rendit à Baville : les maîtres du château n'y étoient pas; mais le concierge conduisit par-tout les jeunes voyageurs. On s'arrêta dans la bibliothèque — Le maître de cette habitation, dit Eugène, qui est toujours si occupé d'affaires à Paris, devroit faire graver sur la porte de cette bibliothèque, ces deux vers :

Je ne trouve la paix que dans la solitude,
Les heures de ma vie y sont toutes à moi.

Maynard.

En sortant de la bibliothèque, on parcourut ce vaste château, ensuite on passa dans les jardins; on apprit à Antonine que chaque allée du parc portoit le nom d'un per-

sonnage célèbre, ou d'un ami.—Ainsi, dit Antonine, on ne peut pas s'égarer ici.—Non, reprit Eugène en souriant, car on n'y révère nullement la célébrité *mal acquise*, c'est-à-dire celle dont l'influence a été funeste à la religion, aux mœurs et à la monarchie. Vous ne trouverez point dans ce parc *l'Allée Helvétius*, *l'Allée Diderot*, *l'Allée Voltaire*, *l'Allée d'Alembert*, etc., etc. mais vous y trouverez les Allées *Bossuet*, *Bourdaloue*, *Pascal*, *Corneille*, *Racine*, *Fénélon*, *La Bruyère*, *Boileau*, *Massillon*, *Sévigné*, etc., etc. Voilà les souvenirs que l'on cultive ici. C'est un beau culte, il n'est pas très-étendu, mais il entretient *le feu sacré*, d'où dépendent véritablement les destins de la France. Comme Eugène disoit ces mots, on approchoit de la tour, qui se trouve à l'extrémité des jardins. — Cette tour, si intéressante par les personnages qui l'ont habitée, dit Eugène, fut bâtie en même temps que le château; c'est là que Bourdaloue, Racine, Boileau, madame de Sévigné et Lafontaine, ont successivement et en différens temps, passé

plusieurs jours, et vous y verrez leurs bustes. Antonine, pour toute réponse, précipita sa marche; on arriva à la porte de la tour, et l'on entra avec un sentiment de respect dans cette espèce de panthéon, fort différent du panthéon parisien, surtout par les idées qu'il inspire. Antonine contempla avec admiration les cinq bustes; elle lut avec attendrissement les vers faits par Boileau pour Racine, en pensant qu'ils étaient à la fois un hommage de la justice et de l'amitié, et que, dans ce beau siècle, les grands talens, toujours unis à de grandes âmes, ne furent jamais souillés par les honteuses petitesses de l'envie!

Voici ces beaux vers qu'on relira toujours avec plaisir :

Du théâtre français, l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits,
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

J'ajouterois à ce quatrain, dit Eugène, ces vers italiens :

Natura il fece, e poi ruppe la stampa.
Après l'avoir fait, la nature brisa le moule.

Orlando furioso.

Antonine examina avec vénération la physiononomie noble et sévère de Bourdaloue, qui lui rappeloit ces beaux sermons écrits avec une éloquence si mâle et si austère, et une logique si pressante !... Elle s'arrêta avec complaisance devant le buste du bon Lafontaine, et se tournant vers Eugène.—Comme nous ne faisons que de petits voyages, dit-elle, il me semble que c'est à nous qu'il adresse ces paroles :

Amans, heureux amans voulez-vous voyager,
Que ce soit aux rives prochaines....

C'est lui aussi, reprit Eugène, qui a dit :

.... Un chemin à la gloire,
C'est l'Amour ; on fait tout pour se voir estimé (1),
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé ?
Quel charme de s'ouïr louer par une bouche,
Qui même sans s'ouvrir nous enchante et nous touche !...

Le poëte, en parlant ainsi, ajouta Eugène, n'a nullement prétendu autoriser la flatterie, le véritable amour doit avoir toute la sincérité, tout le courage de l'amitié. Mais avançons, c'est devant ce buste que vous allez, chère Antonine, faire une longue pau-

(1) *Estimé*, de qui ? il falloit l'exprimer.

se!... C'étoit celui de madame de Sévigné!... Il n'a point d'inscription, s'écria Antonine; cette tête charmante me rappelle ce vers :

Le chef-d'œuvre d'amour est le cœur d'une mère (1)

Mais ce n'est pas assez pour le buste de cette femme intéressante, qui nous a laissé *l'Histoire privée* du grand siècle de Louis XIV, et toutes les traditions qui peignent si bien le bon goût, la gaîté, la raison, la grâce, qui, dans ce temps, rendoient les François si aimables!... Faites une inscription pour ce buste, mon cher Eugène, je vous en prie.—Je n'ai pas le talent qu'exige un tel sujet, mais vous le voulez, il faut vous satisfaire.—Ah! vous me charmez. Mais n'oubliez pas d'exprimer dans vos vers, que cette excellente mère n'a perdu la vie que pour avoir, à soixante-dix ans, sacrifié sa santé au devoir de soigner et de veiller sa fille daus une longue maladie.—Je ne ferai pas tout ce détail, mais je rappellerai le souvenir de la cause de sa mort. A ces mots

(1) M. Gaillard.

Eugène se recueillit un moment; ensuite tirant ses tablettes de sa poche, il y traça les vers suivans :

Son esprit eût suffi pour la rendre immortelle,
Elle obtint des succès plus doux et plus flatteurs;
Sans songer à la gloire, elle gagna les cœurs;
En lui donnant la palme la plus belle
Pour mille talens réunis,
L'envieux même croit ne couronner en elle
Que la tendresse maternelle
Dont par sa mort et ses écrits
Elle sera toujours le plus touchant modèle. (a)

—De toutes les femmes célèbres, dit Antonine, madame de Sévigné est la seule à laquelle ces vers-là puissent convenir; ils la caractérisent, et voilà surtout ce qui me plaît dans les inscriptions de ce genre. Ainsi je mettrai celle-ci au bas de son portrait. — Songez-vous, reprit Eugène, qu'elle a peut-être écrit à madame de Grignan dans ce petit salon? si nous pouvions trouver une de ses plumes!...—Je la conserverois précieusement, mais je n'oserois m'en servir, ce seroit la profaner. — Ne trouvez-vous pas que plusieurs de nos auteurs dramatiques

(a) Par l'auteur de cet ouvrage.

devroient venir ici composer leurs tragédies?—Sous les yeux de Racine et de Boileau? je crois que ces deux figures-là leur causeroient une terrible frayeur.....—Sans doute elles leurs diroient : apprenez à faire de bons plans, à écrire avec naturel, élégance, harmonie, pureté; étudiez le cœur humain.....mais ils répondroient peut-être : nous avons accoutumé le public à se passer de tout cela.

Eugène et Antonine s'entretinrent encore quelques momens dans cette tour enchantée pour eux, ensuite ils reprirent leur promenade et sortirent des jardins pour aller à peu de distance du château et du parc, visiter *les Buttes*. On appelle ainsi à Baville, une majestueuse montagne couverte de rochers, de sapins et d'autres arbres verts, et du sommet de laquelle on découvre une vue ravissante. A la moitié de la montagne, on trouva un joli hermitage, dont la porte étoit fermée et sur laquelle Eugène proposa de graver ces vers.

Beneath these moss grown roots this rustic cell,
Thruth, liberty, content, sequester'd dwel;

Say you who dare our hermitage disdain
What drawing room can boast so fair a train?

« Sous cette mousse, dans cette rustique « cellule, on trouve réunis la vérité, la li- « berté, le contentement. Dites, vous qui « osez dédaigner notre hermitage, si vous « pouvez vous vanter de posséder tous ces « biens à la Cour? »

—J'aimerois autant, dit Antonine, cette inscription, tirée du Spectateur d'Adisson, —*True hapiness is of a retired nature, and an ennemi, to pomp and noise.*

« Le vrai bonheur est d'une nature so- « litaire, et l'ennemi de la pompe et du « bruit. »

Comme nos voyageurs savoient que l'hermitage étoit habité, ils tirèrent le cordon d'une petite sonnette, et l'on vint aussitôt ouvrir; ils s'attendoient à être reçus par un véritable hermite, et ils furent très-surpris de voir un jeune homme de vingt-six ou vingt-sept ans, d'une figure élégante, et dont le teint fleuri annonçoit la bonne humeur et la gaîté,—Entrez, entrez, s'écria-t-il, des pélerins tels que vous, conviennent

parfaitement à un hermite tel que moi.— Mon père, ou plutôt mon frère, dit Eugène en riant, je ne pense pas que ce soit un coup de désespoir qui vous ait jeté dans cette solitude ? —Non pas tout-à-fait, reprit l'hermite sur le même ton, mais c'est pourtant le dégoût du monde; je vous conterai cela tout-à-l'heure; en attendant voulez-vous boire un verre de punch ? Eugène accepta cette offre toute nouvelle dans un hermitage, et regardant autour de lui, il vit un pupitre, et plusieurs instrumens suspendus à la muraille:—Vous aimez la musique? dit-il. —Oui, tous les arts, la peinture, la poésie, et même la danse avec fureur; si ma cellule étoit plus grande, je proposerois à Madame de danser une petite valse, ou une sauteuse....—J'aimerois beaucoup mieux, repartit Antonine, entendre le récit de vos aventures.—Très-volontiers, asseyez-vous, Madame, sur ce siège de mousse; vous, Monsieur, prenez cette escabelle et

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Ce fut pendant l'horreur d'une profonde nuit,

ATHALIE.

que je conçus le dessein de renoncer pour quelque temps au monde...... J'étois depuis deux ans éperdûment amoureux d'une jeune veuve, nommée Dorothée; des pères, des oncles, des tuteurs, tout ce qui trouble le bonheur des amans s'opposait à notre union. Je revins de la campagne de Moscou, plus brûlant que jamais, quoique j'eusse une oreille et les deux mains gelées; mais je guéris, et trouvant toujours à mon amour des obstacles insurmontables, d'ailleurs dégoûté de l'ambition, je demandai un congé, et j'allai me distraire et me réchauffer dans l'Amérique méridionale. Divers événemens indépendans de ma volonté me retinrent là jusqu'à la seconde restauration; enfin j'accourus à Paris il y a trois mois. Je trouvai Dorothée fidèle, et presque toutes les difficultés si bien aplanies, que le jour de notre mariage fut fixé à six semaines de celui de mon arrivée. Mes campagnes de guerre et ma dernière absence ne m'avoient permis ni de cultiver la société, ni même de la connoître; mais je m'en faisois une idée délicieuse,

très-persuadé, par mes lectures et mon orgueil national, que rien ne pouvoit se comparer à la gaîté, à la grâce et à l'urbanité françoise, Dorothée est fort à la mode et très-répandue dans le monde; elle m'y présenta; je m'étois promis d'avance d'y modérer ma vivacité naturelle, d'y garder le silence, afin d'étudier à fond ces manières douces, agréables, ce ton parfait que je n'avois pu acquérir dans des garnisons ou dans les pays étrangers. Me voilà donc jeté tout à coup dans les cercles les plus brillans!..... Dès la prémière fois j'en revins tout abasourdi! Je n'y entendis que d'assommantes dissertations politiques et des discussions pleines d'aigreur! et tous les jours suivans je retrouvai constamment les mêmes conversations, et j'éprouvai le même ennui. Ce qui me faisoit le plus de peine, c'est que Dorothée, à mon grand étonnement, prenoit part à tous ces entretiens avec une véhémence plus fâcheuse encore qu'un ridicule; car elle l'enlaidissoit et même la vieillissoit. Je ne reconnoissois plus en elle ce joli son de voix devenu

si impérieux et si glapissant, et cette physionomie si douce qui n'exprimoit plus que le dédain ou la colère; je cherchois vainement les grâces qui m'avoient séduit; je ne voyois plus que de la pédanterie et les plus étranges prétentions; enfin je ne m'accoutumois pas à lui entendre répéter sans cesse qu'il falloit pendre tous les gens qui ne pensoient pas comme elle. De son côté, Dorothée n'étoit guère plus satisfaite de moi; je lui citai un jour ce vers d'un de nos auteurs dramatiques (1).

Un sexe né pour plaire, est-il fait pour haïr.

—Il s'agit bien de plaire! s'écria-t-elle, il faut montrer l'énergie de son caractère... —Croyez-moi, dis-je, la véritable force d'une femme est dans l'insinuation et la douceur: tous ses moyens de persuasion sont dans ses grâces.... —Trève de leçons, interrompit-elle avec emportement, les vôtres sont à la fois impertinentes et fades, et je vous déclare que depuis votre retour je suis très-mécontente de vous. —Qu'ai-je

(1) Boissy.

donc fait? —Vous me faites rougir de votre insipidité dans la conversation. — On parle de choses auxquelles je n'entends rien, la science du gouvernement, l'administration d'un royaume, je n'ai rien étudié de tout cela. — Je n'ai pas plus étudié que vous, et je n'en parle pas moins. Pour vous, les uns vous croient un imbécille, les autres vous prennent pour un espion qui ne vient là que pour écouter ce qui se dit, afin d'en aller faire le rapport,... — Je ne ferai point de rapports, car je n'écoute même plus. —Et que faites-vous donc dons le monde?... j'y végète, et je n'y vais que parce que vous m'y menez.... — Je vous déclare que je ne vous y menerai plus. Je suis outrée! je vous avois annoncé comme un homme aimable, j'avois fait l'éloge de votre originalité, de votre gaîté.... — Ma gaîté! eh mon Dieu! comment pourrois-je la placer dans une telle société? Si je m'y livrois là, elle ne seroit plus que de la moquerie. A ces mots, Dorothée éclata, et notre dispute devint si aigre et si violente, qu'elle se termina par une rupture. Alors *je pris la vie en haine,*

et ma flamme en horreur, (1) et je formai la résolution de quitter le monde, et de n'y revenir que lorsqu'on n'y parleroit plus de politique. j'y ai laissé un ami qui m'a promis de m'avertir aussitôt que cette heureuse et dernière révolution se fera. Dans l'excès de ma misantropie, je me promis d'embrasser la vie cénobitique; mon empressement de m'y consacrer ne me permit pas d'aller chercher les déserts de la Thébaïde, je connoissois le maître de ce château, et je vins m'ensevelir dans cet hermitage. Comme je n'ai pas fait le voeu de ne dormir que sur un lit de feuilles, et de ne manger que des noisettes, je vais tous les jours coucher et dîner au château; mais je viens ici lire, écrire et peindre des paysages; le sommet de la montagne m'offre d'aussi beaux sujets que ceux qu'on va chercher bien loin. Quand il y a quelque fête au château, un petit concert, un bal champêtre, chacun s'écrie : *Qu'on aille chercher l'hermite*, et bientôt l'on me

(1) Phèdre.

voit accourir. Je trouve ici tout ce qui peut rendre la vie agréable, la vertu, la piété sans ostentation, la liberté, la paix, l'amitié. On y cause gaîment sans médire, on y a de l'esprit sans pédanterie et sans prétention, et vous jugez bien, puisque j'y suis fixé, qu'on n'y parle jamais de la politique. Enfin, je me dis chaque jour :

Qu'heureux est le mortel qui du monde ignoré
Vit content de soi-même en un coin retiré;
Que l'amour de ce rien, qu'on nomme renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul, compte de son loisir,

GRESSET.

Ici le Solitaire termina son récit qui amusa beaucoup Eugène, mais qui ne plut point à Antonine qui auroit voulu entendre une histoire intéressante et romanesque. Cependant elle prit bonne opinion du goût et des principes de ce jeune homme, en lisant les titres des livres rangés sur ses tablettes : c'étaient la *Bible*, les *Pensées de Pascal*, *Labruyère*, les *Discours de Bossuet*, les *Œuvres de Massillon*, les *Odes de Rousseau*, les *Œuvres de Cor-*

neille et de Racine, les *Tragédies de Voltaire*; les *Fables de Lafontaine*, et les *Poésies de Gresset.* Elle pensa qu'avec de telles lectures, il ne perdoit pas son temps dans cet hermitage.

Après une assez longue conversation, nos voyageurs prirent congé du jeune cénobite, et se remirent en marche pour gagner le sommet de la montagne.—Je vous avoue, dit Antonine, que je n'aime pas trop cet hermite mondain. Pour moi, reprit Eugène, je ne le trouve pas vénérable; mais il me semble qu'avec sa gaîté et son apparente frivolité, il est au fond très-raisonnable. —Il a renoncé avec si peu de chagrin à celle qu'il aimoit! — C'est qu'elle ne vous ressemble en rien. Avec la douceur, la sensibilité, les grâces d'Antonine, on fixera toujours celui qu'on aura préféré.

Cette réponse raccommoda Antonine avec l'hermite.

On arriva sur la plate-forme de la montagne, et là nos voyageurs se croyant transportés sur le sommet des Alpes ou des Apennins, restèrent immobiles d'éton-

nement et d'admiration. Cette plate-forme est extrêmement étendue; elle forme sur le bord d'un précipice de plus de six cents pieds, une promenade de laquelle on découvre sur tous les points des sites enchanteurs par leur beauté et leur variété. Là se trouvent d'énormes rochers qui, par leur majesté et les beaux arbres qui les couronnent, et dont la plupart croissent dans leurs fentes, rappellent les paysages de la Suisse et de l'Italie. — Est-il possible, s'écria enfin Antonine, qu'un lieu si pittoresque, si près de Paris, ne soit pas connu, et que tous nos paysagistes ne l'aient pas déjà rendu célèbre! — Dans nos petites courses, dit Eugène, je vous en ferai voir d'aussi beaux qui ne sont pas plus fameux. Telle est la manie des Français; ils ne font cas que de ce qui vient des pays étrangers, ou de ce qu'ils y vont chercher. Nos paysagistes non-seulement trouveraient des sites admirables, et tout ce que la nature peut offrir de plus imposant en Bourgogne, en Franche-Comté, en Auvergne et dans nos provinces méridio-

nales (1), mais encore les plus beaux points de vue en tout genre aux environs de Paris. Au moins devroient-ils commencer leurs voyages par celui de la France. Mais plusieurs d'entre eux connoissent parfaitement les environs de Rome et de Naples, et n'ont pas la moindre idée des beautés de ce genre qui se trouvent en foule dans leur propre pays. Il n'en est pas ainsi des Anglais, car il n'existe pas un seul château ou un site remarquable en Angleterre, en Ecosse et en Irlande qui n'ait été gravé, et on les trouve tous dans toutes les boutiques des marchands d'estampes.

(1) De superbes grottes en Franche-Comté, en Bourgogne et en Auvergne, près de Clermont, celle de Royat, remplie de cascades, et sur le haut d'une montagne; les grottes de Gange, près de Montpellier. Des cascades aussi belles que celle de Terny en Italie, auprès de Barège; le *Saut du Doubs* en Franche-Comté, et une infinité d'autres. Les paysagistes ne trouveront en aucun lieu de plus beaux sites que sur la montagne de Tarare près de Lyon, la montagne entre Châlons et Autun, celle de l'Estrel, près de Fréjus, les vandoulioules dans ces mêmes provinces, celle qu'on appelle la *Montagne française* sur cette même route, etc., etc.; et dans le genre gracieux, la montagne de *Verberie*, que l'on passe en allant de Paris en Picardie.

L'esprit national se montre là en toutes choses, et ceci est l'un des plus grands éloges que l'on puisse donner à un peuple. —Mais, poursuisvit Eugène, qui s'était assis avec Antonine sur un rocher, continuons notre promenade, et venez voir une chose plus intéressante encore qu'une belle vue. A ces mots il se leva, et conduisit Antonine à l'extrémité de la plate-forme. Après avoir fait cent pas, ils se trouvèrent vis-à-vis une jolie petite maison rustique entourée d'un charmant jardin rempli de légumes. Ah! s'écria Antonine, voilà une fabrique!—Point du tout, reprit Eugène, c'est une maison habitée par une vertueuse et pauvre famille de paysans qui étoient tombés dans la misère, et que les maîtres du château ont recueillis et établis là. Ne trouvez-vous pas que cette bienfaisante hospitalité orne beaucoup mieux un beau site qu'une chaumière factice?—Ah! sûrement, répondit Antonine, et je voudrois que toutes les chaumières des beaux jardins à l'anglaise fussent embellies ainsi par de bonnes actions. Avec quel intérêt on

contempleroit ces asiles champêtres devenus les refuges du malheur! ces fabriques-là parleroient à l'ame, et je trouve que le grand défaut de ce genre, c'est que tout y est faux et matériel. Cette idée y éteint entièrement l'imagination. On sait que les *églises* n'ont point de prêtres, que les *villages* sont inhabités, que les *rivières* n'ont point de sources, que les *cimetières* ne sont que de tristes décorations, et les *épitaphes* de froids mensonges; au milieu de toutes ces faussetés, on est tenté de croire que les fleurs sont artificielles. mais des infortunés recueillis par l'humanité, de véritables bergères, de jolis enfans, vivifieroient tous ces tableaux, et le touchant intérêt de cette réalité donneroit de l'illusion et un charme inexprimable à tout ce qui d'ailleurs ne seroit que des fictions. Comme Antonine disoit ces paroles, elle entroit dans le jardin de la petite maison; elle y trouva une famille heureuse et reconnoissante; elle en sortit pénétrée d'attendrissement, et en disant que l'on devroit écrire sur la porte de la chaumière ces vers:

La vertu sous le chaume attire nos hommages,
Le vice sous le dais est la terreur des sages

Le Cardinal de BERNIS.

Nos voyageurs quittèrent *les Buttes.* Ils allèrent se promener dans le parc, et au bout d'une demi-heure se trouvant en face du château, ils virent sur la pelouse le jeune hermite couché sur l'herbe et entouré de sept ou huit enfans charmans. Ils s'approchèrent de ce joli groupe, et ils entendirent les enfans supplier l'hermite de leur conter *une histoire aussi belle* que celle qu'il avait contée la veille. Eugène et Antonine s'asseyant sur le gazon, se joignirent aux enfans; alors l'hermite prenant la parole et s'adressant à Antonine : il est vrai, dit-il, que je m'amuse de temps en temps à composer pour eux, des petits contes dont ils saisissent parfaitement la moralité. Puisque vous le voulez, poursuivit-il, je vais leur dire aujourd'hui un conte de fées, et le plus moral que j'aye fait. Vous verrez avec quelle attention ils m'écoutent; cela est curieux. A ces mots, les enfans, enchantés d'obtenir un conte, témoignent leur joie par de

bruyantes acclamations. L'hermite impose silence; il est aussitôt obéi, et il reprend la parole en ces termes:

ZORAIDE.

CONTE.

Il y avoit une fois un roi et une reine que tout le monde aimoit, parce qu'ils étoient d'une bonté parfaite; le ciel, pour les récompenser, leur accorda ce qui vaut mieux qu'un trône; il leur donna des enfans aimables et reconnoissans. A la naissance de leur fille aînée, toutes les fées, suivant l'usage, vinrent pour douer la jeune princesse à laquelle on donna le nom de Zoraïde; et la doyenne des fées prenant la parole, dit aux autres: — Mes sœurs, cette enfant tient de la nature et des auteurs de ses jours, l'esprit, la générosité, la sensibilité; nous lui donnerons seulement les qualités qui ne sont ni dans le sang, ni dans l'ame : la mémoire, et les dispositions à tous les talens. En effet, Zoraïde reçut des fées ces dons heureux; mais un instant après on entendit

un bruit effroyable, et les fées devinèrent que c'étoit la méchante fée Turbulente, qu'on avoit oublié d'inviter : distraction malheureuse que les reines de ce temps avoient presque toujours. Turbulente entra par une des fenêtres qu'elle brisa en mille éclats; c'étoit sa manière de se présenter dans un salon, quand elle étoit de mauvaise humeur. Son aspect remplit tout le monde d'épouvante; elle avoit de grandes ailes noires de chauve-souris, un visage enluminé, des yeux étincelans, une robe couleur de feu; elle étoit toute chargée de sonnettes comme un mulet, car elle aimoit le tapage par-dessus toute chose; et au lieu d'éventail et de sac, elle tenoit une grande trompette marine d'une main, et un tam-tam de l'autre. Après avoir fait sur ces deux instrumens un prélude qui assourdit toute la cour, elle prononça ces terribles paroles : Cette princesse a reçu de la nature et des fées, l'esprit, l'intelligence, la mémoire et l'aptitude à toutes les sciences et à tous les arts; et moi qu'on a eu l'imprudence de mépriser, moi qu'on n'a point

appelée, je vais rendre toutes ces qualités inutiles, et je lui donne l'*inapplication*. A ces mots Turbulente frappa son tamtam, prit son vol en renversant trois ou quatre tables, un paravent; en cassant un lustre et toutes les porcelaines, et se précipitant vers la fenêtre, elle disparut, laissant toutes les dames évanouies, et la cour entière consternée.

La fée Tranquilline, amie intime de la reine, supplia cette princesse de modérer sa douleur : — Rassurez-vous, madame, lui dit-elle; vous savez que la princesse aura de la sensibilité, qu'elle sera bonne et reconnoissante, elle sera donc aussi remplie de tendresse pour vous et pour le roi; ainsi la méchanceté de Turbulente n'agira et n'aura d'influence que sur son enfance. La princesse sera sans doute un enfant inappliqué; mais quand la raison commencera à l'éclairer, quand Zoraïde comprendra bien qu'elle vous rendroit malheureuse, si elle ne profitoit pas de vos soins, elle saura vaincre sa paresse, son indolence, et son bon coeur confondra tout l'art malfaisant de Turbulente.

Ce discours consola un peu la reine; cependant elle s'affligeoit toujours en pensant que cette fée impétueuse et vindicative, auroit ce fâcheux pouvoir sur la princesse, du moins dans les premières années de sa vie, et que par conséquent Zoraïde ne seroit pas un enfant aussi aimable qu'elle aurait pu l'être, sans la dangereuse inimitié de Turbulente. Quelle est la jeune mère qui, en pressant dans ses bras son enfant nouveau né, n'arrête pas avec délices son imagination sur les douces années de son enfance, et qui ne jouit pas d'avance du développement de sa raison, et de ses progrès qu'elle suppose toujours étonnans et rapides? La reine étoit privée de ce bonheur, et elle le sentoit vivement. En effet, Zoraïde ne montra aucune application dans sa première enfance; quand les leçons se prolongeoient, elle bâilloit, cessoit d'écouter, ou elle s'agitoit sur sa chaise, et quelquefois même elle prenoit un prétexte pour changer de place et pour quitter sa lecture et son piano. Souvent, lorsqu'elle prenoit ses leçons avec cette négligence, on enten-

doit tout à coup le bruit des sonnettes et du tamtam de Turbulente, et l'on voyoit paroître à une fenêtre le vilain visage de cette méchante fée, faisant un gros éclat de rire : — Fort bien, fort bien, Zoraïde, crioit-elle, continue, ma mignonne, et tu ne seras qu'une ignorante, malgré tous les soins de la reine ta mère, de ta gouvernante et de tes maîtres. Tiens, pour récompenser ta fidélité à mes inspirations, voilà des joujoux dont je te fais présent, et elle lui jetoit des tambours, des crecelles, des sifflets et des flûtes à l'oignon. Ces étranges apparitions firent d'abord beaucoup de peur à la princesse; mais peu à peu elle s'y accoutuma; elle prit même du goût pour les bruyans joujoux que lui donnoit la fée qui inventa pour elle ces collections de petits bijoux qu'elle nomma *charivaris*, et que Zoraïde mit à la mode, en les portant à sa montre, car leur cliquetis l'amusoit extrêmement. D'ailleurs, on la vit bientôt préférer le tambour à la harpe et au piano; et elle se familiarisa si bien avec la fée, qu'un jour elle la pria de lui donner un petit tamtam.

A cette demande la fée ne se sentit pas de joie, elle éprouva même un mouvement de tendresse pour la princesse: — Bonne petite Zoraïde, dit-elle, j'emploierai tout mon art à te fabriquer un tamtam en miniature, qui fera autant de bruit que le mien; tu mérites ce prodige, et tu l'obtiendras. La fée tint parole, elle apporta à Zoraïde ce chef-d'œuvre, ce merveilleux petit tamtam, et l'accompagnant avec le sien, ce terrible duo fit un vacarme inoui; il produisit l'effet d'une batterie de canon, car toutes les vitres du palais en furent brisées, et un mal de tête universel de la famille royale et des courtisans fut la suite de ce redoutable concert.

La reine auroit bien voulu pouvoir empêcher les visites de Turbulente, mais il étoit inutile de faire fermer sa porte à une personne qui entroit si facilement par les fenêtres, et qui même auroit pu tout aussi aisément découvrir le toit ou le percer pour s'introduire dans un appartement.

La jeune princesse étoit si sensible, qu'elle avoit pris de l'amitié pour Turbu-

lente, qui la divertissoit par son tapage et par sa singularité; Turbulente, de son côté, malgré son mauvais caractère, ne pouvoit s'empêcher de trouver cette jeune princesse intéressante; elle étoit aussi flattée que surprise de ces innocentes caresses qu'elle ne recevoit jamais sans une sorte d'attendrissement qui ressembloit au repentir.

Un matin, Zoraïde, mieux disposée qu'à l'ordinaire, jouoit du piano avec assez d'attention; Turbulente survint, et au lieu de l'interrompre selon sa coutume, elle voulut l'entendre. Turbulente avoit un mauvais goût de musique; dans la composition elle préféroit toujours le bruit au chant et à l'expression (goût, qui comme on sait, s'est renouvelé de nos jours), mais en sa qualité de fée, elle n'ignoroit aucun art, et elle étoit grande musicienne. Zoraïde joua une sonate, elle barbouilla beaucoup; mais la fée admira ses doigts, son tact et son oreille, et elle sentit quelques remords en connoissant jusqu'où son talent auroit pu aller sans le charme fatal qui s'opposoit à son développement; mais, par rancune contre la

reine, et par antipathie pour la fée Tranquilline, elle ne vouloit pas révoquer l'arrêt qu'elle avoit prononcé et qu'elle seule pouvoit annuller, néanmoins : en dépit de sa malice naturelle, comme la princesse lui faisoit pitié, elle prit tout à coup la résolution de ne plus voir Zoraïde, et elle ne parut plus au palais. Zoraïde s'en apperçut avec chagrin; elle garda long-temps ce souvenir; tous les bruits violens le lui rappeloient : on la voyoit s'attendrir lorsqu'un vent impétueux abattoit une chéminée, brisoit un toit, déracinoit des arbres, ou lorsqu'il tonnoit; elle pensait aussitôt à Turbulente ! ... L'absence de cette fée bruyante causa d'ailleurs une joie universelle à toute la cour, car Turbulente avoit désolé la reine, et donné des maux de nerfs à toutes les dames du palais. On voulut ôter à Zoraïde son miraculeux petit tamtam, elle refusa de faire ce sacrifice, mais elle promit de n'en plus jouer, elle le suspendit dans sa chambre, et elle le regardait souvent avec regret et mélancolie. Elle eut beaucoup de peine à s'accoutumer au silence et à prendre

du goût pour les jeux paisibles; tout lui paroissoit insipide, triste et morne dans le palais depuis qu'elle étoit privée du fracas et des visites de Turbulente. Et tel est encore l'effet des plaisirs bruyans, ils dégoûtent des amusemens les plus doux, ceux où l'esprit et le cœur peuvent prendre quelque part.

Cependant Zoraïde atteignit sa huitième année, et sa raison commençant à se développer, elle devint véritablement sensible aux peines que son inapplication causoit à la reine; bientôt elle comprit toutes les conséquences de ce défaut, et elle résolut de le vaincre. Soutenue dans ce généreux dessein par sa tendresse pour le roi et la reine, et par son amitié pour sa gouvernante, elle vint à bout de triompher de toute sa paresse; elle fit des progrès rapides, et elle devint la plus charmante princesse de l'univers. Elle prouva, comme l'avait prédit Tranquilline, qu'un bon cœur peut corriger et réparer tout. La fée Turbulente entendit parler de son application et de ses talens; elle ne regarda ces éloges que comme des flatteries, car dans ces temps

anciens on les prodiguoit aux enfans des princes, qui tous étoient des prodiges, du moins à en croire leurs instituteurs et les dédicaces des livres imprimés pour eux. Turbulente, fort incrédule sur ce point, voulut juger par elle-même. Elle alla trouver Zoraïde, qui charmée de la revoir, se jeta dans ses bras avec transport. Turbulente, vivement affectée d'un sentiment qu'elle n'avoit jamais inspiré, embrassa la princesse à plusieurs reprises, et l'examina avec émotion ; sa surprise fut inexprimable en voyant à quel point Zoraïde étoit instruite, raisonnable et remplie de talens pour son âge : l'étonnement pétrifia la fée; pour la première fois de sa vie elle resta pendant quelques minutes immobile et silencieuse; durant ce temps Zoraïde l'accabloit de caresses; enfin Turbulente la questionna : la princesse répondit ingénûment que son affection pour ses parens l'avoit corrigée de sa nonchalance. A ces mots prononcés avec tout le charme de la sensibilité, Turbulente s'attendrit : — Eh bien! ma Zoraïde, dit-elle, ton bon naturel qui a triomphé du défaut que je t'avois

donné, triomphe aussi de ma colère et de mes ressentimens; rien ne peut résister à la bonté; j'y cède enfin, je ne m'oppose plus à tes progrès, je détruis le charme fatal qui n'a pu les empêcher, mais qui te coûte des efforts pénibles, et je t'aime assez pour jouir désormais de tes vertus et de tes succès.

Cette conversion de Turbulente fit beaucoup d'honneur à Zoraïde, et causa une grande joie parmi les fées. Depuis ce jour Zoraïde fut citée à toutes les princesses, et même à toutes les jeunes personnes, comme le modèle de la raison et d'une application parfaite. Elle trouva sa récompense dans une instruction solide et des talens charmans, qui la préservèrent à jamais de l'ennui, et surtout dans le bonheur de ses parens et de tout ce qui l'entouroit.

Ici l'hermite cessant de parler, toute l'assemblée l'applaudit avec transport. Vous voyez, dit-il à Eugène, comme on peut faire goûter la morale à des enfans. J'aurois cru, reprit Eugène, qu'il falloit pour cela un peu d'explication. A quoi bon, repartit l'hermite? pourroit-on être aussi attentif,

si l'on ne comprenoit pas parfaitement? — Ils ont fort bien compris, je n'en doute pas, mais pensez-vous qu'ils soient surtout frappés de la morale? — Je n'ai fait le conte que pour la morale. — Et s'ils ne l'avoient écouté que pour l'agrément des petits détails?.... Permettez-moi de faire une seule question à cette jeune demoiselle, qui me paroît la plus âgée et la plus raisonnable de la société. Alors Eugène demanda à cette jeune personne quelle étoit la chose qui, dans ce conte, l'avoit le plus frappée. Elle répondit sans hésiter, que c'étoit *le petit tamtam*, et qu'elle voudroit bien en avoir un. Oh! oui, oui, s'écrièrent à la fois tous les autres enfans, *le petit tamtam*, *le petit tamtam*..... Cet accord et cette joie universelle sur *le petit tamtam* consternèrent l'hermite. Consolez-vous, lui dit Eugène, car il y a beaucoup de *grands enfans* dans ce genre, c'est-à-dire des gens qui ne voient dans l'ouvrage le plus moral, s'il est d'une forme agréable, que ce qui peut les amuser. — Cela est bien décourageant pour les moralistes qui ne sont pas ennuyeux et qui ont

de l'imagination; on les lit sans fruit. — Mais on ne lit pas les autres. D'ailleurs ne croyez pas qu'un bon ouvrage soit sans utilité; on y revient, et l'on profite alors de la morale qui s'y trouve; je ne vous parlois que de l'impression de la première lecture sur les plus frivoles, qui à la vérité forment le plus grand nombre; et ceux-là même, en relisant l'ouvrage, en retirent toujours quelque profit. Enfin il est des esprits solides pour lesquels la lecture n'est pas un simple amusement, et qui ne perdent rien de ce qu'un bon livre peut offrir d'estimable. — Et les ouvrages faits pour les enfans? — Il faut toujours en faire la première lecture avec eux, et leur faire remarquer ce qu'on veut qu'ils retiennent.

Cet entretien se prolongea encore quelques minutes; ensuite la pieuse Antonine, avant de quitter Bâville, voulut aller prier dans l'église de la paroisse. Là on lui apprit que Bourdaloue avoit prêché plusieurs fois dans l'humble chaire de cette église de village; tradition qui s'est conservée, même parmi les paysans de ce lieu. Quoi! dit An-

tonine, sa voix éloquente a retenti sous ces voûtes! — Ne vous en étonnez pas, répondit Eugène, il est tout simple que ce vertueux et grand orateur, qui refusa d'être le directeur de Mme de Maintenon, reine de France et toute puissante alors, (1) n'ait pas dédaigné de prêcher pour un auditoire composé de laboureurs et de pâtres.

En sortant de cette église, Eugène et Antonine remontèrent en voiture pour retourner à Paris. Souvenez-vous, dit Antonine à Eugène, que vous me devez *une nouvelle*, et que certainement le petit recit du prétendu hermite et son petit conte enfantin, ne m'en tiendront pas lieu. — Eh bien! reprit Eugène, je vous menerai demain au cimetière du *père Lachaise*, et là, sur une tombe, Je vous conterai une histoire d'autant plus touchante, qu'elle ne sera point de mon invention: je l'arrangerai à ma manière, mais le fond en est vrai. — Sur *une tombe!* ah! que cela m'intéresse!.... Vous me le promettez, ce sera demain? —

(1) Et depuis il refusa constamment un évêché.

Oui, vous y pouvez compter. — *Sur une tombe* !.... une véritable tombe!... comme je frissonnerai, comme je pleurerai! je voudrois y être déjà!....

SECOND VOYAGE

D'EUGÈNE ET D'ANTONINE.

Dans l'une des plus belles matinées du mois d'août, Eugène et sa jeune épouse se levèrent avec le jour, et se rendirent au cimetière du père Lachaise (1).

Les deux époux arrivèrent au terme de leur voyage, dans l'instant où le gardien des tombes ouvroit les portes; Antonine entra dans le cimetière, avec une émotion qui s'accrut à mesure qu'elle s'avançoit vers ces ombrages funéraires; il étoit si matin qu'elle avoit la certitude de ne rencontrer personne. Cette profonde solitude, le calme et le morne silence qui régnoient autour d'eux avoient quelque chose d'imposant; Antonine marchait lentement et avec une sorte de ti-

(1) Jésuite, confesseur de Louis XIV; ce cimetière, qui s'appeloit aussi *Mont-Louis*, étoit jadis sa maison de campagne.

midité; elle éprouvoit une crainte vague et confuse, comme si elle eût commis une imprudence en pénétrant dans ce sanctuaire de la mort..... C'est là que toutes les illusions de la jeunesse et du bonheur, sinon dissipées et flétries, sont au moins suspendues!.... C'est là que l'amour le plus heureux s'étonne, se trouble et soupire avec amertume!.....

Eugène s'arrêta, et montrant à Antonine le lieu où étoient les tombes; cet aspect, dit-il, produit une multitude de sensations différentes; mais, à travers la crainte, une sorte de saisissement et la tristesse, on éprouve je ne sais quel sentiment qui élève l'ame et l'esprit au-dessus de tous les petits intérêts de la vie, et qui console de l'ingratitude, de l'injustice et de la calomnie!....

Là, cent tombeaux, pareils aux livres des Prophètes,
Sont des lois de la mort les tristes interprètes.
. . . .
De ces lieux sont bannis l'ambition, l'espoir,
La dure servitude, et l'injuste pouvoir.
Là, d'un repos égal, jouissent l'opulence,
La pauvreté, le rang, le savoir, l'ignorance.
Orgueilleux! c'est ici que la mort vous attend!
Connoissez-vous!. . peut-être il n'est plus qu'un instant.

Les Tombeaux. DE FEUTRY.

Oui, dit Antonine en soupirant : .....

Le silence et la mort règnent seuls en ces lieux !...

FEUTRY.

En disant ces paroles, elle se remit en marche.

Arrivés sur la colline, Antonine parut surprise : — Je ne vois que des fleurs, dit-elle. — Oui, reprit Eugène; dans quel temps !... et on chercheroit en vain ici un superbe mausolée. Jamais, durant l'espace de vingt-cinq ans, on n'a vu sur la terre une telle proscription du genre humain; le terrible triumvirat du crime, de l'ambition et de la guerre, a précipite dans la tombe des milliers de victimes que le temps eût épargnées plus d'un demi-siècle encore, et que la mort même, l'insatiable mort, n'attendoit pas, et qu'elle frappoit avec étonnement...... Une rage insensée a mutilé, détruit les tombeaux que, dans des temps plus heureux, la piéte de nos ancêtres avoit élevés; et nous, témoins de tant de calamités, nous, couverts du deuil universel, quels monumens laisserons-nous de nos douloureux souvenirs ?..... Des corbeilles de fleurs !.... des plantes flétries

et desséchées! Mais n'accusons point d'une honteuse avarice ou d'une coupable insouciance les enfans ou les parens des malheureuses victimes qui périrent sur des échafauds; ceux qu'on a dépouillés de leurs biens, de leurs maisons, pouvoient-ils élever de magnifiques monumens? On leur a ôté jusqu'aux moyens de laisser des traces durables des plus justes regrets. C'est dans l'histoire qu'ils ont déposé leurs tristes souvenirs..... Cependant la piété de plusieurs dames a fait en l'honneur des victimes, une fondation d'autant plus respectable, qu'elle est sans aucun faste, et qu'elle a coûté une somme considérable pour le temps et la situation des vertueuses fondatrices (1).—Je me faisois une autre idée du cimetière du père Lachaise. Je ne m'attendois pas à ne trouver qu'un parterre émaillé de fleurs..... — Cela seroit touchant dans un village, comme à Zug en

(1) L'enclos acheté à Picpus, et la fondation d'un service qui se célèbre tous les ans dans une chapelle de cette enceinte, pour le repos des ames de tous les infortunés qui périrent sur des échafauds, et qui furent enterrés à la hâte et pêle mêle dans ce champ.

Suisse. Il n'y a là ni richesses ni sculpteurs........ (1); du moins ce cimetière a l'aparence qu'un tel lieu doit avoir; chaque tombe porte une croix dorée..... — Et ici point de signes religieux, du moins pour la plupart des tombes. Rien ne rappelle que l'on marche sur la cendre des morts; on se promène dans un joli jardin, on ne voit que des roses, des lys; on est presque tenté de dire :

Oh! combien chaque fleur en ce riant dédale
Enivre l'odorat des parfums qu'elle exhale.
Noble fils du printemps, le lys majestueux,
Qui ne craint plus des vents le souffle impétueux,
Élève avec fierté sa tige souveraine....

(M. de Bois-Joslin.

Voilà, dit Eugène en riant, de singulières impressions causées par un cimetière. J'en apportois de bien différentes, reprit Antonine. Je m'attendois à trouver des obélisques majestueux, de belles statues, des compositions ingénieuses et touchantes; enfin des mausolées aussi magnifiques dans leur genre

(1) *Voyez* la description de ce cimetière dans les *Souvenirs de Félicie*.

que les édifices qu'on admire à Paris. — Il est vrai qu'on ne peut pas dire ici :

Là, sur de noirs tombeaux vivent encore empreints
Les regrets de l'amour, le deuil de la constance....
CÉRUTTY.

Toutes les pierres des tombes sont blanches encore, et en avançant vous verrez une grande quantité de fleurs fanées. — Quoi! l'on ne paye pas même un jardinier pour faire arroser la petite portion de terre qui entoure la pierre sépulcrale? — Très-souvent *la constance* moderne ne va pas jusque-là.

Les anciens ont poussé si loin la magnificence en ce genre, que chez les Romains on la réprima par une loi expresse (1). Ils plantoient aussi des arbres et des fleurs autour des tombeaux; le cyprès, le stérile ormeau, l'asphodèle, la mauve, la triste fleur des fèves de marais, et quelques autres fleurs consacrées aux Parques et aux divi-

(1) Ce fut César qui fit cette loi, que l'on éluda bientôt : on élevoit un tombeau où l'on ne faisoit que la dépense fixée par la loi, et du reste de l'argent que l'on y vouloit em-

nités infernales, étoient les uniques végétaux employés à cet usage, et jamais on ne les plaçoit dans les jardins, c'étoient des fleurs funéraires dont le seul aspect inspiroit la mélancolie. Les anciens, si fidèles au culte de la douleur et des mânes, vouloient orner les tombaeux; mais ils n'eurent jamais la révoltante et ridicule idée de les *égayer;* ils en bannirent le myrte, la rose consacrée à l'amour et aux festins; l'aubépine et l'hyacinte qui l'étaient à l'hymen, etc. — Ah! voilà pourtant de petites pyramides, de petites colonnes, ... et des épitaphes; lisons...... *Le premier au rendez-vous*..... : c'est joli.......: — Joli! quelle critique vous faites-là!..... *Une jolie épitaphe!*..... il faut qu'elle soit touchante ou belle. Combien ce mot *rendez-vous*, qui rappelle une idée d'amour, est de mauvais goût sur une pierre sépulchrale!...... — Du moins un cyprès ombrage cette tombe, on pourroit y graver des vers qui auroient quelque chose de trop

ployer, on faisoit construire quelque autre monument en l'honneur du défunt.

profane pour les anciens cimetières, mais qui ne seroient pas déplacés dans celui-ci :

.... Et toi, triste cyprès,
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre,
Ta tige, chère au cœur mélancolique et tendre,
Laisse la joie au myrte et la gloire au laurier.
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant, du guerrier.
Je le sais; mais ton deuil compatit à nos peines.

DELILLE.

Avançons, dit Eugène, lisons cette épitaphe :

Comme la rose dont elle étoit l'image,
Elle n'a fait que naître et mourir.

Louer la fraîcheur et la beauté snr la pierre qui couvre un cadavre, voilà de la *galanterie* bien placée.

Vous trouverez ici un grand nombre d'épitaphes plus *anacréontiques* encore que celle-ci. Tel est le goût du siècle et la passion de la célébrité, qui ont pénétré jusque dans les cimetières et sur les tombeaux. Mais voulez-vous, Antonine, une épitaphe dans le genre *familier* et sentimental? lisez celle-ci :

J'attends mon mari.

Une jolie *attente*, et un vœu bien touchant.....

En voici une autre qui me paroît étonnante; c'est la tombe d'un adolescent; par conséquent, l'épitaphe est faite par ses parens, ou par leurs ordres; on y fait parler le mort, et il dit :

Dieu toujours juste, ajoute aux jours de mes dignes parens ceux que tu retranches des miens.

Ainsi, ce sont les *dignes parens* qui forment ce souhait.

Approchons, dit Antonine, de cette petite pierre..... Ah! cher Eugène, nous ne nous moquerons pas de cette inscription, elle couvre la tombe d'un enfant, et elle est faite par son père?... écoutez-la :

À ces innocentes vertus
Le ciel a voulu rendre hommage,
D'un Ange Ernest étoit l'image,
Dieu vouloit un Ange de plus.

Eh bien! reprit Eugène, que devient votre attendrissement? — Un enfant, un père..... cela me touche toujours. — Je n'ai

me pas qu'un père fasse des vers au moment de la mort de son fils, surtout quand ces vers sont ridicules.

Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

MOLIÈRE.

— Le ciel, qui *rend hommage à d'innocentes vertus*, est étrange en effet. — Et Dieu, qui a besoin d'*un Ange de plus*.... Cette idée baroque me rappelle une vieille épitaphe dont le genre et l'intention sont l'inverse de celle-ci, mais dont la pensée au fond est la même; c'est une épitaphe satirique, faite sur une méchante femme, la voici:

S'il est vrai, comme on le publie,
Qu'Iris, sans nulle maladie,
Soit morte hier subitement,
Pluton, pour punir quelqu'impie,
Avait besoin probablement
D'une quatrième furie.

En récitant cette épigramme, Eugène, qui avoit repris sa promenade, s'arrêta devant un grand sarcophage, sur lequel, pour toute inscription, ce nom seul étoit gravé: *J. Delille.* — Cè nom, sans doute, suffit,

dit-il, cependant cette manière d'honorer sur une tombe la mémoire d'un homme célèbre, ne me plaît pas. Je la trouve un peu fastueuse, parce que je me rappelle qu'elle fut employée jadis pour la première fois sur la tombe du grand Newton. La vie et les écrits de M. Delille ont été si irréprochables, que je regrette de ne pas voir son éloge sur sa tombe. Sa muse élégante et pure a toujours respecté la religion et les mœurs, et dans un temps où l'impiété distribuoit toutes les couronnes littéraires, il eut assez de talent pour les obtenir légitimement. Poëte brillant, citoyen vertueux, sujet courageux et fidèle, il n'abjura, ni ses principes pour entrer à l'académie, ni ses opinions et ses sentimens pour rentrer en France, et des fleurs seroient bien placées autour de la tombe de celui qui a dit:

Fleurs charmantes, par vous la nature est plus belle:
Dans ses brillans tableaux, l'art vous prend pour modèle;
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, basardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire;
Le laurier vous permet de parer la victoire;
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur:
L'autel même où de Dieu repose la grandeur,

Se parfume, au printemps, de vos douces offrandes
Et la religion sourit à vos guirlandes.

M. de Lille.

Tournons de ce côté, je veux vous faire voir une épitaphe simple et touchante:

Ici repose mon meilleur ami,
C'étoit mon frère!

Et ici, dit Antonine, les fleurs ne sont point fanées; une main fidèle en entretient la fraîcheur: cette tombe intéressante est celle du frère de M. Isabey le célèbre artiste.

Après avoir fait quelques pas, — quel est, dit Eugène,

..... Ce monument dont la blancheur extrême,
De la tendre innocence est le touchant emblême?
C'est celui d un enfant, qu'un destin fortuné
Enleva de ce monde aussitôt qu'il fut né:
Il goûta seulement la coupe de la vie,
Mais, sentant sa liqueur d'amertume suivie,
Il détourna la tête, et regardant les Cieux,
A l'instant pour toujours il referma les yeux.
Mère, sèche tes pleurs; cet enfant dans la gloire
Recueille sans combats les fruits de la victoire.

Feutry.

Ah! s'écria Antonine, cet enfant étoit une fille! et je l'ai connue!..... Elle avoit cinq ans, et jamais à cet âge la grâce et la beau-

té la plus parfaite ne se montrèrent sous des traits si doux !... Angélique, petite créature, quel souvenir ineffaçable tu as dû laisser dans le cœur d'une mère, puisque même ceux qui n'ont fait que t'apercevoir ne peuvent t'oublier !.... O combien cette épitaphe est touchante !....

Une mère au désespoir consacre ce marbre funèbre à la mémoire d'une fille chérie !...

Voilà, dit Eugène, le langage du cœur; point de figures, de phrases recherchées, point d'éloge emphatique; on a pleuré en traçant ces paroles : qu'elles sont éloquentes !..... Eloignons-nous, reprit Antonine, ce tombeau déchire l'ame !...... Les deux époux marchèrent pendant quelques minutes, en gardant un profond silence; et tout à coup Eugène s'arrêtant : voilà, dit-il, une tombe nouvelle que je ne connois pas.... En disant ces paroles, il s'approche, il lit, en tresaillant, *Frédéric Arthur*...... et des larmes s'échappèrent de ses yeux..... Infortuné jeune homme ! dit il, que de jus-

tes regrets ta mort funeste a causés! Qui pourrait ne pas s'attendrir sur le malheur de tes vertueux parens, surtout lorsqu'on sait combien leur douleur est à la fois profonde, chrétienne et généreuse!......

A ces mots nos deux voyageurs reprirent tristement leur lugubre promenade. Eugène, en passant devant la tombe du savant et laborieux Valmont de Bomare, s'arrêta et contempla avec attendrissement les cèdres et les sapins que les élèves reconnoissans de ce célèbre naturaliste ont plantés autour de son cercueil. Eugène, près de là, fit remarquer à Antonine la tombe d'un respectable vieillard, J.-B. Leuillier, du corps des faïenciers de Paris. L'épitaphe dit qu'au moment où la mort vint le frapper, il avoit *quarante-quatre enfans et petits-enfans vivans*, dont la piété filiale érigea ce monument. On s'attendrit en pensant combien dut être laborieuse la vie de ce vénérable patriarche, dont l'estimable et utile industrie a pu subvenir aux besoins et former l'établissement d'une si nombreuse postérité. Après quelques réflexions sur cette

tombe intéressante, on s'achemina vers la sépulture d'un bel esprit, celle de M. Arnaud de Baculard, auteur du *Comte de Comminge* et *des Epreuves du Sentiment*; et on y lut cette singulière inscription :

La plupart de nos gens de lettres ecrivent avec leur tête et leur main, mais M. d'Arnaud écrit avec son cœur.

—Je crois, dit Antonine, en riant, que non-seulement *la plupart*, mais que tous nos auteurs *écrivent avec leur main*.. Voilà une pensée bien triviale; exprimée bien ridiculement. — Taisez-vous, Antonine, vous ne savez pas de qui vous parlez avec tant d'irrévérence.....; et ce qu'il y a de pis, c'est que ce jugement est aussi faux que la phrase est mal tournée. Cependant ces paroles sont d'un grand écrivain, et qui a mis dans ses ouvrages une profonde sensibilité.—Oui, je lis au bas de cette inscription le nom de J.-J. Rousseau!—Quoi qu'il en dise, M. Arnaud de Baculard fut un auteur sans talent, sans imagination, et l'écrivain le plus médiocre. Son lugubre dra-

bre drame, le *Comte de Comminge*, est une fiction dénuée de toute vraisemblance; tout y est faux, le caractère, les sentimens, les coutumes, les usages des religieux de la Trape, dont ce drame donne la plus fausse idée (1). Quant aux *Epreuves du Sentiment*, ce sont les romans les plus fades, les plus insipides et les plus mal écrits. — Comment Rousseau a-t-il pu faire un tel éloge d'un semblable écrivain? — C'est que ce pauvre Arnaud de Baculard fut persécuté par M. de Voltaire. Mais, occupons-nous d'un tombeau bien plus digne d'attirer et de fixer sur lui notre attention..... — Où est-il donc? Là sous nos yeux, sous cette mousse desséchée. — Eh bien! — Eh bien! c'est la tombe d'une de nos reines. — Une reine de France? — Oui, c'est la dépouille mortelle d'une vertueuse princesse, Louise de Lorraine, femme de Henri III. — Et comment ce cercueil a-t-il pu échapper

---

(1) Malgré la médiocrité de ce drame, il a été pillé par M. de La Harpe, qui en a pris l'idée du *Curé philosophe*, qu'il a mis dans sa Mélanie.

aux horribles profanations de 1793? Il n'étoit pas à Saint-Denis. Cette pieuse princesse mourut à Moulins, en 1601; ses restes furent transférés à Paris, dans l'église des Capucines qu'elle avoit fondée. Lorsqu'après la révolution, on démolit cette église, on trouva dans un caveau un cercueil de plomb, avec les noms de cette reine. Le préfet du département de la Seine, informé de cette découverte, fit transporter ici ce cercueil, protégé par la Providence. Une petite croix de bois indique seule la place qu'il occupe. Antonine mit un genou en terre sur cette tombe auguste, que le ciel avoit pris sous sa garde. Ma main, dit-elle, plantera demain une tige de lys au pied de cette petite croix, et je graverai sur le cercueil ces paroles sacrées :

Le Seigneur m'a arraché d'entre les mains de mes ennemis...... Il m'a retiré et mis au large par un effet de sa bonté.

PSEAUME 17.

Mais que vois-je, s'écria Eugène? la fleur,

qui croît parmi les ruines, a pris naissance sur cette pierre? — Vous savez de si beaux vers sur cette plante, et qui s'appliqueroient si bien à cette tombe royale; car ils furent faits dans le temps de nos plus grandes calamités : dites-les, cher Eugène :

Mais quelle est cette fleur que son instinct pieux
Sur l'aile du zéphir amène dans ces lieux ?
Quoi ! tu quittes le temple où vivent tes racines,
Sensible giroflée, amante des ruines !
Et ton tribut fidèle accompagne nos Rois !
Ah ! puisque la terreur a courbé sous ses lois
Du lys infortuné la tige souveraine,
Que nos jardins en deuil te choisissent pour reine :
Triomphe sans rivale, et que ta sainte fleur
Croisse pour le tombeau, le trône et le malheur.

Tomb. de St.-Denis, *par* M. TRENEUIL.

Il étoit midi, lorsque les jeunes époux s'éloignèrent de la sépulture de la reine Louise; ils allèrent s'asseoir sur un banc ombragé par un cyprès, et placé près d'une tombe entourée de lauriers. Antonine questionnant Eugène sur cette tombe, dont la pierre étoit brisée; je ne puis vous répondre, dit Eugène, qu'en vous contant une histoire. — Oh ! tant mieux; parlez, je vous écoute. A ces mots, Eugène, après quelques mi-

nutes de silence et de recueillement, prit la parole et fit le récit suivant :

LE TOMBEAU,

Anecdote de 1814, pendant le siége de Paris.

Murval et Pauline s'aimoient depuis cinq ans; leur attachement, irrité par les obstacles, fortifié par l'honneur d'une longue constance, étoit parvenu au plus haut degré d'exaltation.

Pauline étoit si belle, que l'envie, découragée, ne pouvoit la critiquer, et n'osoit même dire qu'elle étoit *une belle statue*, (phrase banale des coquettes jalouses d'une grande beauté); car la physionomie de Pauline avoit autant d'expression que ses traits étoient réguliers, Pauline entroit dans sa vingt-unième année; Murval avoit vingt-six ans. Ayant l'un et l'autre triomphé de toutes les difficultés qui s'opposoient à leur bonheur, ils alloient enfin s'unir; le jour de leur mariage étoit fixé à la huitaine : les jours qui s'écoulèrent dans cette douce at-

tente, ne furent pas exempts d'inquiétude. La funeste campagne de Dresde alloit s'ouvrir! . . . . . et Murval étoit militaire! . . . . l'autel nuptial étoit alors baigné de larmes, et, presque toujours, le serment qui formoit une union si sainte, ne précédoit que de peu d'instans les tristes adieux d'une éternelle séparation.

Pauline étoit orpheline, et ne dépendoit que d'un oncle, son tuteur. Tout étant d'accord, on se rendit au jour fixé à la paroisse de Saint-Sulpice. En apercevant la façade de l'église, Pauline tressaille, une tenture mortuaire couvroit le portail! . . . . . tout est présage pour les ames sensibles qui sont agitées par la crainte et l'inquiétude! . . . . Pauline, pâle et tremblante, entre dans cette église tendue de noir; elle cherche en vain des yeux l'autel et les flambeaux de l'hymen, elle ne voit qu'un cercueil et des torches funéraires!..... et elle entend dire que cette pompe funèbre est celle d'un jeune militaire mort des suites d'une blessure!... Murval la regarde, soupire, et, précipitant sa marche, il l'entraîne dans la chapelle où

les attend le prêtre qui doit célébrer la messe nuptiale. Pauline se ranima, lorsqu'elle vit Murval prêt à prononcer les paroles solennelles qui alloient pour jamais enchaîner ensemble leurs destinées! . . . . mais elle ne les entendit pas; dans cet instant les voûtes retentirent tout à coup des chants lugubres de la mort, et l'écho lamentable des sépulchres sembla se multiplier de toutes parts, pour les répéter et les prolonger! . . . . . Murval pâlit; il crut que Pauline alloit s'évanouir; il la soutint, elle s'appuya sur son bras tremblant, et la cérémonie étant achevée, les nouveaux époux se hâtèrent de sortir de l'église. La gaîté tumultueuse d'une nôce n'effaça point de l'imagination de Pauline de si funestes impressions; au contraire son ame fut profondément attristée par cette joie trompeuse, qui repousse avec horreur la prévoyance et toute réflexion. La musique l'attendrissoit et lui déchiroit l'ame. La danse, dans ce temps de guerre et de carnage, n'étoit pour elle qu'une extravagance révoltante. Murval, qui ne pouvoit partager ses crain-

tes, ne songeoit qu'à son bonheur; il lui reprocha sa mélancolie : — Ah! Pauline, lui dit-il, comment pouvez-vous étendre une seule de vos pensées au delà de ce beau jour! ce moment doit les réunir et les fixer toutes; est-ce qu'il existe un avenir? je ne le sais plus.

C'est ainsi que le même sentiment produisoit des impressions si différentes sur des ames également tendres; mais le véritable amour est toujours sans ivresse dans le cœur d'une femme : plus il est vif et profond, plus il est timide et craintif; l'inquiétude l'éclaire, il n'est jamais heureux, parce qu'il ne sauroit s'abuser, et qu'il s'alarme souvent sans raison.....

Dans cet endroit du récit d'Eugène, Antonine prenant la parole : — Avouez-le, dit-elle, en souriant, c'est moi qui vous ai appris tout cela? — Il est vrai, reprit Eugène, je juge toutes les femmes sensibles et vertueuses d'après vous, et je ne puis mieux honorer votre sexe. Vous avez une extrême gaîté dans le caractère, poursuivit-il : nous passerons notre vie ensemble, nous sommes

en pleine paix, vous devriez être calme, heureuse, et vous êtes sans cesse agitée, bouleversée..... — Mais vous sortez quelquefois le matin seul, à pied, dans les rues; vous allez à la chasse, vous montez à cheval : il arrive tant d'accidens affreux! séparée de vous je me les rappelle tous, et quand vous ne revenez pas à l'heure convenue, je suis inquiète!... mais je rends grâce au ciel que vous soyez exempt de ces foiblesses qui font tant souffrir!...—Eh! puis-je ne pas souffrir quand je vous retrouve pâle, abattue, tremblante!.... — Ne me grondez pas, et achevez l'histoire de cette malheureuse Pauline, dont je conçois si bien les douleurs. A ces mots, Eugène reprit son récit dans ces termes :

—Murval se flattoit de pouvoir passer encore une quinzaine de jours à Paris; mais le surlendemain de son mariage il reçut l'ordre d'aller rejoindre l'armée, et de partir le jour même. Vous ne vous représenterez que trop bien, chère Antonine, l'amertume affreuse des adieux précipités de ces jeunes époux, si promptement arrachés l'un

à l'autre!... La stupeur et le saisissement d'une douleur subite et profonde, tinrent lieu de courage à l'infortunée Pauline; elle ne proféra pas une plainte, elle ne versa pas une larme; mais, dans le dernier embrassement de cet adieu, elle sentit, à la fois, toutes les angoisses d'une cruelle séparation, et tous les maux du plus funeste avenir.....

Ses mortelles inquiétudes étoient en effet des pressentimens! ce qu'elle souffrit après le départ de Murval ne peut se décrire. Tout ce qui lui retraçoit l'image de la guerre lui faisoit horreur : quand rien ne devoit la lui rappeler, son imagination troublée lui en représentoit les tableaux les plus effrayans; mais elle n'avoit que trop souvent sous les yeux les tristes objets, qui ne permettoient pas de se distraire de ces lugubres pensées. Le bruit d'un tambour la faisoit tressaillir, les promenades publiques lui étoient devenues odieuses, elle y voyoit sans cesse de jeunes militaires défigurés ou privés d'un bras ou d'une jambe; elle rencontroit à chaque pas des troupes de conscrits; on ne parloit

dans la conversation que de la guerre; elle n'entendoit prédire que des événemens sinistres! elle demandoit des nouvelles et craignoit d'en apprendre; elle trouvoit un manque d'égards et de convenance à s'entretenir, en sa présence, des événemens de la campagne; et lorsqu'on n'en parloit pas, elle s'indignoit que l'on pût s'occuper d'autre chose. Ne pouvant plus supporter le monde, elle prit le parti d'aller se retirer dans une terre à vingt-cinq lieues de Paris. Elle y trouva une désolation générale : le concierge du château, et la jardinière gémissoient du départ de leurs maris : la fermière pleuroit ses trois garçons, et sa jeune fille regrettoit à la fois ses frères et son prétendu! Les paysans surchargés d'impôts, n'ayant plus d'enfans, manquant de chevaux, se plaignoient avec amertume; les vieillards et les femmes, forcés de remplacer, dans les travaux champêtres, les laboureurs et les jeunes pâtres, succomboient à la fatigue, sans pouvoir suppléer cette jeunesse florissante qu'on venoit de leur enlever. Plus de plaisirs, plus de danses; le

grand orme du village étoit désert les dimanches; les flageolets et les pipeaux étoient muets; le bon curé, infirme et vieux, ne pouvoit avoir un vicaire; et faute d'argent, son église délabrée tomboit en ruine. Voilà ce que, depuis long-temps, coûtoit la gloire; que ne devoient donc pas coûter des revers?....... Hélas! nous ne le savons que trop!..... Mais la paix, la divine paix, si rien ne la trouble, réparera tant de maux, fermera toutes les blessures, et consolera tous les cœurs. Pauline releva l'église, soigna son vénérable pasteur, et pleura avec les mères et les jeunes épouses. Mais bientôt les nouvelles publiques portèrent au comble ses déchirantes inquiétudes et son effroi, et elle ne recevoit plus de lettres de Murval!..... Elle perdit tout-à-fait le sommeil; sa santé s'altéra visiblement; elle quitta tout à coup la campagne, et retourua à Paris. Le lendemain de son arrivée, au moment où elle venoit de s'éveiller, on entre précipitamment dans sa chambre, on lui apporte une lettre de l'armée; elle l'ouvre et elle frémit en reconnoissant l'écriture de

Murval, mais une écriture tracée par une main tremblante, une écriture que tout autre eût méconnue; que devint-elle en lisant ce qui suit :

« Chère Pauline......... je dois vous an-
« noncer ce que les gazettes vous appren-
« droient..... Je suis blessé, on répond de
« ma vie!..... O Pauline, je te demande du
« courage..... je vais perdre un bras :..... je
« veux qu'avant de m'être enlevée pour tou-
« jours, cette main, qui signa l'engagement
« sacré qui nous lie, cette main, qui va s'a-
« néantir, t'écrive encore pour la dernière
« fois, et qu'elle se ranime un instant pour
« t'exhorter à la résignation..... Adieu; ma
« véritable souffrance est de songer à la tien-
« ne, et ma seule consolation de me rappe-
« ler ta piété!..... Adieu, mon amie, rési-
« gnons-nous;... je me soumets à mon sort,
« j'ai fait mon devoir, j'irai te rejoindre;
« nous nous reverrons, tu me soigneras, et
» tu m'aimeras toujours... »

Après la lecture de ce fatal billet, l'infortunée Pauline s'évanouit..... On ne la rap-

pela à la vie que pour la livrer aux plus mortelles douleurs..... Quoique la date de la lettre fut ancienne, elle voulait partir sur-le-champ pour aller rejoindre le malheureux Murval; mais une fièvre brûlante la retint au lit. Oh! combien, dans cette horrible anxiété, elle maudit l'ambition et la guerre! — Exécrable orgueil des barbares, s'écrioit-elle, et honteuse stupidité des peuples abrutis et dénaturés, qui peuvent trouver du génie dans cet art meurtrier, et qui donnent le nom de gloire aux effroyables calamités, suites inévitables des batailles!..... O Murval! Murval! chère et touchante victime de la férocité de ce siècle de fer, Murval, que n'ai-je pu te suivre et partager ta déplorable destinée!..... Ah! comment puis-je, sans expirer, jeter les yeux sur cette écriture que je ne reverrai jamais, cette écriture à peine lisible, dont chaque trait me fait frémir et me perce le cœur!.... Et la main qui, pour la tracer, retrouvant un reste de mouvement et de vie, fit suspendre le glaive terrible..... Cette main chérie!..... Maintenant..... Grand Dieu! ne

permettez pas que je succombe à tant d'horreurs..... Oui, cher Murval, oui, je veux vivre pour te servir, te consoler, pour te consacrer tous les momens de ma pénible existence....... Au milieu de ces transports véhémens, Pauline, un soir, reçut un courrier qui lui apprit que Murval arriveroit dans la nuit ou le lendemain matin. Il n'y avoit plus de joie sur la terre pour Pauline. Elle attendoit Murval, et la seule idée de le revoir privé d'un bras, la faisoit frisonner. Cependant elle se répétoit : — Du moins il ne servira plus, il ne retournera point à l'armée. C'étoit là son unique consolation. Quoiqu'elle eût encore la fièvre, elle se leva afin de pouvoir cacher à Murval combien elle étoit souffrante et malade. Sortant de sa chambre pour la première fois depuis qu'elle étoit instruite de son malheur, Pauline passa dans son salon ; mais à peine y eût-elle mis le pied, qu'en apercevant les tableaux qui en ornoient les lambris, elle tomba dans un fauteuil en versant un torrent de larmes ; cette pièce étoit remplie de paysages charmans peints par Murval, et ce beau talent

étoit pour jamais renfermé dans la tombe!... Dans ce même cabinet se trouvoient les portraits de Pauline et de Murval; ces deux figures étoient représentées avec tout l'éclat que la jeunesse, la santé, la fraîcheur peuvent donner à la beauté! Pauline les regardant à travers un nuage de pleurs.—Hélas! dit-elle, nous existions alors!....

C'est ainsi que chaque objet et chaque réflexion envenimoit les profondes blessures de son cœur.

Murval revint : il étoit mourant; et cette première entrevue fut aussi douloureuse qu'attendrissante. Pauline ne s'abusa point; elle vit que Murval n'avoit que peu d'instans à vivre; et cette affreuse certitude la frappa d'un coup mortel, qui tarit en elle toutes les sources de la vie. Murval, trois jours après son arirvée, expira dans ses bras. Certaine de suivre bientôt dans la tombe cet objet de toutes ses affections, Pauline étonna sa famille et ses amis par sa résignation. Déjà cette malheureuse épouse, entièrement détachée de la vie, étoit du moins délivrée de ses agitations et de ses inquiétu-

des. Son avenir n'étoit plus sur la terre : indifférente à tout ce qui se passoit autour d'elle, elle éprouvoit d'avance le calme inaltérable de la mort. Les événemens publics et nos revers, qui se succédoient avec une effrayante rapidité, ne faisoient nulle impression sur elle; n'ayant plus rien à redouter pour Murval, elle étoit inaccessible à la crainte.

Cependant les ennemis s'approchoient, l'épouvante, parmi les femmes, était universelle; enfin le siége de Paris commença; l'idée d'un pillage et des violences, qui en sont les suites inévitables, fit sortir tout à coup Pauline de sa léthargique insouciance. Dans la journée la plus orageuse, le 30 mars 1814, voulant quitter sa maison qu'elle trouvoit trop exposée, elle alla se réfugier dans le paisible domaine de la mort, près du cercueil du défenseur qu'elle avoit perdu; il lui sembloit que cette cendre révérée devait la protéger encore!..... elle vint ici, dans ce lieu même où nous sommes maintenant, vêtue de longs habits de deuil, voilée d'un crêpe noir; elle se prosterna devant

cette tombe, après l'avoir baignée de larmes; elle se souleva avec effort, et restant toujours à genoux :—O toi! qui m'appelles, dit-elle, je t'entends; et mon ame, détachée de ce triste séjour, est déjà réunie à la tienne, dans le sein du Dieu de paix!..... Mon ombre erre encore sur cette terre souillée de sang, mais elle s'incline vers la tombe, et s'y reposera bientôt pour toujours!....... Comme elle disoit ces mots, elle tressaille, le bruit du canon retentissoit à coups redoublés; et les échos jusqu'alors silencieux des pierres sépulcrales le répétoient sourdement.—Voix terrible du meurtre et du trépas! reprit Pauline. Ici, l'on entend et l'on voit la mort; mäis du moins l'ange exterminateur ne plane point sur les cimetières! O Murval, la paix de ton dernier asile ne sera point troublée!... A peine avoit-elle prononcé ces paroles, qu'une bombe, s'élançant sur le tombeau, le brise, y pénètre, écarte au loin la pierre, et découvre le cercueil (1). Dieu, s'écria Pauline! la guerre

(1) Ce fait est vrai.

encore cherche sa victime, et l'atteint jusque dans son sépulcre!..... Que dis-je!.... Non, ce tombeau s'ouvre pour me recevoir!..... O Murval, cher époux, c'est la main bienfaisante de l'Eternel, qui, pour nous réunir, vient de rompre la barrière qui nous séparoit!... A ces mots l'infortunée tombe sur le cercueil, et elle y exhale son dernier soupir.

Lorsque Eugène eut terminé son triste récit, Antonine essuya ses yeux pleins de larmes, en disant : malheureuse Pauline!... Funeste guerre! que de pleurs elle a fait couler!.... O combien on doit aimer un souverain pacifique!...... Eugène convint de cette vérité, en désirant du fond de l'ame qu'une réflexion si juste puisse devenir un sentiment universel.

Comme il étoit de bonne heure, Eugène et Antonine résolurent de terminer leur voyage par une course au cimetière de Montmartre; en s'en allant, ils s'arrêtèrent encore devant quelques tombes; celle d'André Ravrio les intéressa particulièrement; cet artiste, mort en 1814, fut célèbre dans l'art

de dorer sur le bronze; et seul poëte parmi les doreurs, il fit de jolis vers, et a laissé plusieurs poésies fugitives très-agréables. En mourant, il fonda un prix de 3,000 fr. pour celui qui pourra trouver un remède aux maux que l'emploi du mercure fait éprouver aux ouvriers doreurs, danger dont il fut lui-même la victime. Son épitaphe faisant allusion à cette touchante bienfaisance, finit par ce vers :

Et son dernier soupir fut encore un bienfait.

Voici, dit Eugène, une autre inscription trop profane pour un cimetière, mais dont l'application est parfaite : l'épitaphe de la tombe de madame Barilli, première cantatrice de l'Opéra italien. C'est un passage de Pétrarque, dont voici la traduction : *Jamais la mort n'imposa silence à de plus doux accens*. Eugène et Antonine n'ayant plus rien à voir d'intéressant au cimetière du Père de la Chaise, se rendirent, sans perdre de temps, à celui de Montmartre, dont la situation est beaucoup plus pittoresque. La première tombe

qui les frappa fut celle d'une femme célèbre, madame du Bocage, morte à Paris en 1802, âgée de 92 ans. On a gravé sur son tombeau ces paroles :

On l'admira pour ses talens,
On l'aima pour ses vertus.

L'aimable auteur de *la Colombiade* (dit Eugène), du *Paradis terrestre*, etc., a mérité cet éloge. Ce fut elle qui gagna, en 1745, le premier prix de poésie fondé par l'Académie de Rouen, triomphe qui rappelle celui de mademoiselle de Scudéry, qui, en 1671, remporta le prix d'éloquence que l'Académie françoise donnoit pour la première fois (1). Ce fut pour madame du Bocage que M. Dumoustier fit ces jolis vers :

On regrette le temps passé sans vous connaître ;
Combien l'on eût joui d'un commerce si doux!
Il semble que plutôt on auroit voulu naître
Pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.
Lorsque vers son déclin le soleil nous éclaire,
L'éclat de ses rayons n'en est point affaibli ;
On est vieux à vingt ans si l'on cesse de plaire,
Et qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli.

En quittant le tombeau de madame du

(1) Le sujet du discours étoit *sur la gloire*.

Bocage, les jeunes époux découvrirent, sous de simples pierres couvertes de mousse desséchée, les noms de deux peintres charmans et justement célèbres, Greuze et Fragonard; ils firent à ce sujet une triste réflexion; c'est que si ces deux artistes eussent été anglais, leur gouvernement ou leurs compatriotes n'auroient pas manqué de leur élever d'honorables monumens.

Avançons, dit Eugène, voici une tombe dont l'épitaphe est courte; c'est un mérite. Voyons si le mot est frappant: *Au philosophe*. Que signifie cette inscription? demanda Antonine. — Que cet homme fut *le philosophe* par excellence, et que du moins c'étoit là l'opinion de celui qui *érigea* cette pierre en son honneur. Mais attendez, voici au-dessous de ce grand mot une autre épitaphe, qui nous apprendra le nom de ce fameux personnage qui a sûrement fait beaucoup de bruit dans le monde..... Ah! c'est le *célèbre* de la Terre, qui fut, dit-on, *haï* et *persécuté*.

C'est le sort d'un héros d'être persécuté.

TANCRÈDE.

La mort est secourable et la tombe est tranquille.
M. DE LA HARPE.

M. *de la Terre* fut un héros? — Je ne l'affirme pas, mais je le suppose. Ce qu'il y a de certain, puisque l'épigraphe le dit, c'est qu'il fut *haï*. — Apparemment dans sa société. — Oui, et c'est un fait glorieux qu'un ami devoit transmettre à la postérité. — J'aimerois mieux voir sur une tombe le mot *chrétien* que le mot *philosophe*. — On conçoit cette préférence, quand on se rappelle *les doctrines* et *les essais philosophiques* du dernier siècle et de celui-ci. Mais, poursuivit Eugène, suivez-moi, je vais vous faire lire une épitaphe démesurément longue. A ces mots, il conduisit Antonine vers la tombe de M. de Saint-Lambert; après avoir parcouru des yeux les premières lignes, Antonine lut tout haut ces paroles :

Poëte et peintre de la nature,
Grand et sublime comme elle,
Philosophe moraliste,
Il nous conduisit au bonheur
Par la vertu ...

En voilà assez, interrompit Eugène, car

c'est le cas de s'écrier avec un autre poëte :

. . . . Taisez-vous ; imposteurs !
Eh ! quoi, des os en poudre ont encore des flatteurs !
FEUTRY.

Pourtant, reprit Antonine, M. de Saint-Lambert fut un bon poëte? — Oui, mais il ne fût ni *grand*, ni *sublime*; et que signifie qu'il *nous conduisit au bonheur par la vertu?* — En effet, lorsqu'il mourut en 1803, quel étoit donc le *bonheur* public qu'il avoit procuré, et *par la vertu?* — A-t-il été législateur? A-t-il eu par ses écrits quelque influence sur nos mœurs? — Aucune, heureusement; son *catéchisme universel* prouve qu'il manquoit également de principe et de logique. Une plume éloquente et équitablement sévère a pulvérisé en trois lignes ce pitoyable ouvrage (1). L'un de nos plus ingénieux journalistes l'a tourné en ridicule de la manière la plus pi-

(1) Voici ce passage : « Le Catéchisme universel de M. de « Saint-Lambert, ouvrage que je m'abstiendrai de caractériser, par égard pour un homme vivant, mais qui se ressent autant de la caducité de la philosophie que de celle « de l'auteur. » (*Législation primitive.*)

quante et la plus agréable. — Et son poëme des Saisons? — L'auteur a fait dans cet ouvrage un bel emploi de la langue françoise; ses vers, en général, sont purs, harmonieux; mais il est froid, monotone, sans imagination; on peut dire en lisant ses descriptions *les plus soignées* des plus beaux paysages :

L'ennui, le sombre ennui, triste enfant du dégoût,
Dans ces lieux enchantés se traîne et corrompt tout.

COLARDEAU.

D'ailleurs, une assommante métaphysiqne, une éternelle et malheureuse prétention à la profondeur des pensées et à la *philosophie*, ôtent à ce poëme le naturel, la grâce et le charme, qui seuls peuvent placer au premier rang ce genre de productions. Voltaire a dit :

Un sentiment est cent fois au-dessus
Et de l'esprit et de la beauté même.

Moi, j'ajouterais : *et de la philosophie*, alors même qu'elle ne seroit ni fausse, ni pernicieuse. Il est impossible de lire de suite le poëme des Saisons; mais cet ouvrage con-

tient beaucoup de vers agréables, entr'autres ceux-ci :

Malheur à qui les dieux accordent de longs jours ;
Consumé de douleurs sur la fin de leur cours,
Il voit dans le tombeau ses amis disparaître,
Et les êtres qu'il aime arrachés à son être ;
Il voit autour de lui tout périr, tout changer,
A la race nouvelle il se trouve étranger,
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.

A l'exception de ce vers d'un style si précieux :

Et les êtres qu'il aime arrachés à son être,

on lit ces vers avec plaisir, surtout lorsqu'on sait que l'auteur étoit célibataire, car on n'est point *étranger à la race nouvelle* quand on a des enfans et des petits-enfans.

Nos jeunes voyageurs quittèrent le tombeau de M. de Saint-Lambert. Ils en visitèrent quelques autres, dont les épitaphes profanes scandalisèrent beaucoup Antonine, et surtout celle de mademoiselle Chameroy, danseuse de l'Opéra, dont voici les deux derniers vers :

Mais les Grâces t'aimoient, encore dans l'Elisée
Elles aiment ton ombre, et lui jettent des fleurs.

Il est étonnant, dit Antonine, que l'on tolère de telles inscriptions dans un cimetière chrétien. — Je me rappelle d'avoir lu une épitaphe de Marie Stuart, qui dit qu'à l'instant de sa tragique mort, les Grâces en pleurs s'évanouirent sur son sein; mais cette épitaphe, et toutes celles de ce genre faites avant la révolution, sont simplement de petits poëmes qui n'ont pas été faits pour être placés sur des tombeaux. Indépendamment de tout sentiment religieux, de semblables épitaphes doivent être bannies des cimetières, car elles y blessent autant le goût que la religion. Mais, poursuivit Eugène, terminons cette promenade par la lecture d'une épitaphe dont la dernière pensée est ingénieuse. C'est celle de madame *Thyerry Lebel, veuve Delisle*, et elle est faite par son fils. Avancez-vous; la voici :

Son fils, en la perdant, perd sa félicité;
Il ne lui reste plus que son exemple à suivre.
Ce modèle accompli de vertu, de bonté,
N'a payé qu'en cessant de vivre,
Son tribut à l'humanité.

Maintenant, dit Antonine, voilà notre

second Voyage fini. J'espère que nous sommes quittes *des cimetières?*—Oui, répondit Eugène, et moi je me flatte que vous serez parfaitement contente de notre troisième Voyage. — Me ferez-vous voir de belles choses? — Très-belles, et d'un grand genre. — Et vous conterez, non *une anecdote*, mais *une nouvelle?* — Une véritable nouvelle, et dont le héros est un personnage historique..... — Ah! un *roman historique?* On critique le genre. — Oui, mais le public prouve, depuis vingt-cinq ans, que ces ouvrages lui plaisent. Des succès si constans pourroient rajeunir la verve des vieux auteurs, et ils doivent encourager ceux qui sont jeunes. Les deux premières nouvelles que je vous conterai seront historiques. — Tant mieux. J'aime un genre qui exige nécessairement de la noblesse, de l'élégance, et qui embellit de grands souvenirs. Quand ferons-nous ce troisième voyage? — Quand vous voudrez. — Demain. — J'y consens. — En effet, le lendemain à six heures du matin, les jeunes époux étoient prêts à partir.

De Morfontaine nous irons à Ermenonville, dit Eugène en montant en voiture; ainsi nous allons faire un long et joli voyage. — Vous connoissez Morfontaine? demanda Antonine.—J'y ai passé cinq ou six jours il y a quelques années.—Vous y avez vu celle qui régnoit alors dans cette belle habitation? — Oui, j'ai eu cet honneur, et c'étoit y voir la chose du monde la plus rare : une personne que n'enorgueillit jamais un seul instant une fortune aussi éclatante qu'inattendue; une personne qui, parvenue au plus haut rang où l'on puisse atteindre, ne trouva jamais dans sa situation que de la bizarrerie, et la plus insupportable contrainte; et dans un temps où l'ambition produisoit tant d'agitations, et où la religion étoit comptée pour si peu de chose; une personne enfin, qui ne se mêla jamais de la moindre intrigue, et qui fut toujours également pieuse, bonne et bienfaisante. Des penchans vertueux, d'excellentes lectures, de sages réflexions, ont produit cette conduite parfaite; son esprit est aussi cultivé que son ame est pure; elle

a tout vu sans enivrement, et elle a bien vu; elle a tout jugé avec des principes inaltérables, et par conséquent avec une incorruptible équité. — Voilà un éloge fait du fond de l'ame. — Oui, car il est dicté par la vérité et par la reconnoissance.

Eugène ajouta à ce portrait fidèle, le récit de mille traits d'une ingénieuse bonté; dans cette narration, il n'oublia pas de tracer le tableau intéressant d'une amitié fraternelle qui, surtout fondée sur l'heureuse sympathie des vertus, est également touchante de part et d'autre. On plaignit le sort agité d'une personne si digne d'être heureuse : mais, dit Eugène :

Les vrais malheurs sont ceux qu'on a pu mériter.
LA CHAUSSÉE.

Le mépris des grandeurs vaut mieux que leur conquête.
LE MÊME.

Cet entretien se prolongea durant une grande partie de la route, et en arrivant à Morfontaine, Antonine apprit avec étonnement qu'elle avoit fait dix lieues.

On entra dans le château; il étoit désert. Rien n'est mélancolique comme des appar-

temens inhabités; tout ce qui retrace l'idée de l'abandon, inspire la tristesse. Antonine aperçut un beau piano, elle voulut en jouer, les cordes en étoient cassées.... Une pendule placée sur la cheminée ne marquoit plus les heures; Eugène, en regardant cette pendule muette, se rappela ces jolis vers :

Dans ce cercle où du temps le cours semble tracé,
L'airain qui frémissoit, lentement balancé,
Reste immobile : ainsi loin de l'objet qu'on aime
La marche du temps a cessé.

M. DE MILLEVOYE

Après avoir parcouru le château et visité la bibliothèque, qui ne contenoit plus que quelques livres dépareillés, on alla, précédé d'un guide, dans les jardins; le guide les conduisit d'abord dans ce qu'il appela *le bosquet des tombeaux*. Eugène sourit. Je sais bien, dit-il, que *des tombes* sont aussi nécessaires dans un jardin à l'anglaise, que des arbres et de la verdure, mais on ne s'attend guère à les trouver dans *un bosquet* : cependant, regardons les tombes, elles sont belles par leurs formes et la richesse des marbres.—Et les inscriptions? En voici une sur ce tombeau antique et ruiné :

Etre sensible et malheureux,
Si dans tes souvenirs profonds et douloureux
La solitude encor peut t'offrir quelques charmes,
Revois ici l'objet qui fut cher à ton cœur (1);
Cède au plaisir de répandre des larmes,
Et nourris-toi de ta douleur.

On quitta les tombeaux, et le guide conduisit au joli temple des divinités champêtres; on y lut cette inscription:

Ces lieux offrent pour temple un dôme de verdure;
Qui que tu sois, habitant des cités,
Si tu cherches de l'art le faste et l'imposture,
Fuis ces gazons, ces bois, que l'art n'a point gâtés.
On n'y trouve que les beautés
Sans luxe et sans apprêts de la simple nature.

De là on se rendit à l'orangerie; à l'aspect des beaux arbres qui lui rappeloient son pays, Antonine s'écria:

Vous qui, malgré l'hiver, êtes parés encor
De feuilles d'émeraude entre des pommes d'or,
Arbres au tronc de bronze, honneur de ces bocages,
Superbes orangers, que j'aime vos ombrages!...
GODEAU.

En sortant de l'orangerie, on descendit dans le grand parc; les voyageurs se sépa-

(1) Comment un tombeau fait-il revoir l'objet qu'on a aimé?

rèrent de leur guide, Eugène conduisit Antonine à *la grotte des amis*; en y entrant, Eugène se rappela ces vers charmans :

> Calme heureux, plaisir solitaire,
> Quand on jouit de ta douceur,
> Quel antre n'a pas de quoi plaire!
> Quelle caverne est étrangère,
> Lorsqu'on y trouve le bonheur!
> Lorsqu'on y vit sans spectateur,
> Dans le silence littéraire,
> Loin de tout importun jaseur,
> Loin des froids dicours du vulgaire,
> Et des hauts tons de la grandeur!

GRESSET.

Voilà de jolis vers, dit Antonine, mais nous sommes dans la *grotte des amis*, il me faut des vers sur l'amitié. — Eh bien, en voici un qu'on pourroit graver sur l'entrée de cette caverne :

> Qu'un ami véritable est une douce chose!

LA FONTAINE.

Ce vers est trop connu, dit Antonine. — Eh bien, celui-ci :

> Un ami véritable est l'ouvrage du temps.

LA CHAUSSÉE.

Eh quoi, reprit Antonine d'un ton cha-

grin, pensez-vous qu'on ait besoin *du temps* pour bien aimer? — Non, quand l'amour est uni à l'amitié; car l'amour avec toute sa vivacité et tous ses charmes, n'est plus aveugle, n'est plus léger quand il a pour base la fidèle amitié, c'est-à-dire, une parfaite estime. Mais aimez-vous mieux ce vers?

Idole d'un cœur juste et passion du sage.

VOLTAIRE.

Point du tout, répondit Antonine; on peut avec un grand fonds *d'équité*, n'avoir pas un cœur très-sensible; et la véritable *passion du sage* est la vertu. Il peut d'ailleurs être capable d'un beau dévouement, faire des actions sublimes, mais avec calme, sans enthousiasme et sans passion.

Préférez-vous ce vers-ci? le poëte personnifie l'amitié, et lui dit :

Le temps ajoute encore un lustre à ta beauté.

BERNARD.

Non, dit Antonine, toujours *le temps*.... Vous me direz ces vers-là dans trente ans, ils me charmeront alors. — Le même poëte, en s'adressant toujours à l'amitié, ajoute :

Et tu serois la volupté
Si l'homme avoit son innocence.

Ces vers ne me plaisent pas, reprit Antonine; je leur trouve un ton précieux. — Si vous vous contentiez de la simple prose, je vous citerois Montaigne, qui appelle l'amitié *une sainte couture*, et qui dit : *c'est bien assez de se doubler..... et n'en connoissent pas la hauteur* (de l'amitié) *ceux qui prétendent se tripler.* — Cela est charmant, mais je veux absolument des vers. — Voulez-vous ceux-ci?

L'amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas.

VOLTAIRE.

En vérité, dit Antonine en riant, ces pauvres rois sont bien à plaindre! on les accuse d'ingratitude, et s'ils récompensent dignement l'attachement et la fidélité, on le trouve mauvais, et l'envie jette feu et flamme; s'ils n'ont point d'amis, on leur reproche leur insensibilité; s'ils en choisissent un, on se récrie encore, et l'on paroît croire que l'amitié n'est pour eux qu'une foiblesse. Que doivent-ils donc faire? —

Mépriser de vaines clameurs : on finit toujours par rendre justice aux bons rois. — Revenons à nos vers ; vous venez de me dire une épigramme sur les rois, et je veux absolument de jolis vers sur l'amitié. . . . — Ecoutez donc ce que la Mothe disoit à madame la duchesse du Maine, en lui parlant de l'amitié :

Je veux que, délicate, elle se fasse un crime
De ne me pas ouvrir le fond de votre cœur,
Elle a, comme l'amour, sa dernière faveur,
C'est son secret le plus intime.

Allons, dit Antonine, je ne veux pas abuser davantage de votre mémoire, je suis contente, et je préfère ces derniers vers à tous les autres. A ces mots on sortit de la grotte; en s'enfonçant dans le parc, on découvrit des sites ravissans. Eugène, dans un moment d'enthousiasme, s'arrêta un instant et déclama ces vers.

Arbres dépouillés si loug-temps,
Couronnez vos têtes naissantes,
Et de vos fleurs éblouissantes
Parez le trône du printemps ;
Elevez vos pampres superbes
Sur le faîte de ces ormeaux ;
Vignes, étendez vos rameaux ;

Jasmins, sortez du sein des herbes,
Montez, ombragez ces berceaux;
Et vous, aimables arbrisseaux,
Lilas, croissez, tombez en gerbes,
Ornez ces portiques nouveaux.
Que l'air se parfume et s'épure,
Que l'onde jaillisse et murmure,
Que rien ne trouble un si beau jour;
Que les bois, les fleurs, la verdure
Fassent de toute la nature
Un temple digne de l'amour.

De qui sont ces vers? dit Antonine. — D'un grand personnage qui les fit dans sa première jeunesse, et qui, depuis, eut le mérite de renoncer à ce beau talent quand la gravité de son état lui prescrivit ce sacrifice. — Quel est son nom? — Ce poëte facile et brillant devint un homme d'Etat et un prince de l'Eglise. C'est le cardinal de Bernis. En renonçant à la poésie, il n'abandonna point les muses, dont il fut le protecteur le plus généreux et le plus éclairé. On l'a vu régner à Rome par son esprit, ses talens, sa magnificence et sa noble hospitalité; il a conservé les bons principes en tous genres, jusqu'à la fin de sa longue carrière; les ouvrages charmans de sa jeu-

nesse ont acquis un double prix par les actions, la conduite et les vertus de son âge mûr et de sa vieillesse.

En parlant ainsi, les jeunes époux marchoient toujours, et leur enchantement croissoit à chaque pas; ils se croyoient dans les solitudes de la Suisse, en se voyant entourés de rochers entremêlés de sapins, et Eugène, en contemplant ces tableaux pittoresques et sévères, disoit :

J'aime et des sombres bois le lugubre coup d'œil,
Et de ses noirs sapins le vénérable deuil;
J'aime à voir ces forêts qui croissent sans culture,
Où l'art n'a point encore profané la nature.

M. Delille.

Antonine critiqua cette citation en observant que ces beaux sites n'étoient pas l'ouvrage de la nature; Eugène répondit :

E quel che il bello e il caro accresce all' opre
L'arte che tutto fa nulla si scopre.

La Gerusalemme liberata (1).

Eugène, en suivant le cours du canal,

---

(1) Et ce qui met le comble à la beauté de l'ouvrage, l'art qui fait tout, ne se montre nulle part.

se croyoit transporté sur les bords enchantés de la Brenta (1); cette partie du parc de Morfontaine réunit tous les genres de beauté: les points de vues les plus pittoresques, l'étendue, la pureté des eaux, la variété des sites, tour à tour gracieux ou mélancoliques, rians et sévères, champêtres et majestueux; en côtoyant ce canal on croit parcourir la vie humaine tout entière; ce voyage offre l'image de ses vicissitudes, et des sensations diverses qu'on éprouve durant son cours.

En se promenant toujours, on passa devant une roche énorme, et d'une forme bizarre, qu'on appelle *la roche brisée* ou *du repos*. Ce rocher, dit Eugène, joue un grand rôle dans l'histoire que je vous conterai ce soir. — Ah! contez-la tout de suite. — Non, elle terminera notre voyage.

On continua la promenade; en passant dans une prairie charmante, Eugène se rappela ces vers:

---

(1) En Italie. Beau canal qui conduit de Padoue à Venise.

Les regards du soleil, la faveur d'un abri,
Un coin dans le verger, que faut-il davantage?
M. Andrieux.

Que faut-il davantage..... répéta Antonine, avec le ton du reproche. Oui, repartit Eugène, avec vous. Mais, poursuivit-il, levez les yeux, Antonine, et regardez avec respect cette fabrique..... Paix..... n'entendez-vous pas la voix mélancolique et tendre d'un amant? n'entendez-vous pas chanter une romance plaintive?..... écoutez bien, et sachez qu'une vieille tradition nous apprend que cette terre appartint jadis à Thibaut, comte de Champagne; que la reine Blanche, en voyageant, s'y arrêta quelques momens, et qu'au lieu même où elle s'étoit assise, Thibaut bâtit une tour dans laquelle il composa et chanta toutes les chansons qu'il fit pour elle, et c'est pourquoi cette fabrique s'appelle *la maison de la reine Blanche.* On ajoute, que durant les belles nuits d'été, quand le vent siffle à travers ses murs lézardés, on entend des sons harmonieux; on assure même que les personnes *véritablement sensibles*, dis-

tinguent des paroles gothiques, mais aussi touchantes que les airs sont mélodieux.

En quittant *la maison de la reine Blanche*, on se rendit au *joli pavillon de la solitude*, qui inspira à Eugène cette citation :

Trop heureux dans la solitude
Qui peut partager son loisir
Entre les beaux arts et l'étude,
L'espérance et le souvenir!
Qui, les yeux ouverts, y sommeille,
Et surtout en ferme l'abord
A l'ennuyeux qui nous endort,
A l'importun qui nous réveille.

M. ARNAULT.

De ce pavillon on alla voir *le belvédère*, ensuite on passa près de l'antique *chapelle de sainte Marguerite*, et bientôt on se trouva en face du *vieux château* gothique. Arrêtons-nous, dit Eugène, c'est ici que je vais faire le récit que je vous ai promis. A ces mots les deux époux s'assirent sur un rocher, et Eugène prit la parole en ces termes :

Sous le règne de Louis XII, ce château déjà étoit antique, mais non en ruines; il

étoit habité par une jeune beauté, orpheline dès le berceau, et sous la garde d'un grand oncle octogénaire et aveugle. La jeune Amélie, âgée de quinze ans, n'avoit jamais quitté cette solitude; sa naissance étoit illustre, et ses nobles ancêtres avoient eu l'honneur de s'allier plus d'une fois avec la famille royale; Mais Amélie étoit le dernier rejeton de cette grande maison déchue et ruinée; son grand oncle n'avoit pour tout bien que ce vieux château délabré, et quelques pensions qui devoient s'éteindre à sa mort; toutes les terres qui environnoient ce château, avoient été successivement vendues. Gérald, ce grand oncle d'Amélie, n'envisageant pour elle dans l'avenir qu'une extrême pauvreté, l'avoit élevée avec le dessein de l'engager à se consacrer à Dieu. Amélie ne connoissoit ni le monde, ni ses plaisirs tumultueux : prier Dieu, faire à son oncle de pieuses lectures, le soigner quand il souffroit, le caresser quand il avoit l'air attristé, coudre et filer, telles étoient ses occupations; rien d'effrayant ne s'offroit à son imagination, ni même rien de

nouveau ne pouvoit étendre ses idées; elle étoit accoutumée à la solitude, elle aimoit le travail, et tous les matins et tous les soirs, elle chantoit, en filant, les louanges de Dieu, tantôt des noels, et tantôt de longs et touchans cantiques; le vieux Gérald se plaisoit à entendre sa voix enfantine et pure, et souvent il oublioit les maux inséparables de la vieillesse, en écoutant la complainte de sainte Geneviève, ou celle de sainte Marguerite.

Amélie avoit une beauté éclatante et parfaite; elle apercevoit quelquefois sa figure dans l'antique glace étoilée d'un salon gothique; mais ne pouvant se comparer qu'aux vieilles servantes du château, elle pensoit seulement qu'elle n'étoit jolie que parce qu'elle étoit jeune.

Pendant tout l'été, Amélie avec la vieille Bathilde, sa gouvernante, alloit tous les jours se promener à la fontaine de sainte Marguerite; là, se trouvoit une chapelle dédiée à la sainte, et son tombeau, objets de la vénération des pâtres d'alentour, et dont on voit encore ici les débris. A certain jour

de l'année on y faisoit des pélerinages; mais ces jours-là Amélie restoit au château, on ne vouloit point l'exposer aux regards des curieux. Amélie, après avoir fait sa prière sur la tombe de la sainte, buvoit dévotement un verre de l'eau consacrée, ensuite elle alloit s'asseoir dans un lieu qu'on appeloit *la Roche du repos*; c'étoit ce prodigieux rocher que vous avez vu, dont une énorme partie, tapissée d'herbes et de fleurs, et s'avançant comme un dais de pampre et de verdure, formoit un toit, un abri, sous lequel on pouvoit se mettre à couvert des rayons du soleil, et même de la pluie. Un jour Amélie, se rendant comme de coutume à la Roche du repos, marchoit en avant, et laissoit derrière elle, à plus de deux cents pas, la vieille et pesante Bathilde; mais à peine a-t-elle jeté les yeux sous la roche, qu'elle fait un cri perçant; elle y voyoit un jeune homme d'une figure charmante, richement habillé, et profondément endormi, tandis qu'une longue couleuvre s'entortilloit autour de son bras. Amélie prit la couleuvre pour un serpent;

elle pensa que les jours du jeune homme étoient en danger; et quoiqu'elle fût naturellement très-peureuse et d'une extrême timidité, elle eut sur-le-champ l'idée de s'exposer à tout pour sauver ce jeune homme. Elle tenoit sa quenouille, elle frappa la couleuvre avec tant de force, que la quenouille se cassa; l'inconnu se réveille, et sa surprise fut inexprimable, en apercevant cette figure céleste en pleurs, tenant encore le tronçon de sa quenouille. Etes-vous piqué? lui dit-elle. Tandis qu'elle faisoit cette question, la couleuvre, tombée à terre, se dirigeoit vers Amélie, qui recule avec effroi; l'inconnu tira son couteau de chasse et coupa la couleuvre en deux.... Affreuse vipère! s'écria Amélie, j'ai pensé qu'elle alloit vous tuer. Oh! qu'elle m'a fait peur!..... — Et vous n'avez pas fui!..... — Non, vous dormiez. — Vous avez exposé vos jours pour me défendre! En disant ces paroles, ses larmes coulèrent, et il tomba à ses pieds..... Ah! dit Amélie, avec la plus vive émotion, vous ne me devez rien; j'agissois sans effort. L'inconnu se releva; il entendoit du bruit,

c'étoit Bathilde. Venez, venez ma bonne, s'écria Amélie, j'ai sauvé la vie à cet étranger; vous ne direz plus que j'ai peur de tout: voyez cette horrible vipère!...... — Une vipère! il n'y en a point dans ce bois: c'est une couleuvre; mais il ne falloit pas casser votre quenouille pour la tuer, et une très-belle quenouille. — Ma bonne, je ne l'ai pas tuée, je n'ai fait que l'étourdir, parce que je l'ai prise pour une vipère. — Monsieur, en tuant tout de suite cette couleuvre, auroit bien pu vous empêcher de casser votre quenouille: savez-vous qu'elle étoit d'un bois des Indes, d'un bois superbe. — Ma bonne, je ne la regrette pas. — Moi, je la regrette beaucoup, vous n'en retrouverez jamais une pareille, et puis il ne convient guère à une demoiselle de tuer des serpens, et surtout avec des quenouilles.

Pendant ce dialogue, l'inconnu gardoit le silence; il prit enfin la parole, pour tâcher d'adoucir les regrets que la quenouille cassée causoit à Bathilde; il s'engagea à trouver et à rapporter incessamment une

belle quenouille des Indes : vous aurez de la peine, reprit Bathilde. Dans ce moment, on entendit un grand bruit de chevaux; l'inconnu se hâta de prendre congé d'Amélie, et disparut en emportant les débris de la quenouille cassée. Amélie resta immobile et tomba dans une profonde rêverie. Il a très-bonne mine, ce jeune homme, dit Bathilde. Mais que faisoit-il là, tout seul? — Apparemment qu'il s'étoit égaré à la chasse, car il a été rejoindre des hommes à cheval. — Il s'est enfui bien précipitamment.... Quand j'y pense, cela me paroît un peu suspect... Je sais tant d'histoires de brigands qui, sous de belles apparences.... — Comment, ma bonne, vous prenez cet étranger pour un brigand?—Ecoutez donc, cela ne seroit pas impossible. — Mais, ma bonne, vous ne l'avez donc pas regardé? — Allons-nous-en, c'est le plus sûr. Aussi-bien vous voilà toute désœuvrée, n'ayant plus votre quenouille. Il vous en rapportera une autre, a-t-il dit : oui, comptez là-dessus.... Ah! il faut avoir plus de soin que cela de sa quenouille.....

En rentrant au château, on y apprit qu'on avoit vu passer une superbe chasse, qui s'étoit arrêtée un moment à la porte pour prendre quelques renseignemens sur les chemins; on ajoutait qu'un jeune seigneur surtout, beau comme un ange, avoit fait plusieurs questions sur les habitans du château. *Beau comme un ange*, dit Amélie, c'est lui! Bathilde convint qu'elle s'étoit trompée, et que l'inconnu n'étoit pas un brigand. Pendant tout le reste de la soirée, Amélie fut distraite et rêveuse; et les jours suivans sa préoccupation et sa nonchalance augmentèrent encore, ce que Bathilde attribua au dégoût de filer sur une vilaine quenouille d'un bois grossier. Elle fit plusieurs réflexions sur la peine qu'on éprouvoit à perdre l'habitude d'une ancienne quenouille devenue bien lisse et bien luisante par un long usage, alors même qu'elle n'est pas d'un bois des Indes. Amélie ne répondoit rien et soupiroit, et Bathilde lui disoit qu'il falloit pourtant *se faire une raison* sur cet événement, et qu'au fait il y avoit dans la vie de plus

grands malheurs que celui de briser sa quenouille.

Cependant Amélie alloit toujours à *la Roche-du-Repos*; et là, elle étoit plus distraite et plus agitée que partout ailleurs; elle écoutoit, elle attendoit en secret.... le souffle léger du zéphir, le bruit d'une feuille lui causoient de violentes palpitations de cœur.... Enfin un soir elle distingue dans l'éloignement le bruit du galop d'un cheval; elle est prête à s'évanouir en voyant s'élever un tourbillon de poussière qui lui représente l'objet que son cœur attend depuis huit jours.... elle ne se trompoit point, c'étoit lui; il met pied à terre, attache son cheval à un arbre, ensuite il vole vers le rocher, et il dépose sur les genoux de la tremblante Amélie, une quenouille éclatante, de l'ivoire le plus pur, autour de laquelle étoit incrustée une brillante couleuvre d'or émaillée des plus vives couleurs et enrichie de pierreries; cette superbe quenouille étoit garnie d'une soie pourpre fixée par un cordon de perles. Une grosse opale formoit la tête du fuseau, dont la

pointe étoit d'or. Daignez, dit l'inconnu, daignez accepter ce foible gage de ma reconnoissance.... Je dois sous peu de jours combattre dans un tournoi; j'y porterai un emblême qui paroîtra bizarre et faux à tous les spectateurs, et qui n'aura de justesse que pour moi; il exprimera votre caractère et mes sentimens. On verra sur mon écu une couleuvre avec ces mots : *Candeur et sensibilité.... Gratitude et fidélité....* Tandis que la douce Amélie écoutoit avec autant d'attendrissement que de trouble et de surprise, Bathilde, émerveillée, ayant saisi la quenouille, la retournoit en tout sens, l'examinoit, l'admiroit, et enfin se mit à filer avec transport la belle soie pourpre. Une simple quenouille, dit Amélie, m'eût été aussi précieuse. Songez, reprit l'inconnu, que j'ai voulu qu'elle retraçât le souvenir de l'action remplie de courage et de bonté dont j'ai été l'objet, et que je ne l'ai ornée ainsi qu'afin qu'elle fût à jamais conservée dans votre noble famille. Adieu, Amélie, adieu.....
A ce dernier mot prononcé d'une voix

étouffée, Amélie tressaille et pâlit. Quoi, dit-elle, je ne vous verrai plus?... — Non,... je ne dois plus vous revoir, mais je ne vous oublierai jamais!... — Soyez heureux, dit Amélie en fondant en larmes... — Je ne puis l'être désormais. Adieu... En prononçant ces paroles, l'inconnu s'éloigne brusquement, et bientôt la triste Amélie le perd de vue; elle reste anéantie!..... Bathilde, très-étonnée que l'on pût s'affliger quand on possédoit une si belle quenouille, lui fit à ce sujet un long sermon, dont Amélie n'entendoit pas un seul mot : ensuite on retourna au château. Amélie y trouva son oncle transporté de joie; il avoit reçu la visite de l'étranger; il savoit avec détail l'histoire des quenouilles et de la couleuvre. Approche, ma chère Amélie, s'écria-t-il, tu ne connois pas tout ton bonheur, le nom de cet illustre étranger?... C'est un grand prince, l'élève chéri, le neveu de notre bon roi, enfin c'est Gaston de Foix! — Gaston de Foix?.... Oui, ma fille. Touché de ton action, de ton courage, ce jeune prince veut réparer les torts de la

fortune envers toi; il te donne une dot et promet d'obtenir une place brillante à la cour pour celui que je te choisirai pour époux. Avec ta naissance et de tels avantages, tu formeras sans peine la plus grande alliance. Je vais te conduire à Paris chez une de nos parentes, et là, bientôt les partis s'offriront en foule pour toi, n'en doute pas; mais, mon enfant, il faut que tu écrives toi-même au prince pour le remercier. Mets-toi à côté de moi, je te vais dicter la lettre. A ces mots, Amélie, pâle et tremblante, obéit. En prenant la plume, deux larmes tombent sur son papier........ Ecris de ta plus belle écriture, poursuivit Gérald; allons, commence : *Monseigneur*, tout au haut de la page..... Amélie, après avoir tracé ce mot, n'écouta plus, et elle écrivit un billet conçu en ces termes : « Vos « bienfaits me sont chers, je les accepte; « mais toute autre dot que celle d'une re« ligieuse, me seroit inutile; je veux al« ler m'enfermer pour jamais dans un cloî« tre, et m'y fixer par des vœux : telle est « mon irrévocable résolution. *Amélie.* »

Amélie avoit fini ce billet, et son oncle dictoit toujours : il parla long-temps encore : pendant ce temps, Amélie plioit et cachetoit l'enveloppe de son billet, qui fut envoyé le même jour à Paris, par un messager fidèle.

Amélie s'enferma dans sa chambre; et sous prétexte d'un violent mal de tête, elle y passa la journée, ce qui la dispensa de rester auprès de son oncle, dont la joie lui perçoit le cœur.

Le lendemain matin Amélie descendit à huit heures dans la chapelle du château, vénérable édifice où reposoient les cendres révérées de sa mère; Amélie, avec la double piété de la religion et de l'amour filial, se mit à genoux sur sa tombe et l'inonda de larmes. Hélas! c'étoit prier : nos prières les plus ferventes ne sont jamais que l'épanchement de nos secrètes douleurs.... Tout à coup la porte de la chapelle s'ouvre brusquement, Amélie retourne la tête, elle tressaille, elle veut se lever, ses jambes tremblantes ne peuvent la soutenir, elle retombe éperdue sur le mausolée...... elle voyoit

Gaston de Foix s'élancer vers elle....... O mon Amélie! s'écria-t-il en saisissant une de ses mains, votre billet a fixé nos destinées; je jure dans ce lieu saint, et j'en prends à témoin l'Eternel, je jure de n'être jamais qu'à vous!........ Chère Amélie! vous engagez-vous par le même serment? La douce et tendre Amélie voulut répon-pondre, mais ses pleurs lui coupèrent la parole; elle serra la main de son amant, et son cœur fit le serment que sa bouche ne pouvoit articuler..... — Maintenant, dit Gaston, en attendant le consentement de mon bienfaiteur, de notre auguste souverain, allons demander celui du respectable vieillard qui vous tient lieu de père..... A ces mots Gaston relève Amélie et la soutient dans ses bras; une sinistre pensée vient troubler le cœur palpitant de joie d'Amélie..... Ce n'étoit pas au pied d'un autel que ses premiers sermens d'amour s'étoient faits, c'étoit sur un tombeau!..... Quel effrayant présage!

Cependant Gaston, entraînant Amélie, arrive auprès du vieillard, qui fut étrange-

ment surpris en apprenant la passion de Gaston, et l'inébranlable dessein de ce prince, d'épouser Amélie. Quoique Gaston n'eût que vingt-trois ans, la réputation de la haute vertu de ce prince ne permettoit pas de douter de sa bonne foi; il avoit déjà montré la plus brillante valeur, un attachement sans bornes pour le roi, et des mœurs irréprochables; on savoit que Louis XII, en parlant de lui, disoit: « *Gaston est mon ouvrage, c'est moi qui* « *l'ai élevé et qui l'ai formé aux vertus* « *qu'on admire en lui.* » (1) Gérald, quoiqu'ébloui de l'élévation de sa nièce, dit néanmoins tout ce qu'un sujet fidèle devoit opposer à la passion du neveu de son souverain. Gaston répondit qu'il ne demandoit la main d'Amélie que conditionnellement; qu'il ne vouloit l'épouser qu'avec l'aveu du roi, et qu'il étoit sûr, avec un peu de temps, d'obtenir ce consentement. C'est à moi, poursuivit-il, de cher-

(1) Historique.

cher à le mériter; la gloire pourra seule me conduire au bonheur.

Le roi daigne me confier le commandement de l'armée d'Italie; je partirai sur la fin de l'hiver; et c'est vainqueur des ennemis de la France, que j'oserai, aux pieds du roi, déclarer mon amour; un guerrier victorieux, sujet fidèle et dévoué, doit tout espérer d'un souverain si magnanime.

A ces conditions, Gérald approuva les sentimens mutuels de ces jeunes amans.

Gaston resta près d'Amélie jusqu'au soir; suivie de Bathilde, Amélie le mena à la fontaine de sainte Marguerite; les amans renouvelèrent leur serment dans la chapelle de la sainte; ensuite ils allèrent sous la Roche du repos se livrer aux charmes du plus doux entretien; mais l'idée de la guerre où Gaston devoit s'engager, corrompoit tout le bonheur d'Amélie.

Durant tout le reste de la belle saison, Amélie ne passa jamais plus de trois jours sans voir Gaston; et les rigueurs de l'hiver n'empêchèrent jamais son amant de venir au château toutes les semaines. Enfin le

moment fatal arriva ; sur la fin de l'hiver, Gaston partit à la tête de la plus brillante jeunesse de la cour et de la France, laissant la sensible Amélie livrée aux plus funestes pressentimens.

Les premiers beaux jours du printemps, loin d'adoucir sa douleur, en accrurent l'amertume ; la campagne de guerre étoit ouverte, Gaston alloit combattre...... Une pensée déchirante poursuivoit partout Amélie ; elle se répétoit dans tous les instans : *Dans ce moment il est peut-être au milieu d'une mêlée sanglante !*..... Dans le calme des nuits, agitée par de sinistres songes, souvent Bathilde, réveillée par ses gémissemens, l'entendoit s'écrier : Arrête, Gaston ! arrête, c'est ma vie que tu exposes !... oh ! ne me retiens plus..... ah ! laisse-moi m'élancer et recevoir le coup mortel qui te menace !..... Elle se réveilloit inondée de larmes, et d'une sueur glacée. Qu'est-il arrivé ? disoit-elle avec une horrible terreur ; a-t-on des nouvelles, ne me cache-t-on rien ?..... en même temps, redoutant d'entendre la réponse, elle ajoutoit : oh !

si vous savez des malheurs, laissez-moi mourir sans les apprendre!..... Le 11 avril 1512, elle se leva plus abattue et plus foible que jamais. Il faisoit une chaleur extraordinaire pour la saison; le ciel étoit sombre et couvert, le temps calme et lourd; c'étoit le jour de Pâques, elle alla entendre la grand'messe à la paroisse; en entrant dans l'église, elle avoit les yeux élevés vers le ciel, elle se heurta; elle regarde et voit un cercueil sous la porte: oh! dit-elle, l'image de la mort me poursuit! et elle tomba sans connoissance dans les bras de Bathilde. On s'empresse de la secourir, elle ouvre des yeux languissans, et s'appuyant sur Bathilde, elle entra dans l'église. Elle veut prier pour le jeune héros qu'elle adore ;mais à chaque mot qu'elle prononce, son cœur flétri se resserre, elle entend avec horreur une voix secrète et terrible, qui lui dit : *peut-être il n'est plus temps !....*

Elle sort de l'église dans un abattement inexprimable. Cependant, malgré une oppression toujours croissante, elle voulut aller à la Roche du repos; c'étoit là qu'elle

avoit vu Gaston pour la première fois; c'étoit là qu'elle avoit reçu ses derniers adieux. Lorsqu'elle y fut assise, elle y donna un libre cours à ses larmes; au bout d'un quart d'heure, sentant son oppression qui augmentoit encore, elle s'en plaignit. C'est l'effet du temps, répondit Bathilde; j'ai moi-même beaucoup de peine à respirer. Regardez le ciel comme il est jaunâtre, et de ce côté couleur de sang. Ce dernier mot fit frémir Amélie. Oui, dit-elle, d'un air égaré, oui, des morts et du sang!..... Ah! retournons au château. A ces mots, elle se lève, et d'une démarche chancelante, elle s'éloigne de la roche; mais à peine a-t-elle fait cinquante pas, qu'elle s'arrête en frissonnant, et Bathilde partage tout son effroi. Elles sentoient l'une et l'autre la terre trembler sous leurs pieds. Aussitôt une secousse terrible les renversa, et au même instant elles entendirent un bruit formidable; c'étoit la Roche du repos qui se brisoit, et dont un énorme fragment venoit de se détacher. Ah! s'écria Amélie, *il est tué*; et elle s'évanouit. L'infortunée ne se trompoit

pas; la bataille de Ravenne étoit donnée, et Gaston vainqueur n'existoit plus.....

Bathilde fit respirer des sels à la malheureuse Amélie, qui, en reprenant l'usage de ses sens, demandoit ce qui s'étoit passé. Bathilde la fit retourner, et lui montra le rocher brisé. O Dieu! dit Amélie avec terreur, l'asile de nos amours!..... ah! que n'y suis-je restée seule tout-à-l'heure, je ne souffrirois plus; et cette affreuse secousse de tremblement de terre n'a-t-elle pas renversé une partie du château? Grand Dieu! et mon vénérable oncle, qu'est-il devenu? Amélie ne fut pas long-temps dans cette inquiétude; tous les domestiques du château venant la chercher, lui dirent que son oncle étoit en parfaite santé, quoique le château eût beaucoup souffert; Amélie eut encore, dans sa vie, un mouvement de joie en se retrouvant dans les bras du vieillard; mais ce fut le dernier... Tous ses pressentimens, toutes ses noires pensées lui annonçoient son malheur; cependant elle n'en avoit pas la certitude, et elle vivoit.....

Un soir son oncle reçut une lettre de Pa-

ris; le vieillard étoit aveugle, il chargeoit toujours Amélie de lire ses lettres; et comme de coutume, on remit celle-ci à Amélie. Le vieillard savoit qu'Amélie aimoit Gaston; mais il n'avoit nulle idée de l'exaltation de sa passion. Il pensoit même qu'une jeune personne de seize ans, élevée dans une telle innocence, ne pouvoit encore connoître l'amour. Néanmoins, imaginant que cette lettre pourroit contenir des nouvelles de l'armée, Amélie, lui dit-il, une bataille peut être donnée; à tout hasard, mon enfant, il faut s'armer de courage; les Français doivent être victorieux; mais enfin quelquefois la fortune ne seconde pas la valeur. Amélie ne répondit rien; pâle et glacée, elle tenoit d'une main défaillante la lettre fatale, et elle n'osoit l'ouvrir. Enfin, pressée par son oncle, elle dit d'une voix entrecoupée ces paroles : *Le 11 avril, jour de Pâques, la bataille de Ravenne a été gagnée, mais le jeune héros, couvert de gloire*..... La voix d'Amélie s'éteint, mais ses yeux lisent encore; elle a vu que Gaston a perdu la vie; elle a déjà

fait le sacrifice de la sienne; elle veut achever cette lecture qui perce son cœur de mille traits mortels; c'est ainsi que l'infortunée, tombée dans la démence du désespoir, achève de boire un breuvage empoisonné..... Son oncle lui parle en vain, elle ne répond plus; elle existe encore pour souffrir, mais elle n'entend plus, elle n'est plus sur la terre, elle est déjà descendue dans la tombe de Gaston.

Son oncle appelle du secours; on vient, elle n'étoit point évanouie, elle avoit lès yeux fixés sur la lettre; et quand on la prit sous les bras pour l'emmener dans sa chambre, elle cacha la lettre dans son sein sans dire une parole, et elle se laissa conduire. On la mit sur son lit; elle ne pleura point, ne se plaignit point, et prit les bouillons qu'on lui présenta; elle resta deux jours dans cet état. Le troisième jour elle demanda un prêtre; une heure après, elle fit appeler son oncle, elle l'embrassa, et se mit à genoux pour recevoir sa bénédiction; ensuite, malgré sa foiblesse extrême, elle voulut absolument descendre dans la cha-

pelle; elle s'y prosterna sur le tombeau de sa mère; au bout d'un demi-quart d'heure on voulut l'aider à se relever, elle venoit de rendre le dernier soupir.....

Ici Eugène s'arrêta; il recevoit le prix de sa narration. Antonine pleuroit; il la conduisit au rocher brisé, qui doit s'appeler désormais la *Roche des deux Amans*; et ce fut sur les débris de la chapelle de sainte Marguerite, qu'Eugène dit à Antonine qu'il avoit fait une romance sur les amours de Gaston de Foix et d'Amélie. Comme Eugène avoit une jolie voix, Antonine le pria de la chanter, ce qu'il fit ainsi, en prévenant qu'il faisoit parler Amélie elle-même.

Romance de Gaston de Foix.

C'en est donc fait! au sein de la victoire
Ce héros a perdu le jour!
Immortelle comme sa gloire,
Fidèle ainsi que notre amour,
La douleur dont je suis saisie
Ne finira qu'avec ma vie.
O mon héros!... Gaston de Foix!
L'écho seul répond à ma voix!...
Gaston n'est plus... je dois le suivre;
Vivre sans lui, ce n'est plus vivre:
Oui, chaque jour, c'est mourir mille fois.

Tous ces honneurs que l'on rend à ta cendre,
Les justes regrets d'un grand roi,
Les larmes que tu fais répandre,
La France en deuil, voilà pour moi
Le seul bonheur qu'en sa colère
Le ciel m'ait laissé sur la terre.
O mon héros !... etc.

Dans ce château, sous ces murs vénérables,
Près des tombeaux de mes aïeux,
O souvenirs ineffaçables !
Gaston, je reçus tes adieux !
Helas ! ici ta main tremblante
Pressa la main de ton amante !...
O mon héros !... etc.

Tu me disois : O ma chère Amélie !
Tu me verras à mon retour,
Plus digne encore de mon amie !
A mon roi, l'honneur et l'amour,
A la gloire de la patrie
N'ai-je pas dévoué ma vie ?
O mon héros !... etc.

Amant chéri ! les fastes de la gloire
Et les annales des Français
Eterniseront ta mémoire,
Ton nom ne périra jamais ;
Tu vivras toujours pour la France,
Dont tu surpassas l'espérance,
O mon héros !... etc.

Mais pour l'amour, ô perte irréparable !
Gaston, j'avois reçu ta foi !
Je dois seule être inconsolable,
Helas ! tu n'es mort que pour moi !

J'ai le droit d'inonder de larmes
Les lauriers acquis par tes armes.
O mon héros !... Gaston de Foix !...
L'écho seul répond à ma voix !...
Gaston n'est plus... je dois le suivre :
Vivre sans lui, ce n'est plus vivre,
Oui, chaque jour, c'est mourir mille fois (1).

Durant la route de Morfontaine à Ermenonville, Eugène dit à Antonine qu'il avoit dans sa poche *un Voyage* d'Ermenonville, fait par M. Arsenne T*******. Quoi! reprit Antonine, un voyage imprimé?—Oui: tenez, le voilà. — Ah! lisons - en quelque chose. — Volontiers. Ecoutez l'un des plus beaux morceaux du livre : « O nature! « qu'il est doux de sentir tes beautés! les « couleurs variées de tes innombrables pro« ductions, l'horreur religieuse de tes an« tres profonds, le goût suave des fruits, « l'étonnante structure du ciron, le méca« nisme du corps humain, la force des « bras, l'équilibre des jambes, la dextérité « de la main, et l'existence de l'huître!...» Mais, s'écria Antonine en riant, que lisez-

(1) Cette romance a été mise en musique par M. Lambert.

vous donc là ? — Je n'invente rien. — Comment ! M. Arsenne dit qu'il *est doux de sentir l'existence de l'huître, l'équilibre des jambes*, et *la dextérité de la main?* — Lisez vous même..... — Cela est vrai....... Quelle folie !..... — C'est là le style *philosophique*. Je pourrois vous citer mille passages pour le moins aussi ridicules, tirés des écrits de Diderot, de d'Alembert, de Raynal, etc. Que je vous lise encore ce que ce voyageur éprouva, en voyant la tombe de J.-J. Rousseau dans le jardin que nous allons parcourir. Il dit qu'en approchant de l'île des peupliers, où se trouve ce tombeau, il fut *saisi d'un saint respect*, et en apercevant l'île, *il franchit l'espace*, et s'écria *en se jetant à genoux :* « Terre « heureuse je te salue !..... je te salue, ô « tombe sacrée ! consolation de l'humanité, « je te salue ! La reconnoissance reçut par « mes pleurs le tribut que tout homme doit « à l'immortel auteur du *Contrat social*... « Je devins sombre et mélancolique ; une « dévotion ardente, un attendrissement « inexprimable furent maîtres de moi..... »

C'en est assez, dit Antonine..... Voilà, reprit Eugène, comme écrivoient, dans l'*an 7 de la république*, les disciples passionnés de la philosophie moderne...... — La corruption des principes entraîne donc celle du goût?—Oui; c'est dans tous les temps ce qu'on a toujours vu. Comme Eugène disoit ces paroles, on entroit dans le village d'Ermenonville; les jeunes voyageurs firent arrêter la voiture, et mirent pied à terre; avant de passer le pont qui conduit au château, ils s'arrêtèrent en face d'une jolie fontaine, auprès de laquelle est un pilastre portant cette inscription:

Le jardin, le bon ton, l'usage
Peut être anglais, français, chinois;
Mais les eaux, les prés et les bois,
La nature et le paysage,
Sont de tous temps, de tout pays;
C'est pourquoi dans ce lieu sauvage
Tous les hommes seront amis,
Et tous les langages admis.

Eugène, qui est un peu moqueur, fit quelques plaisanteries sur *le paysage* qui est *de tous les pays*, et sur cette heureuse découverte que *tous les hommes sont amis dans*

les prés et dans les bois. Ainsi, il seroit bien à désirer que certains politiques, parisiens des deux sexes, allassent passer quelque temps dans les prairies et dans les forêts. S'ils pouvoient en effet s'y réconcilier, en n'y parlant, comme cela seroit très-naturel, que *de la pluie et du beau temps*, la société ne perdroit rien durant leur absence, et gagneroit beaucoup à leur retour.

Antonine ne fut frappée que du dernier vers de l'inscription, qui annonce que *tous les langages sont admis*; elle en conclut fort raisonnablement que tous les habitans d'Ermenonville parlent couramment l'arabe, le turc, le grec, le chinois, etc.

Nos voyageurs traversèrent la prairie nommée *Arcadienne*, et trouvèrent là cette jolie inscription tirée des Œuvres de Montaigne :

« Ce n'est pas raison que l'art gagne le
« point d'honneur sur notre grande et puis-
« sante mère (la nature), nous avons tant
« surchargé la beauté intrinsèque et la ri-
« chesse de ses ouvrages par nos inven-

« tions, que nous l'avons du tout étouffée;
« si est-ce que partout où sa pureté reluit,
« elle fait une merveilleuse honte à nos vai-
« nes et frivoles entreprises. »

Eugène n'approuva pas que cette inscription fût écrite comme un avertissement de grand chemin sur un poteau, il ajouta qu'une manière élégante et ingénieuse de placer les inscriptions, ajoutoit beaucoup à leur charme.

En suivant le même sentier, on arriva sous un dôme de verdure; là est élevé un *autel à la rêverie;* cet autel seroit beaucoup mieux placé sur le bord d'un lac, ou près d'une fontaine; il faut à la rêverie un ombrage, des fleurs, et le murmure des eaux..... Une inscription en italien, et retracée sur l'autel, annonce que ce *lieu de repos est destiné aux poëtes, aux amans et aux philosophes.* On devroit, dit Eugène, graver sur cet autel ces vers du cardinal de Bernis:

Tout ici n'est que rêverie,
Je le sais; mais des vains honneurs
Mon ame dès long-temps guérie,

Choisit de plus douces erreurs;
Mes biens, mes trésors sont les fleurs,
Et mes jardins une prairie.

Nos voyageurs, en avançant toujours, rencontrèrent un petittertre de gazon, qu'Antonine monta. Regardez ce beau chêne, lui dit Eugène, et si vous êtes *sensible*, vous vous écrierez : *Rameaux bienfaisans, vous me rappelez le sublime et naïf Gesner.... Son souvenir vient caresser ma pensée, comme la tendre rosée du matin......* Je reconnois ce style-là, interrompit Antonine, c'est une phrase du Voyage de M. Arsenne..... — Vous l'avez deviné, et assurément je ne pourrois rien imaginer de semblable. Mais venez voir l'obélisque dédié à la muse pastorale. — Je l'aperçois d'ici. — Il est bâti en briques, et sur les quatre faces, on a gravé les noms de Virgile, de Théocrite, de Thompson et de Gesner. Après avoir examiné cet obélisque, on se rendit au tombeau de J.-J. Rousseau; ce n'est plus aujourd'hui qu'un sarcophage. En 1793, les Jacobins enlevèrent de force les ossemens de Rousseau, pour les trans-

porter au Panthéon. L'île *des peupliers*, où l'on avoit placé cette tombe, est charmante par sa forme, sa situation et la beauté des arbres. On lit sur le sarcophage ces paroles : *Ici repose l'homme de la nature et de la vérité*. Que signifie l'*homme de la nature?* dit Antonine. — Cela veut dire qu'il ne se plaisoit que dans les bois, dans les champs, et qu'il méprisoit toutes les institutions sociales..... — Beau sujet d'éloge! — Aussi a-t-il beaucoup contribué au bouleversement de l'ordre, des lois et de la monarchie..... Au reste, cet *homme de la nature* avoit fixé son domicile dans la rue la plus bruyante de Paris ; il a passé quinze ans dans la rue Plâtrière, et il fut *très-dénaturé*, car il mit tous ses enfans à l'hôpital des Enfans-Trouvés. — L'*homme de la vérité* me paroît aussi une singulière expression ; diroit-on, pour louer la sobriété, la générosité ; l'*homme de la générosité*, l'*homme de la tempérance?* — Je n'en serois pas étonné ; que ne dit-on pas! mais ce qu'il y a de certain, c'est que, dans le sens attaché à cette phrase, l'*homme de*

la vérité, on ne pouvoit pas choisir une expression plus fausse. Rousseau, dans tous ses écrits, se contredit lui-même à chaque page; c'est une chose que ne peuvent nier ses plus zélés partisans; la vérité n'est pas où se trouvent des inconséquences et des contradictions continuelles. Comme écrivain, Rousseau eut un rare talent; son style, quelquefois incorrect et négligé, est en général plein de force, de chaleur, et souvent de charme; mais il fut un très-mauvais moraliste, et le sophiste le plus dangereux. Enfin, d'après ses propres aveux, sa vie fut souillée par les égaremens les plus honteux et les plus inexcusables; ainsi, il ne peut inspirer un ardent enthousiasme qu'aux esprits irréfléchis et superficiels. En même temps il faut louer l'homme bienfaisant qui lui offrit et lui donna un asile dans ces beaux jardins. Malgré ses erreurs et ses fautes. J.-J. Rousseau, loin d'être méchant, avoit une ame sensible; célèbre par de grands talens, il étoit vieux et malheureux; celui qui recueillit et soigna sa vieillesse, a fait une action touchan-

te et généreuse. Après cet entretien, Eugène et Antonine allèrent dans une autre île, appelée *des Boursaudes*, dans laquelle on trouve aussi un tombeau, celui d'un peintre alsacien, nommé *Mayor*. L'épitaphe allemande dit qu'il fut *un bon peintre d'histoire; et un très-honnête homme*. De là, Eugène continuant sa promenade, conduisit Antonine dans une partie du jardin qui imite parfaitement le plus triste désert. On voit là, sur une pierre, une inscription latine, qui apprend qu'en fouillant la terre en 1775, on trouva dans ce lieu une grande quantité d'arquebuses et d'ossemens, funestes monumens des guerres civiles qui désolèrent la France dans le seixième siècle. Tous ces ossemens sont rassemblés sous la pierre qui porte l'inscription, et nos voyageurs s'étonnèrent avec raison que l'on puisse se plaire à conserver de tels souvenirs. Ce même jardin leur offrit bientôt un nouveau sujet d'étonnement du même genre. Ils passèrent près d'une tombe de forme triangulaire, dont ils lurent l'épitaphe avec horreur. Quatre mauvais vers leur appri-

rent qu'un *inconnu, un autre Werther*, s'étoit tué dans ce lieu..... en 1791, époque affreuse où le suicide étoit si commun en France, et si admiré par les beaux esprits de ce temps..... On avoit trouvé dans la poche de cet insensé une lettre adressée au maître du château, dans laquelle cet infortuné jeune homme, après avoir déclaré qu'il *ne croyoit à aucune religion*, demandoit avec instance à être enterré dans ce jardin. Il est bien étrange, poursuivit Eugène, qu'on ait exaucé un tel vœu; car enfin un homme qui abandonneroit pour toujours son pays en insultant son souverain, auroit-il ensuite le droit de demander dans son testament une sépulture honorable dans sa patrie? Et qu'importe au lâche déserteur de la vie, au blasphémateur de la Divinité, que ses cendres soient dispersées ou recueillies !... Et parce qu'un homme a commis un crime sur votre terrain, devez-vous vous croire obligé de lui élever un monument? et comment, du moins, l'épitaphe n'exprime-t-elle pas l'horreur que la seule humanité doit inspirer

pour le suicide?..... Cependant, celui qui fit bâtir cette odieuse *fabrique* étoit un homme vertueux; mais le *philosophisme*, qui n'avoit pu gâter son cœur et son noble caractère, avoit fort obscurci les lumières naturelles de son esprit. C'est une triste chose qu'un *jardin philosophique*, dit Antonine. Je verrois avec grand plaisir, dans un parc, de vrais bergers, de vrais hermites, mais les *vrais tombeaux* ne sont bien placés que dans un cimetière, et pour rien au monde je ne me promenerois toute seule la nuit dans ce jardin : j'y mourrois de peur, je croirois voir un spectre à chaque pas. Eloignons-nous de ce funeste lieu; la tombe de l'impie glace l'imagination et fait frissonner. Je vais, repartit Eugène, vous dédommager de la tristesse que vous cause cette lugubre vision; allons visiter la petite maison qui fut habitée par Rousseau. Cet hermitage est charmant par la beauté des ombrages et la variété des fleurs qui l'entourent et qui rappelèrent à Antonine ces vers si poétiques *des Saisons* de Saint-Lambert :

La tulipe orgueilleuse étalant ses couleurs,
Le narcisse courbé sur sa tige flottante,
Et qui semble chercher son image inconstante ;
L'hyacinthe azuré, qui ne vit qu'un moment,
Des regrets d'Apollon, fragile monument.

On trouve aussi, dans ce même jardin, une charmante grotte qui porte le nom de *Rousseau*. On vit, en passant, *le Bocage de la Bergère*, et une jolie grotte nommée l'*Alcove de la Bergère*, épithète bizarre, qui n'est rien moins que champêtre; enfin, les nouveaux mariés s'arrêtèrent quelques instans dans le *Temple de l'Amour*. Ce temple est rempli de vers italiens; un seul (et qui ne s'y trouve pas) suffisoit pour peindre le véritable amour; il est du Tasse;

Brama assai, poco spera, nulla chiede.

Bernard a traduit ainsi ce joli vers :

Désire tout, prétends peu, n'ose rien.

Il y a dans ce jardin un autre temple qui plut beaucoup moins à nos voyageurs, c'est le *Temple allégorique de la Philosophie moderne*. Ah! dit Eugène, ce temple de-

voit être entouré de précipices, et bâti sur des sables mouvans!.....

Cette fabrique est soutenue par six colonnes, dont chacune porte le nom d'un homme célèbre, avec un mot qui annonce le genre de mérite du personnage. Voici ces noms et la traduction des petites inscriptions qui sont latines : NEWTON, *la lumière*. DESCARTES, *rien d'inventif dans la nature*. VOLTAIRE, *le ridicule* (1). ROUSSEAU, *la nature*. MONTESQUIEU, *la justice*. PEN, *l'humanité*. Pen! s'écria Antonine. — Oui, le chef des Quakers. — Cela est étrange..... — Très-étrange, en effet; cette inscription latine ne l'est pas moins; écoutez-en le sens :

« Que ce temple soit consacré à la mé« moire de l'homme qui n'a rien laissé à « dire à *Michel Montaigne* ». — Comment, depuis Montaigne, on n'a rien dit

(1) Ses tragédies laisseront une réputation plus durable que celle de ses sarcasmes, et il est singulier de ne désigner que comme un bouffon satirique, le plus grand de nos auteurs tragiques après Corneille et Racine.

de bon? — Apparemment, et par conséquent Bossuet, Pascal, Fénélon, La Bruyère, etc., n'étoient que des radoteurs. — Voilà encore une inscription sur la base d'une des colonnes. — Voici ce qu'elle dit: *Le faux ne peut durer*..... — Ah! sauvons-nous, car ce bâtiment s'écroulera..... — Il est en ruines, Dieu merci, mais quelques mauvaises colonnes le soutiennent encore un peu; les architectes sont morts, et leurs disciples n'ont pas assez de talent pour relever ce mauvais édifice, qui me rappelle une vieille chanson, que, dans mon enfance, j'ai entendu chanter à mon père. — Quel en est l'auteur? — On l'ignore. Dans ce temps (et même si souvent depuis), tout le monde n'avoit pas le courage de se moquer ouvertement de la philosophie; pour en parler librement, il falloit braver les calomnies de tout genre, les libelles, les inimitiés, les rancunes éternelles, tandis que leurs partisans, et même les plus sots, étoient si bien traités, si prônés........ Mais la postérité estimera surement ceux qui ont soutenu constamment la cause sacrée

de la morale, et par conséquent de la religion.

Chantez-moi donc la vieille chanson. — La voici :

CHANSON.

Sur l'AIR : *Il faut aimer, c'est la loi de Cythère.*

Ou : *O Mahomet ! ton poradis des femmes*, etc.

Au bon vieux temps un homme sans génie,
Pour se nourrir, travailloit de ses doigts :
Mais de nos jours, sur la typographie,
Le plus borné pense qu'il a des droits.
Chacun prétend à la philosophie,
En prend le masque, en contrefait la voix.

Au bon vieux temps, pour avoir du génie,
Il falloit être un esprit créateur,
Mais de nos jours, antithèse jolie,
Style empoulé, cynique, persiffleur,
Traits impudens, fausse philosophie,
C'est ce qu'il faut pour être un grand auteur.

Au bon vieux temps, une phrase fleurie
Sans la raison, n'étoit qu'absurdité ;
Mais de nos jours, la brillante ineptie,
Le paradoxe et l'air de nouveauté
sont les garans de la philosophie,
Et rien n'est plat comme la vérité.

Au bon vieux temps, chacun, dans sa partie,
Endoctrinoit ses disciples divers ;
Mais de nos jours c'est la géométrie,

Qui seule a droit d'éclairer l'univers.
Sans le compas, plus de philosophie,
On est un sot en prose comme en vers.

Au bon vieux temps, on taxoit de folie
Tout ennemi de la Divinité ;
Mais de nos jours, l'esprit fort qui la nie,
Est un savant digne d'être chanté.
On est bien loin de la philosophie,
Quand on est loin de l'incrédulité.

Au bon vieux temps on aimoit la patrie,
De la puissance on respectoit les droits ;
Mais on revient de cette barbarie,
Des préjugés on fait taire la voix.
Les grands progrès de la philosophie
Font mépriser les trônes et les lois.

Au bon vieux temps, franchise et modestie
Charmoient, dit-on, nos ignorans aïeux :
Mais de nos jours, audace, effronterie
Auprès de nous, réussissent bien mieux ;
Les attributs de la philosophie
Sont l'arrogance et l'air présomptueux.

Au bon vieux temps, l'homme avoit la manie
De voir en lui plus que du machinal ;
Mais de nos jours cette erreur est bannie,
Le plus grand homme à la brute est égal :
Pour être instruit dans la philosophie,
Il faut savoir qu'on n'est qu'un animal.

Lorsqu'Eugène eut fini de chanter, en vérité, dit Antonine, je crois que les échos de ce temple philosophique sont également

surpris et scandalisés d'être forcés de répéter de semblables paroles. — Oui, je sens que nous ne sommes ici que des profanes; sortons.

Point du tout, dit Antonine, je suis lasse, reposons-nous encore, et contez-moi une nouvelle. — Ici?..... — Oui, et tout de suite..... — Allons, je sens que cette fabrique philosophique m'inspire, je suis prêt si vous vous contentez d'un conte..... — D'un conte, soit. — Je vous préviens que c'est un im-promptu; mais il est vrai que dans ce genre j'improvise facilement, j'en ai quelque habitude. — Et quel titre donnez-vous à ce conte? — *La Plume magique, conte oriental.* M'écoutez-vous? — Ah! toujours.

Voici ce conte im-promptu, annoncé par Eugène:

Valid, onzième calife de Syrie et de toute l'Arabie, et fils du vaillant Abdelmalek, venoit de succéder à son père. Valid, rempli de grandes qualités et de bonnes intentions, s'entoura de gens éclairés et vertueux, parmi lesquels il distinguoit surtout

le sage Cader, qui possédoit toute sa confiance. Valid se rappela qu'il avoit entendu parler, dans sa première jeunesse, d'un sage nommé *Nadir*, qui vivoit dans une profonde retraite, à une grande distance de Bagdad, et dont on lui avoit vanté jadis le savoir, l'esprit et les talens dans tous les genres. On assuroit même que Nadir possédoit des secrets merveilleux, et qu'il avoit autrefois charmé Bagdad par les prodiges les plus séduisans et les plus extraordinaires. Le calife eut envie de connoître cet enchanteur, et de l'attirer à sa cour. Cependant, comme il n'avoit entendu louer avec enthousiasme ce vieux solitaire que par quelques vieux courtisans dont il estimoit peu les principes et le jugement, il voulut consulter là-dessus le vertueux Cader; et lorsqu'il lui en parla, Cader sourit, en disant qu'il connoissoit cet homme célèbre, — et je puis vous assurer, seigneur, poursuivit Cader, que, quoiqu'il soit retiré à la campagne, il n'est ni solitaire, ni sage, ni heureux. — Je sais, reprit le calife, qu'il fut long-temps d'une secte qui fit quelque

bruit sous mon aïeul, et qui tomba dans l'oubli sous le règne de mon père. — Oui, seigneur, dit Cader, je connois parfaitement l'histoire de cette secte et celle de Nadir, elle est très-curieuse; et si vous le désirez, je puis vous la conter. Le calife y consentit, et Cader prit la parole en ces termes :

Sur la fin du règne de votre illustre aïeul, seigneur, il se forma peu à peu, dans cet empire, une société d'hommes licencieux et spirituels, ennemis de toute autorité, mais amateurs des arts et des lettres, c'est-à-dire, ne voulant les cultiver que pour briller, ne cherchant que de vains applaudissemens, n'ayant nul désir de se rendre utiles, et néanmoins dévorés d'ambition, remplis d'inconséquences, ne parlant que de leur philantropie, et propageant les erreurs les plus funestes au bonheur du genre humain, méprisant tous les hommes, et désirant avec passion leurs suffrages, vantant sans cesse les douceurs du repos, et toujours en mouvement, toujours intrigant, cabalant pour se faire valoir et pour

nuire à ceux qui n'étoient pas leurs partisans ; enfin, sans principes, sans frein ; tour à tour de l'hypocrisie la plus vile, ou du cynisme le plus révoltant ; flatteurs ou détracteurs des princes et des grands, suivant leurs intérêts et les circonstances. Telle étoit la secte pernicieuse dont Nadir devint le chef. Votre auguste aïeul fut effrayé de ses progrès ; il défendit la publication de leurs ouvrages, ils crièrent à la persécution ; néanmoins, en prohibant ces écrits, on n'imagina pas d'exclure les auteurs des emplois publics : par leurs cabales ils acquirent un nombre prodigieux de partisans ; d'ailleurs leur morale étoit si commode ! J'étois alors dans la première fleur de la jeunesse ; voulant connoître à fond leur doctrine, je me mis au rang des disciples de Nadir, qui jouoit dès lors le plus grand rôle dans la secte.

Un jour Nadir fut élu par les frères pour présider une assemblée particulière et secrète, qui devoit avoir lieu le surlendemain ; mais Nadir se trouva si malade qu'il sentit qu'il lui seroit impossible de s'y rendre ; il

m'annonça qu'il alloit écrire çe qu'il s'étoit proposé de dire, et me chargea de lire ce discours. Je saisis cette occasion de connoître bien clairement le fond de toutes ses pensées, car j'avois remarqué que même avec les disciples et les frères, il ne les disoit pas toutes; le vice dissimule toujours un peu, et tâche de colorer ses projets et ses voeux, même avec ses complices; il sait trop combien la constante habitude de la fausseté lui est nécessaire. Mais j'avois un moyen surnaturel de rendre inutile cette habitude; je possédois par héritage une plume merveilleuse, avec laquelle on ne peut jamais écrire que ce qu'on pense, et sans le plus léger déguisement..... Et ce qu'il y a de plus miraculeux, c'est qu'en écrivant on ne s'en aperçoit pas, tant qu'on tient la plume, on croit tracer ce qu'on a le projet d'écrire. Je substituai adroitement cette plume à celle dont se servoit Nadir; il écrivit son discours, bien persuadé qu'il venoit de faire un chef-d'œuvre de finesse, de tournures adroites et artificieuses : je m'emparai sur-le-champ de cet écrit, et j'allai le

lire ; ce qui me divertit extrêmement, car rien n'étoit plus comique que les protestations de sincérité que faisoit Nadir, en disant les choses les plus crues et les plus grossières.... Ici le calife interrompit Cader pour lui demander s'il avoit encore cette plume magique. — Oui, seigneur, répondit Cader, mais j'ai fait le serment irrévocable de ne jamais la porter à la cour, elle s'y émousseroit aussitôt que l'on voudroit l'y employer. — C'est dommage, dit le calife, ce seroit une si bonne chose pour un souverain..... surtout lorsqu'il s'agiroit de faire des traités de paix. — Ah! seigneur, on ne pourroit jamais les conclure avec une telle plume, on se brouilleroit de nouveau en traçant les préliminaires, et les guerres seroient éternelles. Je vous assure que cette plume merveilleuse est plus curieuse qu'utile. La vérité est une belle chose, mais les poëtes ont tort de la représenter toute nue, elle a besoin sinon d'un voile, du moins de quelques ornemens qui puissent la parer, sans la cacher tout-à-fait. Ma plume magique m'a joué plus d'un mauvais tour; elle

rend toute prudence inutile. Je n'ai jamais pu m'en défaire. Je l'ai offerte à des auteurs, à des négocians, qui l'ont rejetée avec effroi. Je l'ai prêtée à un fort honnête homme qui, au bout de quelques jours me l'a rapportée, en me disant : reprenez votre indiscrète plume, elle m'a brouillé sans retour avec ma maîtresse et mon ami intime..... — Oui, cela se conçoit; mais poursuivez votre récit. A ces mots, Cader continua de la sorte :

Muni du discours écrit et si véridique de Nadir, je me rendis à l'assemblée des frères, composée d'une quarantaine d'hommes, l'élite de la secte. On s'attendoit à un discours éloquent, fleuri, adroit, flatteur pour tous les membres; car tous les frères se flattent mutuellement sans cesse et à l'excès; quel fut l'étonnement universel, lorsqu'on entendit la lecture du discours suivant :

« Mes frères, il est plus nécessaire que
« jamais de nous réunir et de nous enten-
« dre. Le calife est vieux, infirme; ce rè-
« gne va finir. Son successeur est jeune,
« on dit qu'il a de l'esprit; s'il nous pro-

« tège, s'il nous donne des places, nous le
« flatterons beaucoup, en vers et en pro-
« se; mais nous n'en poursuivrons pas moins
« le projet d'avilir le califat et toute l'au-
« torité légitime, car nous ne pouvons ob-
« tenir que des honneurs littéraires; et
« dans l'ordre actuel des choses, nous ne
« serons jamais visirs, ministres et prin-
« ces. Songez que les gens de lettres qui
« nous ont précédés, en suivant les vieilles
« routes, en ont épuisé toute la gloire;
« pour devenir célèbres, il faut nous en ou-
« vrir de nouvelles. Nous avons déjà gagné
« un nombre prodigieux de partisans, par-
« ce que nous avons pour nous tous les li-
« bertins, toutes les femmes galantes, tous
« les esprits remuans, tous les hommes
« présomptueux et sans talens, que le gou-
« vernement rejette, tous les frondeurs et
« les mauvais patriotes; enfin, tous les
« athées et même les fripons, qui ne sont
« pas à dédaigner, vu leur nombre; car,
« comme nous brisons tous les liens so-
« ciaux, comme nous annullons tous les
« principes, la probité n'est pour nous

« qu'un vain nom. Nous continuerons donc
« nos déclamations contre les souverains,
« les grands, les derviches et les muphtis;
« on brûlera nos ouvrages, tant mieux;
« soyez persuadés que sans cela on ne ven-
« droit que les miens, qui sont admirables;
« mais les vôtres, mes frères, qui sont d'un
« ennui mortel, et de vrais amphigouris,
« resteroient tous chez le libraire; car lors-
« que je vous accable de louanges, je n'en
« pense pas un mot; vous êtes, en général,
« des écrivains incorrects, très-extrava-
» gans, ou froids et plats. N'importe, vous
« répandez ma doctrine et ma réputation,
« c'est tout ce qu'il me faut; continuez à
« tourner en ridicule la vertu, les mœurs,
« l'obéissance aux rois, et le respect pour
« le culte! Ecrasez toujours par votre nom-
« bre et par des millions de libelles, tous
« ceux qui s'opposeroient à nos vastes des-
« seins. *Renversons tous les autels et tous*
« *les trônes*. Régner par l'opinion, sur le
« sot genre humain, nous débarrasser de
« toutes entraves, acquérir une grande cé-
« lébrité, jouir sans blâme et sans obsta-

« cles, voilà nos projets et notre but. Pour
« réussir, employons sans relâche le men-
« songe, la fraude, la calomnie, et même
« l'hypocrisie; en obtenant par nos intri-
« gues tous les honneurs littéraires, soute-
« nons toujours que nous sommes persécu-
« tés; représentons nous aux yeux de toute
« l'Asie comme de nobles victimes de notre
« amour pour la vérité; les hommes sont
« si sots, que l'on croira cela quand nous
« nous obstinerons à le répéter. Il n'y a
« pas parmi vous un homme de génie;
« mais je ne vous demande rien que de
« facile. La sottise humaine, en faveur de
« quelques phrases dont nous conviendrons
« comme mots de ralliement, nous passe-
« ra les inconséquences les plus grossières,
« et les folies les plus absurdes; soyez bien
« licencieux, bien dépravés; soutenez qu'on
« n'a de l'esprit et de la raison que lors-
« qu'on pense comme nous, et qu'on est
« sot, hypocrite et menteur, lorsqu'on
« nous combat; et nous briserons les ido-
« les de la terre pour nous élever sur leurs
« débris. Au reste je vous prie, mes frères,

« d'être persuadés que, malgré mon pro-
« fond mépris pour vous, je désire que
« vous ne trouviez aucune flatterie dans
« ce discours; je vous conjure de croire
« que je ne vous donne point de fausses
« louanges; mais vous êtes si vains, que
« l'on peut facilement vous abuser dans ce
« genre; ne doutez donc pas de ma par-
« faite sincérité; enfin, en suivant notre
« plan, il est vraisemblable que *nous pré-*
« *parons une terrible révolution : nos*
« *neveux s'en tireront comme ils pour-*
« *ront; ils verront un beau tapage* (1).
« Que nous importe, pourvu que durant
« notre vie nous puissions, sans contrain-
« te, jouir, briller et dominer. »

Ce discours n'étonna que par le mépris qu'on y montroit pour tous les membres de la secte; car, d'ailleurs, les frères parloient entre eux assez franchement sur leurs principes; mais cette arrogance et ce dédain pour tous les autres, irritèrent au dernier point tous les frères : les uns crurent

(1) Lettres de Voltaire.

que Nadir étoit devenu fou; les autres, qu'il étoit en délire, Il le crut lui-même, lorsqu'il relut ce discours écrit de sa propre main. Il se raccommoda avec les frères à force de flatteries et de jolis vers faits en leur honneur.

Cependant le calife mourut. A peine son successeur fut-il sur le trône, que les amis du gouvernement et des mœurs lui proposèrent de sévir contre les frères. — Il faut voir, dit-il publiquement, comment ils se conduiront; je suis décidé à ne punir que l'auteur d'un ouvrage qui montreroit, à la fois, de mauvais principes et de grands talens; jusqu'ici je n'en connois point de tels sortis de l'association des frères; tout ce qu'ils ont fait de véritablement répréhensible, ne mérite que le mépris. Ce discours, rapporté aux frères, les remplit de fureur, et jeta sur eux un premier ridicule. Nadir se mit à composer un grand poëme plein de choses contre la religion et le gouvernement, et il se hâta de le faire paroître. Il s'attendoit à faire un bruit prodigieux; il n'en fit aucun. Le livre fut dénoncé au ca-

life. Nadir disoit partout que *les vils délateurs* cabaloient pour le perdre auprès du calife; que le livre alloit être brûlé; que la plus terrible persécution se préparoit contre lui. Cependant on ne prenoit aucune mesure contre cet ouvrage; cette indifférence refroidit le public; le livre étoit ennuyeux, on ne le lut point, on n'en parloit plus; et Nadir, outré de colère, disoit à ses amis : — Comprenez-vous cette apathie du gouvernement? connoissez-vous un livre plus hardi? et concevez-vous qu'on ne le défende même pas?

Un matin Nadir eut ordre de se rendre à l'audience publique du calife; tous ses amis le crurent perdu. — Nadir, lui dit le calife, je sais que vous montrez beaucoup de crainte pour vous et pour votre dernier ouvrage; rassurez-vous, je ne craindrois des erreurs monstrueuses, que si elles se trouvoient dans un ouvrage de génie; soyez tranquille, je trouve votre livre très-innocent, faites-en tant que vous voudrez de cette espèce, il faudroit avoir bien de l'humeur pour s'en fâcher. Allez, je n'ai voulu

vous voir que pour vous ôter un effroi très mal fondé. Nadir sortit couvert de confusion et de ridicule. Lorsque dans la première séance académique, il se mit à son ordinaire, à déclamer contre les princes, les ministres et les grands de l'Etat, il fut hué et se trouva mal de honte et de colère. Cependant, sans aucun éclat, on cessa de donner aux frères les places qui dépendoient du gouvernement. Ces places devinrent la récompense des littérateurs, amis de l'Etat et de la morale.

On défendit expressément à ceux-ci de se permettre, en soutenant la bonne cause, des personnalités injurieuses contre les frères disgraciés. — Nos neveux, disoit le calife, sauront les apprécier un jour, quand ils ne seront plus; alors, sans risquer d'être accusé de haine personnelle, on les jugera sur leurs écrits, sur leurs lettres que leurs imbécilles partisans auront, n'en doutez pas, l'imprudence de publier, et ces témoignages irrécusables couvriront d'ignominie leur doctrine, leurs principes et leurs complots. Jusque-là, puisque nous leur ôtons

la puissance littéraire, si pernicieuse dans leurs mains, réfutons leurs sophismes, sans parler de leurs personnes.

Par cette sage conduite, les frères, discrédités par le mépris et la fermeté de la cour, et ne pouvant plus prétendre aux places et aux honneurs littéraires, perdirent ainsi peu à peu tout leur ascendant. Les grands, qu'ils flattoient bassement en particulier, et qu'ils déchiroient avec impudence en public, rompirent tout commerce avec eux, et ils tombèrent dans l'oubli, parce qu'on s'y prit à temps; dix ou douze ans plus tard, il eût été peut-être impossible de les empêcher de bouleverser l'Etat; mais ils ne disposoient pas encore souverainement de l'opinion publique; alors Nadir, qui, par un nombre infini de brigandages littéraires, avoit amassé beaucoup d'argent, se retira à la campagne; là se rassemble une cour de parasites subalternes. Il déclame avec eux contre la cour et les rois; il leur dit que ce siècle *est dans la boue*, parce qu'il n'est pas à Bagdad, au premier rang des écrivains favorisés par la cour, et n'osant

écrire des livres séditieux: tout en regrettant la ville et l'intrigue, il célèbre dans de beaux vers la vie champêtre qu'il n'aime pas, le repos dont il ne peut jouir, et le bonheur qu'il n'a jamais connu.

C'est pour le coup, s'écria Antonine en riant, que vous avez profané ce temple consacré à la philosophie moderne........ Moi, reprit Eugène, je ne parle que des Orientaux..... — Allons, continuons notre promenade, peut-être ferons-nous des rencontres plus heureuses.

Les voyageurs, errant au hasard dans ces jardins immenses, revinrent souvent sur leurs pas; enfin ils suivirent les rives d'un ruisseau, et arrivèrent à un joli petit pavillon, qui porte cette inscription : *Otio et Musis* (le loisir et les Muses); oui, dit Eugène, les Muses ont besoin de doux loisirs, et par conséquent de la paix. Un de nos poëtes a dit avec raison :

Pour être, à ma manière, utile si je peux,
Un beau temps et la paix, c'est tout ce que je veux.

M. Andrieux.

C'est alors que les Muses enfantent des merveilles, et je pense, je l'avoue, que tous les ouvrages publiés depuis vingt-sept ans, se ressentent plus ou moins de l'agitation universelle. Aucun auteur n'a joui de la plénitude de son talent. Quel travail n'a pas été troublé, ou par de profonds chagrins, ou par de vives inquiétudes?..... En causant ainsi, on entra dans une petite plaine où l'on s'arrêta devant un monument appelé *le Tombeau de Laure*, qui (dit M. Arsenne) *inspire, quoique fictif, une douleur vraie*. Le même auteur assure que *la tendre tourterelle va là roucouler et gémir tous les soirs*. On lut quelques vers de Pétrarque, qui, comme on l'imagine bien, sont gravés sur la tombe de Laure. Ensuite, Eugène et sa compagne se remirent en marche; ils arrivèrent sur le bord d'un lac; Eugène s'empara d'un petit bateau attaché à un saule : voulez-vous, lui dit-il, vous laisser mener par moi? — Oui, répondit Antonine en souriant, cela est dans l'ordre; je suis sûre, avec vous, de ne pas m'égarer...
—Vous ne direz donc pas :

Le cœur inquiet et volage
Veut s'égarer en liberté,
Et sur les ondes emporté,
Craint le pilote et non l'orage.

M. DE SAINT-LAMBERT.

C'est selon *le pilote*, dit Antonine; quand il est aimable et chéri, on n'a même pas besoin de songer que c'est un devoir de se laisser guider par lui.

Au bout de quelques minutes, les voyageurs débarquèrent au pied de *la tour de Gabrielle*, jolie fabrique de laquelle on découvre une vue ravissante. Antonine ne pouvoit se lasser d'admirer ce beau paysage. Ne voyez-vous pas, lui demanda Eugène, *la surface de l'eau ridée par l'aile du zéphir, et le mulet patient, chargé d'un sac de farine, et que suit de près le meûnier, armé de son sceptre bruyant?*.... — *Le scéptre d'un meûnier!*...... Cette belle image ne permet pas de méconnoître M. Arsenne..... — Elle est de lui, en effet; mais écoutez encore cette description, qui a été admirée par de grands connoisseurs.

Ne voulez-vous pas recueillir au frais les oiseaux et vos pensées? — Comment

recueille-t-on *des oiseaux* avec *ses pensées?*......—Ne m'interrompez point, vous dérangeriez mon enthousiasme. *J'aimerois à trouver la terre jonchée de prunes bigarrées, à écarter du pied la pomme et la poire, et à contester la cerise aux loriots.* —Voilà un singulier amusement. —*Les contrastes sont la coquetterie de la nature... Que je me plairois à voir la paquerette entourer le pied des arbres, et la jacinthe expirer sur le sein entr'ouvert du narcisse, tandis que le chardonneret chanteroit sur la flèche d'un arbre comme un bouquet harmonieux!..... Ce bouquet est le sanctuaire des ombres, l'urne des eaux, le temple de l'air.....* —*Le temple de l'air*, sous des ombrages épais?—*Que le taffetas des feuillages frais et glacés murmure doucement dans ce bosquet, où les feuilles sonores du peuplier de Caroline claquent l'une sur l'autre en tournant sur leur pédicule inquiet......* Eh bien! qu'en dites-vous? Est-ce là de la grâce, de la poésie; de l'imagination, de l'éloquence?—Je dis que M. Arsenne s'est véritablement surpassé

lui-même. Mais quels sont donc *les grands connoisseurs* qui ont admiré ce morceau? — De sublimes philosophes, de graves éditeurs du plus volumineux ouvrage qu'on ait jamais fait. — Comment? — Tout ce que je viens de vous dire, depuis la citation du *mulet patient* et du meûnier armé d'un *sceptre bruyant*, n'a rien de commun avec le voyage d'Ermenonville, et n'est point de M. Arsenne...... Cela est seulement de la même école. — Est-il possible que des choses d'un goût si grotesque se trouvent dans un ouvrage sérieux? — Oui, dans l'Encyclopédie, au mot *Bosquet*; et les éditeurs admirèrent tellement cette description, qu'ils en ont fait l'éloge à la tête de l'article. — Vous aviez bien raison de dire que vous pourriez citer des passages tirés des écrits philosophiques, plus étranges encore que ceux de M. Arsenne. Mais laissons les auteurs qu'on ne cite que par malice. Cette belle vue doit inspirer d'autres souvenirs; dites-moi quelques jolis vers. —Je vais vous en dire qui ont été faits par un anti-philosophe; les voici:

Que vous m'offrez un beau spectacle,
Fontaines, fleurs, arbres, moissons!
Tout en vous est prodige, oracle,
Tout est preuve, tout est miracle
Pour qui médite vos leçons.

Ce Dieu, que l'incrédule ignore,
Je l'entends, le vois qui m'instruit
Dans ces gazons frais qu'il colore,
Dans les doux rayons de l'aurore,
Et dans les voiles de la nuit.

Partout, de ses lois paternelles,
J'aperçois d'éclatans miroirs,
Et daus ces images fidèles
Je lis en lettres immortelles,
Sa providence et mes devoirs.

M. LEFRANC DE POMPIGNAN.

Antonine revint d'Ermenonville, fatiguée et mécontente, en trouvant néanmoins que ces jardins méritent d'être vus. Mais les inscriptions, et certaines fabriques, laissoient dans sa tête de fâcheux souvenirs. Vous me devèz un dédommagement, dit-elle à Eugène. Je vous le promets, lui répondit-il; vous aimez l'élégance et les arts; notre premier voyage vous charmerá. Je vous ferai voir un jardin anglois, embelli par le bon goût françois. —

Ainsi il ne sera pas seulement triste et mélancolique? — Non, vous y trouverez la plus agréable variété; et en général, c'est ce que n'ont pas les jardins de l'Angleterre; ils sont grands, majestueux, bien dessinés, mais il y manque presque toujours des sites gracieux et rians. Il semble qu'ils ne soient faits que pour la méditation et la rêverie, et que la gaîté les profaneroit. Il est vrai que ce soleil affoibli, qui ne les éclaire qu'en se voilant, et sans dissiper les nuages qui l'environnent, est dans une harmonie parfaite avec la tristesse des sapins, des cyprès, des ruines et des tombeaux. Rien n'est plus noble et plus imposant que l'aspect de ces jardins; mais ils n'inspirent que la mélancolie, et c'est un défaut qui leur donne une monotonie fatigante. Il n'est pas impossible d'aller dans son jardin pour se dissiper et s'égayer en se promenant, et c'est une chose que nul Anglois, jusqu'ici, n'a prévu. Quel est donc, dit Antonine, le jardin que nous verrons demain. — Nous irons à Bagatelle.

En effet, le jour suivant, Eugène et sa

jeune compagne partirent de Paris à huit heures du matin, et après avoir traversé une partie du bois de Boulogne, ils descendirent de calèche, et se rendirent à pied à Bagatelle, où ils arrivèrent à neuf heures et demie.

Eugène et Antonine n'arrivèrent point tête à tête à Bagatelle; ils avoient mené avec eux le jeune Auguste, cousin d'Eugène, et moins âgé que lui de trois ans. Auguste avoit un caractère et des principes fort différens de ceux d'Eugène; mais son cœur étoit sensible et bon; il avoit de l'esprit, et il étoit aimable. On ne fera point ici son portrait; il jouera par la suite un si grand rôle dans ces voyages, que ses discours, ses lettres et ses actions le feront assez connoître.

Sa satisfaction particulière ou ses mécontentemens secrets influoient beaucoup sur son humeur; tantôt d'une gaîté folle, tantôt rêveur et misantrope. Il étoit ce jour-là dans cette dernière disposition, et dans ce cas prenant ses dépits passagers pour de la raison, il recherchoit toujours

alors Eugène qu'il négligeoit souvent quand rien ne le contrarioit, quoiqu'au fond il l'aimât beaucoup.

Nos trois voyageurs furent charmés de l'élégance de la cour et de la façade du petit château de Bagatelle. Entrés dans les appartemens, ils admirèrent la proportion des pièces et le bon goût de l'ameublement; cependant ils trouvèrent que le salon, d'une forme charmante, étoit trop élevé pour sa grandeur. On vit avec plaisir, dans les petits logemens, quelques tableaux dans le genre flamand, d'un choix très-agréable; celui que l'on préféra représente deux vieux ménestriers qui, revenant d'une guinguette, s'arrêtent dans les champs devant une madone de plâtre, et jouent dévotement des contredanses en son honneur. Il y a dans cette idée autant de grâce que d'originalité; et ce tableau, dit Eugène, est d'une femme dont le talent en ce genre n'a point de rivaux (1). Les femmes, les femmes! reprit Auguste d'un ton grave, qu'on en a

(1) Mademoiselle Lescot.

peu parlé! que de bien et de mal on en peut dire encore, en ne parlant qu'en général!.... Je crois qu'aujourd'hui, mon cher Auguste, répartit Eugène en souriant, vous ne feriez pas leur éloge. Non, non, répondit Auguste.

> L'éclat est pour le fat, la plainte est pour le sot;
> L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.
>
> DESMAHIS.

Mais, poursuivit-il, allons dans les jardins. A ces mots, on sortit de la maison, on quitta un guide très-obligeant pour en prendre un autre qui ne l'étoit pas moins. Tout est noble, dit Antonine, dans cette élégante et petite habitation, où l'on n'a voulu faire dominer que la grâce; malgré sa simplicité et son peu d'étendue, rien n'y paroît mesquin ou colifichet; on y sent partout la grandeur qu'on y vient oublier.

On se rendit d'abord à l'hermitage. Auguste, considérant cette fabrique, fit une véhémente déclamation contre les hermites, les solitaires, les reclus, qu'il appela des fous et des *hypocrites*. Antonine éclata de rire. — Quoi, dit-elle, la piété même

dans un hermitage n'est pas à l'abri de l'accusation d'*hypocrisie !...*—Un père du désert, au fond de la Thébaïde, vous paroît un hypocrite? — Assurément ; il veut étonner le monde qu'il abandonne, il veut faire parler de lui, faire du bruit ; c'est un moyen.... —Ce bruit-là ne plaît que lorsqu'on peut l'entendre ; mais dans un désert !..... Auguste, interrompit Eugène, seriez-vous assez malheureux pour ne pas croire aux vertus que vous n'avez pas? Cependant :

Il est quelques mortels qui, par un noble effort,
Voués à contempler l'avenir et la mort,
Dans les biens d'ici-bas ne voyant qu'un vain songe,
D'un bonheur passager dédaignant le mensonge,
Et pleins du sentiment de l'immortalité,
S'élancent vers le ciel et vers l'éternité.
D'autres pour qui la vie étoit un long naufrage,
Viennent chercher enfin l'asile du repos,
L'espoir d'une autre vie et l'oubli de leurs maux.

M. DE LA HARPE.

Oui, repartit Auguste en soupirant, le bonheur fugitif n'est qu'un vain songe, j'en conviens, mais, quoi que vous en disiez, je n'aime pas les reclus, et je ne me ferai jamais hermite ; néanmoins :

. . . . . . Paris n'a plus rien qui me pique.
GRESSET.

Et parfois il me prend des mouvemens soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.
MOLIÈRE. *Le Misanthrope.*

Au reste, mon cher Eugène, la différence de nos opinions et de nos caractères ne sauroit nuire à notre vieille amitié, et donne même plus d'agrément à notre liaison :

Nous sommes bien comme nous sommes,
Donnez le même esprit aux hommes ;
Vous ôtez tout le sel de la société,
L'ennui naquit un jour de l'uniformité.
LAMOTHE.

Cette dernière maxime, répondit Eugène, est très-fausse pour moi; car je trouve que c'est en mettant un ordre parfait dans sa vie, et en faisant tous les jours les mêmes choses, qu'on ne s'ennuie jamais. Mais, reprit Auguste, pour cela il faut être fixé... — Oui, il faut être heureux.

En causant ainsi, on se promenoit, et l'on arriva au pavillon du *philosophe*. Voilà, dit Eugène, qui connoissoit depuis longtemps ce jardin, voilà une fabrique allégorique, et il étoit impossible d'en inven-

ter une plus spirituelle et plus ingénieuse : ce pavillon du *philosophe moderne* est posé sur un pivot mobile ; il n'a point de fondement, et il tourne à tous vents. Je ne connois pas d'épigramme plus juste et plus jolie. Antonine applaudit à cette remarque. Auguste garda le silence. Eugène, dit Antonine, puisque les monumens *philosophiques* vous inspirent, vous devriez bien nous dire ici uu conte *im-promptu*.... Ah! s'écria auguste d'un ton railleur, une satire contre la philosophie !...... Eh bien, point du tout, reprit Eugène, car je ne pourrois rien imaginer d'aussi piquant que l'allégorie de ce pavillon. Je vais vous dire un conte que j'ai depuis long-temps dans mon porte-feuille, et qui n'a rien de commun avec les philosophes. Cette assurance charma Auguste ; on fit silence, et Eugène dit le conte suivant :

LES TABLETTES MAGIQUES,

CONTE MORAL.

Les amateurs des merveilles antiques se persuadent que c'étoit un bon temps pour les nations, que celui où chaque prince étoit instruit, éclairé, guidé par un puissant Génie; et cependaut on a vu souvent, depuis, que les souverains s'en passent très-bien sans que les choses en aillent beaucoup plus mal. Au reste, il semble que les enchanteurs, en disparoissant des cours, ont laissé sur tous les sceptres un charme qui peut tenir lieu de *tous les talismans*, car les gens qui *connoissoient le mieux* les princes, ceux qui les entourent sans cesse, les favoris et les courtisans paroissent convaincus qu'il suffit de monter sur le trône pour n'avoir besoin ni d'expérience, ni d'études, ni de prudence humaine; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que les rois jadis, pouvoient s'abuser étrangement avec tous les secours de la féerie, comme nous allons le voir dans cette histoire.

Le jeune prince Nelmur venoit de succéder à son père, l'un des plus grands monarques de l'Asie. Le sage Zulmar, le plus savant des Génies, avait présidé à l'éducation de Nelmur, et le prince avoit parfaitement répondu à ses soins; ce qui le prouve, c'est qu'en montant sur le trône, Nelmur se trouva fort embarrassé, car Zulmar étoit obligé de s'absenter et de le quitter pour quelques mois; ainsi Nelmur alloit être privé de ses conseils, et dans un début si important! Le Génie avoit doué le prince à sa naissance, tracé le plan de son éducation, et de temps en temps examiné ses progrès; mais, d'ailleurs, ces vastes occupations ne lui avoient pas permis d'étudier les personnages de sa cour, et il falloit que le jeune roi choisît lui-même ses ministres et ses amis. Comment faire pour ne pas se tromper! Il ne connoissoit encore ni le monde, ni les hommes; il le savoit, c'est beaucoup savoir à vingt ans, quand on porte une couronne; mais cette raison et cette modestie, qni promettoient tout pour l'avenir, ne le tiroient pas des embarras du

présent. Après beauconp de réflexions, il demanda au Génie, la surveille de son départ, de lui composer un talisman qui lui fît connoître sur chaque personnage de sa cour les quatre choses suivantes : le plus grand défaut, la principale vertu, la meilleure action et la plus mauvaise de la vie passée de ce personnage. A cette demande, le Génie sourit. — Vous aurez demain, lui dit-il, ce que vous souhaitez, je vous donnerai des tablettes magiques, sur lesquelles toutes les fois que vous tracerez le nom d'une personne, vous trouverez écrites les réponses exactes et précises à ces quatre questions. Maintenant, s'écria le roi avec transport, je suis sûr de ne faire que de bons choix ! — Je le souhaite, dit Zulmar, qui prononça ces paroles d'un ton légérement moqueur, mais le roi ne le remarqua pas, tant il étoit enchanté de la promesse du Génie.

En effet, le lendemain, Nelmur reçut les tablettes magiques dont il se servit le jour même. Il s'enferma dans son cabinet, décidé à n'en sortir qu'après avoir consulté

le talisman sur les principaux personnages de la cour. Il commença par son ministre des finances, qu'il n'aimoit pas, quoiqu'il eût établi un ordre parfait dans les affaires; mais dans ces anciens temps, en Asie, l'homme qui servoit le mieux l'Etat, n'étoit pas toujours le mieux traité par le prince. Voici ce que les tablettes répondirent sur ce ministre: *Son plus grand défaut est d'aimer trop l'argent; sa principale vertu, l'exactitude; sa plus mauvaise action d'avoir supplanté son bienfaiteur dans la place qu'il occupe; sa meilleure action de n'avoir pas volé il y a peu de temps une somme énorme*. Après avoir lu ces réponses, Nelmur éclata de rire. — Beau mérite, dit-il, de n'être pas un voleur!... et sa seule vertu est d'être *exact!*... D'ailleurs, il est sordide, avare, ingrat. Voilà un vilain homme, il sera congédié demain. Nelmur auroit jugé avec plus de réflexion et moins de rigueur, si la personne du ministre lui eût été moins désagréable. Ce prince avoit le même éloignement pour Masuf, chef de son conseil, qui passoit pour l'homme le

plus vertueux du royaume. Nelmur le trouvoit ennuyeux et caustique; il étoit fâché qu'un homme si généralement estimé fût si peu aimable. Il écrivit son nom sur les tablettes, qui répondirent ce qui suit : *La principale vertu de Masuf est la discrétion; son plus grand défaut la méfiance. Sa meilleure action, d'avoir donné un morceau de pain à une pauvre paysanne; sa plus mauvaise d'avoir une fois trahi le secret de l'Etat, chose qui n'a jamais été sue, et qui fut cause de la guerre.* O le monstre! s'écria le roi; il a révélé le secret de l'Etat, que sans doute il vendit aux ennemis, et la guerre fut le résultat de cette abominable trahison! et ce perfide est naturellement d'une grande discrétion, il en fut plus coupable. Il est méfiant; je le crois bien, quand on a l'ame aussi noire, on doit se défier de tout : il regarde la probité comme une chimère, cela est tout simple; et sa meilleure action est d'avoir donné un morceau de pain! C'est-à-dire qu'il n'en a jamais fait une seule bonne, le scélérat! Et cet homme est à la tête de mon conseil, et

tout le monde admire ses prétendues vertus! l'hypocrite!... Il faut que justice se fasse. Je l'exilerai ce soir; il mériteroit de perdre la vie sur un échafaud.

Le roi fit passer ainsi en revue sur ses tablettes presque tous les noms des seigneurs de sa cour, et en général les réponses laconiques du talisman lui parurent peu satisfaisantes. Néanmoins, il fut à peu près content de celles qui regardoient les gens qui lui plaisoient, parce qu'il savoit donner à leurs défauts et à leurs actions les interprétations les plus favorables. Il avoit depuis son enfance un ami intime, plus âgé que lui de cinq ans. Il croyoit connoître si parfaitement Almir (c'étoit le nom de cet ami; (il comptoit tellement sur son attachement, que par une délicatesse et une candeur touchantes, il ne voulut point interroger sur lui le talisman. Mais comme l'amour est souvent moins délicat que l'amitié, le roi consulta les tablettes sur la belle Oriza, une princesse de sa cour dont il étoit passionnément amoureux : les tablettes restèrent muettes sur la meilleure

qualité : elles répondirent que le plus grand défaut de la princesse étoit la coquetterie ; sa plus belle action d'avoir fondé un hôpital, et sa plus mauvaise d'avoir laissé prendre de fausses espérances à un jeune homme amoureux d'elle. Nelmur fut charmé de ces réponses : — Le talisman, dit-il, ne parle point de sa principale vertu, parce qu'elles les possède toutes au même dégré. Quel éloge que celui-là ! Quant à son plus grand défaut, il est si excusable ! lorsqu'on a tant de charmes, peut-on être insensible aux hommages que l'on reçoit sans cesse ? Il y auroit dans ce dédain quelque chose de rude et même de grossier. Sa plus mauvaise action est *d'avoir laissé prendre de fausses espérances*. Est-ce sa faute si un étourdi, un jeune présomptueux perd la tête, et s'enivre de chimères ? Adorable Oriza ! Elle a toutes les perfections ! Que je me reproche d'en avoir pu douter un moment ! J'aurois dû compter sur elle comme sur Almir, et ne pas consulter ce talisman, dont l'amour et l'amitié peuvent et doivent toujours se passer.

Nelmur eut tant de repentir de cette espèce de méfiance, qu'il résolut de cacher à Almir et à la princesse qu'il avoit désiré et qu'il possédoit ces tablettes magiques. En effet, il garda à cet égard un profond silence.

La disgrace du ministre des finances, et celle de Masuf, chef du conseil, étonnèrent toute la cour. Nelmur, conseillé par son talisman, les remplaça par des hommes vertueux; mais entièrement dépourvus de talens et de l'expérience nécessaire à leurs emplois, tout alla mal; et le roi se désoloit. Il étoit toujours éperduement amoureux d'Oriza, et, comptant sur le plus tendre retour, il n'attendoit pour l'épouser que le retour du Génie Zulmar.

Un soir que le roi se promenoit dans ses jardins avec Almir son ami, ce dernier lui parla long-temps sur le mauvais état des affaires, et le pressa vivement de rappeler les anciens ministres. Alors Nelmur ne pouvant plus garder son secret, lui confia toute l'histoire du talisman. Almir l'écouta en silence, et ce ne fut qu'au bout d'une

heure qu'il répondit d'une voix tremblante quelques mots entre-coupés pour le remercier de ne lui avoir pas fait subir l'épreuve du talisman; il protesta qu'il ne la craindroit pas; mais il balbutia et pouvoit à peine parler. La nuit étoit tout-à-fait tombée. le roi ne pouvoit voir le visage d'Almir; néanmoins il s'aperçut au son de sa voix qu'il étoit excessivement troublé; il en fut touché, car il attribua cette vive émotion à la sensibilité et à la reconnoissance. On rentra au palais; aussitôt qu'Almir eut remis le roi dans son appartement il disparut. Le lendemain à son réveil, Nelmur voulant reprendre avec Almir la conversation de la veille, l'envoya chercher; on vint lui dire qu'Almir en le quittant étoit parti précipitamment, n'emmenant avec lui qu'un seul domestique, sans dire où il alloit, et qu'il n'étoit point revenu. Nelmur étonné, prit des informations qui ne lui donnèrent aucune lumière sur ce brusque départ; il attendit vainement trois jours. Almir ne reparut plus, et le roi apprit avec certitude qu'il étoit sorti du

royaume. Alors, se rappelant avec quel trouble Almir avoit reçu la confidence des propriétés du talisman, le roi conçut enfin quelques soupçons, et prenant les tablettes magiques, il demanda quelle étoit la plus mauvaise action d'Almir; voici qu'elle fut la réponse : *D'avoir trahi la reconnoissance et l'amitié, en se laissant séduire par les artifices d'une coquette.*

Après avoir lu ces paroles, le roi frémit, et les fatales tablettes s'échappèrent de ses mains!... Il se rappeloit la réponse faite sur la princesse Oriza, et ce rapprochement étoit un trait de lumière qui lui montroit la vérité tout entière. Quoi! s'écria-t-il, Almir, mon ami depuis mon enfance, Almir que j'ai comblé de bienfaits, et le confident de tous mes sentimens, de toutes mes pensées, Almir vouloit me supplanter dans le cœur de celle que j'aimois avec tant de passion et de bonne foi!.... Et loin de rejeter avec horreur un amour si criminel, l'ingrate Oriza lui laissoit les plus coupables espérances!..... Et j'ai pensé jusqu'ici

que la coquetterie n'étoit qu'un léger défaut! O que j'en connoissois peu les funestes conséquences!..... Dans quels honteux égaremens elle peut entraîner une femme!.....

Ces tristes réflexions plongèrent Nelmur dans une profonde douleur. Tout à coup sa porte s'ouvrit, et il vit paroître le génie Zulmar, qui revenoit enfin, après une absence de dix mois. Eh bien! dit le Génie, vous n'êtes pas satisfait de mes tablettes magiques, à ce qu'il me paroît? — Ah! s'écria Nelmur, elles ont fait le malheur de ma vie!.... — Vous ne savez pas tout, reprit le Génie; la princesse est plus coupable encore que vous ne le croyez. Almir aimoit une jeune personne de la cour et en étoit aimé; Oriza, envieuse des talens et de l'esprit de cette jeune personne, a trouvé un grand charme à lui enlever le cœur de celui qui avoit demandé sa main; sa bouche n'a point pris d'engagemens, du moins positifs, mais ses yeux ont tout promis, et le foible Almir, séduit, entraîné, a trahi pour elle, l'amour, l'amitié, la

reconnoissance. Dès qu'il a su que vous possédiez un talisman qui pouvoit vous éclairer sur sa conduite, il a trouvé que la gloire d'être votre favori étoit le plus dangereux de tous les honneurs, et il a pris la fuite. Il a de bonnes qualités; en vous méfiant un peu de son caractère, vous ferez bien de lui accorder par la suite son pardon. Pour Oriza, elle n'en mérite point. Elle a tous les vices que donne la coquetterie, elle est vaine, envieuse, artificieuse, incapable d'aimer. Le talisman n'a rien répondu quand vous avez demandé quelle étoit sa meilleure qualité, parce qu'elle n'a pas une seule vertu solide et réelle. — Et comme mon amour interprétoit ce silence!..
— Oui, suivant vos sentimens, vos préventions, ainsi que toutes les autres réponses des tablettes. Vous avez été sévère, rigoureux, inflexible pour ceux qui vous déplaisoient, et d'une indulgence outrée pour ceux que vous aimiez. Voilà comme vous avez jugé sur de fidèles rapports, et l'on se plaint des princes qui jugent ainsi sur des rapports pleins d'artifices et d'a-

droits mensonges !... Je vais bien plus vous étonner, le talisman même ne pouvoit vous éclairer... — Comment? — Il vous a toujours offert l'exacte vérité, mais isolée, et dénuée de détails et des circonstances qui rendent les actions plus ou moins belles, plus ou moins coupables. Par exemple, votre ministre des finances n'a pas un grand caractère, cependant il étoit parfait pour sa place... — Il n'étoit pas capable de voler, voilà tout. — Croyez-moi, par la suite contentez-vous de cela, quand on aura d'ailleurs autant d'ordre et d'exactitude... — Il a l'ame si noire!... — Point du tout... — Il a supplanté son bienfaiteur.. — Vous ignorez comment; le voici. Ce bienfaiteur lui avoit promis cent fois de lui céder sa place, parce qu'il vouloit se retirer; il fit même quelques démarches à ce sujet, ensuite il changea de dessein, en faveur d'un autre : le premier protégé l'emporta, vous voyez que ces détails excusent l'action. — Mais l'indigne, Masuf, cet hypocrite qui trahit le secret de l'Etat, et dont la meilleure action fut de donner

un morceau de pain à une pauvre femme; ai-je eu tort de l'exiler? Très-grand tort: Masuf est l'homme le plus vertueux de votre cour.—Est-il possible! un traître!.. Il est vrai, il fit une grande faute, mais non par de vils motifs; il étoit jeune et passionnément amoureux, il ne vendit pas ce secret, il le révéla à celle qu'il aimait, comptant sur sa discrétion. Ce fut une foiblesse qu'il ne se pardonnera jamais...Cependant elle est excusable...Quant à la meilleure action, elle est en effet très-touchante. Après plusieurs aventures, il se trouva au commencement de l'hiver, seul et à pied, égaré dans une immense forêt; il y passa plusieurs jours privé de toute espèce de nourriture, n'ayant pour toute ressource que l'eau d'une fontaine qui sortoit d'un rocher. Enfin, harassé, exténué; prêt à périr d'inanition, le hasard lui fit trouver un havresac perdu par un voyageur; il l'ouvrit, et il en tira un trésor plus précieux pour lui dans ce moment, que l'or et les diamans; c'étoit un morceau de pain: sa joie fut inexprima-

ble; mais dans ce même instant, une pauvre femme mendiante, allaitant un enfant, vint tomber à ses pieds, en disant: — Je meurs de faim, et je vais expirer avec mon enfant... A ces paroles, il n'hésita pas, il lui donna le morceau de pain en croyant sacrifier sa vie à la pitié... Quelques minutes après, une caravane qui passa dans ce lieu, le recueillit et lui donna des alimens...Oui, dit le Roi, je me suis trompé; en toutes choses, je vois qu'il ne faut jamais juger un homme sur une action isolée, alors même qu'on en connoîtroit les détails, car Dieu seul peut connoître les cœurs, les motifs secrets, les intentions. Un moment d'enthousiasme, un faux calcul, une erreur passagère, peuvent faire commettre au plus honnête homme, une action condamnable. Il faut juger sur l'ensemble de la vie. Ajoutez, reprit le Génie, que pour les princes surtout, ce qui vaut mieux que tous les talismans du monde, c'est l'étude du cœur humain, unie à la droiture et au mépris de la flatterie et des délateurs. Enfin, comme vous aimez

les sciences, les lettres et les arts, ne jugez point les gens célèbres sur ce qu'on en dit; tant qu'ils existent le souffle impur de l'envie exhale autour d'eux un brouillard épais et ténébreux qui ne permet pas de distinguer leurs véritables traits, et qui ne se dissipe que sur leur tombe. S'ils sont auteurs, jugez-les sur leurs ouvrages, vous ne vous tromperez point. Si dans leurs livres ils n'ont point varié dans leurs principes, si dans tous les temps leur morale a été pure, s'ils ont osé fronder l'impiété triomphante, s'ils ont constamment soutenu la cause de la raison et de l'humanité, s'ils ont su donner du charme à toutes les vertus généreuses, estimez-les, protégez-les, c'est le devoir de tout souverain.

Nelmur profita de ces sages conseils, il rompit sans retour avec l'artificieuse et coquette Oriza. Les anciens ministres furent rappelés, ainsi qu'Almir, qui reçut un généreux pardon, et qui sut réparer sa faute par un attachement et une fidélité qui ne se démentirent jamais. Le rè-

gne de Nelmur fut parfaitement heureux, et par conséquent aussi glorieux que paisible.

Ici, Eugène cessa de parler, on fit quelques réflexions sur ce conte, ensuite on se remit en marche, et Eugène s'arrêtant pour contempler une vue ravissante, Auguste lui demanda des vers, et il dit ceux-ci :

Plus on observe ces retraites,
Plus l'aspect en est gracieux ;
Est-ce pour l'esprit, pour les yeux,
Ou pour le cœur qu'elles sont faites ?
Je n'y vois rien de toutes parts
Qui ne m'arrête ou ne m'enchante ;
Tout y retient, tout y contente
Mon goût, mon choix et mes regards.
Quand je contemple ces prairies
Et ces bocages renaissans,
Je mêle au plaisir de mes sens
Le charme de mes rêveries,
Et je laisse aller mon esprit
Comme cette onde gazouillante
Qui suit le chemin de sa pente,
Qu'aucune loi ne lui prescrit...

LAFARE.

Je vous arrête là, interrompit Auguste en riant, vous êtes *un flatteur*, ces eaux factices ne *gazouillent* point, et elles obéis-

sent à une loi très-impérieuse qui les retient captives, et qui leur prescrit tout, excepté la limpidité. Il est vrai, reprit Eugène, que voilà l'écueil de nos petits jardins à l'anglaise; je crois que du gazon et des fleurs à la place des petits ruisseaux et des petites rivières, vaudroient beaucoup mieux. Pour moi, répartit Auguste, j'ai renoncé à l'anglomanie; je n'aime plus, dans les jardins, que ce qu'on n'y trouve plus, des allées droites, de hautes charmilles, des *pattes-d'oie*; je ne tolère les jardins à l'anglaise, que lorsqu'ils ont au moins cent arpens; je déclame contre tous les autres, et je dis avec humeur, comme le poëte aimable qu'Eugène vient de citer,

> Nous changeons nos prés en jardins,
> En parterres nos champs fertiles,
> Nos arbres fruitiers en stériles,
> Et nos vergers en boulingrins.
>
> LAFARE.

Un jardin tracé par *Lenôtre*, voilà le vrai genre. Lenôtre! si jamais je vais voir mon vieux château, je lui ferai élever une statue dans mon parc. Je demande, dit An-

tonine, que cette statue soit entourée de petits arbres *en boules*, entremêlés d'ifs taillés en ours et en sphinx.

L'aspect du pont rustique, de rochers et du souterrain interrompit cette conversation. Auguste se précipita dans le souterrain en s'écriant:

> Je cherche les rochers et les antres funèbres;
> J'aime à m'ensevelir dans l'horreur des ténèbres!...
>
> DORAT.

Au bout de quelques minutes, Auguste, s'arrachant à *l'horreur des ténèbres*, reparut, et l'on continua la promenade. Parvenus au large pont de bois, Auguste, même malgré sa causticité, admira la belle chute d'eau qui tombe du haut d'une masse de rochers placée vis-à-vis le pont. Eugène se tournant vers le brillant et capricieux Auguste, lui adressa ces vers:

> L'amour volage est semblable au torrent,
> Il tombe, il fuit en murmurant!
> Tari, bientôt en sa source égarée,
> Né d'un orage, il en a la durée!.....
> Suivez les flots dont le calme est certain,
> D'un heureux choix dépend votre destin.
>
> BERNARD.

Si je l'osois, dit Antonine, j'écrirois ces vers sur l'un des rochers de cette cascade; ce seroit là une fort jolie inscription. A ces mots on quitta le pont pour aller monter au belvédère, d'où l'on découvrit une des plus belles vues des environs de Paris. Cette contemplation fit tomber Auguste dans une profonde rêverie; et lorsqu'on l'en retira, il dit, d'un ton mélancolique, qui fit rire Antonine, ces paroles de Shakespeare:

O melancholy
Who ever yet could sound thy bottom (1). !

Auguste, dit Eugène, puisqu'aujourd'hui vous avez renoncé à la gaîté ainsi qu'à l'anglomanie, écoutez des vers délicieux sur la mélancolie:

Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elle;
A ses chagrins qu'elle aime elle est toujours fidelle,
Ne se plaît que dans l'ombre et dans les lieux déserts;
Elle verse des pleurs qui ne sont point amers,
Toute entière à l'objet dont elle est possédée,
Ne redit (2) qu'un seul nom, n'entretient qu'une idée.

---

(1) O mélancolie! qui, jamais abîmé dans ton sein, en a pu sonder la profondeur?

(2) Il faudrait dire : *elle ne redit.*

Et chérit son secret, qui s'échappe à moitié.
Son regard triste et doux implore la pitié!
Elle étouffe sa plainte et soupire en silence,
Admet à peine et n'ose embrasser l'espérance,
Et tremble en adressant un timide désir
Vers un bonheur lointain qui toujours semble fuir!....

M. DE LA HARPE.

Ces vers sont charmans, dit Antonine, mais je vous en demande pardon, cher Eugène, j'en sais d'*inédits* sur le même sujet, que j'aime mieux, parce qu'ils ont encore plus de douceur et un ton plus vrai.... — Ah, ah, cela est curieux! des vers *inédits* meilleurs que ceux de M. de La Harpe? et quel est donc ce poëte merveilleux? — C'est une femme...... — Ah, ah, une femme!...... — Oui, une femme belle et jeune encore...... — Vous voulez nous séduire...... — Une femme consacrée dans la solitude, aux devoir les plus touchans, et qui a pris pour devise un oiseau nocturne planant au clair de lune sur un lac, avec ces mots : *Silence, obscurité.* — Je me passionne déjà pour ses vers..... — Les voici :

Stances sur la mélancolie.

Vague mélancolie, es-tu peine ou plaisir?
En me livrant à toi, je sens couler mes larmes;
Mais cette douleur a des charmes:
Pleurer n'est pas toujours souffrir.

D'une sombre forêt je cherche le silence;
Au pied d'un froid tombeau j'aime à me recueillir;
Là, je vois qu'il faudra vieillir;
Là, je vois la mort qui s'avance!

Lorsque l'oiseau nocturne a quitté le béfroi,
Qu'à l'airain gémissant il joint sa voix plaintive,
Je viens méditer sur la rive,
Et je l'écoute sans effroi.

L'air est calme et serein, la rive est solitaire;
Seule, assise à l'écart, il m'échappe un soupir...
Hélas! quel triste souvenir!...
A de plus doux je le préfère.

Je cacherai toujours mes plaisirs, ma douleur.
Ah! qui partageroit la crainte, l'espérance,
Et le bonheur et la souffrance,
Qui viennent agiter mon cœur!

Je ne confierai pas, douce mélancolie,
Tes aimables secrets, on ne m'entendroit pas;
Seule, je chanterai tout bas
Les charmes de la rêverie.

Brillant astre des nuits, affoiblis ta clarté;
Tu troubles les plaisirs dont mon ame est éprise;
Je n'ai point changé de devise:
Le silence et l'obscurité.

Mme Pauline de BRADY.

C'en est fait, s'écria Auguste, me voilà éperdument amoureux de l'auteur de ces vers..... — Cependant sa modeste devise ne deviendra jamais la vôtre, *le silence et l'obscurité* vous conviennent peu.—L'obscurité! je saurai l'en tirer, je la rendrai à jamais célèbre par ma passion chevaleresque..... — Bon, on ne peut avoir pour elle qu'une passion malheureuse; d'ailleurs, ce temps-là est passé, nous n'avons plus de chevaliers, et nous savons fort bien devenir célèbres sans leur secours. — C'est une usurpation, et nous ne la souffrirons plus. —Respectez du moins la célébrité de celles qui ne l'ont pas cherchée, et qui, par choix, ont toujours vécu dans la retraite. — Pure hypocrisie....... — Oui, comme celle des Pères du désert..... Eugène interrompit cette dispute, on reprit la promenade, et l'on acheva de parcourir le jardin. Auguste s'extasia en entrant dans une longue et large allée droite; mais lorsqu'on fut au moment de sortir du jardin, quoi! s'écria-t-il, nous avons tout vu? Mais il nous manque un temple, des ruines et un tom-

beau!.... Et voilà, répondit Eugène, une des choses qu'il faut louer de ce charmant jardin; c'est que n'étant point une servile copie de tant d'autres, il n'est pas ridiculement surchargé d'un nombre infini de petites fabriques que l'on voit partout. Il a trente arpens. Il est parfaitement dessiné pour le charme de la vue et pour l'agrément de la promenade; il est champêtre *sans affectation*, les allées ne sont ni tortueuses, ni trop étroites; on peut s'y promener commodément entre sa femme et son ami, et il imite beaucoup mieux la nature que ceux qui sont remplis de montagnes, de tours ruinées, d'églises gothiques et de chaumières. Comme Eugène disoit ces mots, on entroit dans la cour; avant de remonter en voiture, Eugène se retournant vers le château et le jardin; adieu, dit-il,

. . . . Adieu, riche côteau,
Où ma muse a tracé ce champêtre tableau.
Puisse à jamais le ciel, ami de tes feuillages,
Loin d'eux pousser la foudre et bannir les orages.

M. DAUMIER.

Il étoit de bonne heure, et l'on résolut

de faire une pause au *panstéréorama* qui se trouvoit sur la route pour retourner à Paris. En effet on s'y arrêta, on entra dans une jolie habitation qui a l'air d'une maison enchantée. On parcourut des chambres où l'on admira de jolies optiques placées d'une manière ingénieuse; ensuite on vit les plans en reliefs de *Pétersbourg*, de *Londres*, de *Venise*, de *Rome*, de *Naples*, de *Constantinople*, etc. L'homme qui montroit toutes ces choses, les expliquoit parfaitement; on trouva que les instituteurs et les pères de famille devroient mener là régulièrement leurs enfans; c'est une agréable manière d'apprendre une partie intéressante de la géographie, et d'acquérir une idée très-distincte de tous les monumens qui décorent les villes capitales de l'Europe. Cette étude, jointe à la revue des optiques qui représentent de beaux édifices, feroient passer à la jeunesse des matinées aussi amusantes qu'instructives.

Après avoir bien voyagé pendant une heure en Russie, en Angleterre, en Italie, on descendit dans le jardin; Auguste, en-

chanté du *panstéréorama*, déclara qu'il alloit arranger ses affaires de manière à pouvoir faire, sous sept où huit mois, un voyage de deux ou trois ans, et j'espère, ajouta-t-il, que lorsque je partirai on ne me dira pas :

Hâte-toi, vole, imbécille Damon,
Passe les mers, hume dans Albion
L'épais brouillard des bords de la Tamise,
Fais plus encor; parcours avec éclat
Pékin, Moscou, Vienne, Rome et Venise,
Et nous dirons : ô merveille, ô surprise!
Il partit sot, il est revenu fat.

LE CHEVALIER DES LOGES.

Non, reprit Eugène, on pourra bien quelquefois te reprocher un peu d'étourderie, d'inégalité, d'engouement, mais jamais on ne t'accusera de sottise et de fatuité.

Le jardin du *panstéréorama* est plein de fleurs; et le maître de la maison autorisa Antonine à les cueillir; elle profita de la permission avec une gaîté naïve qui rappela aux deux amis ces jolis vers de l'Aminte du Tasse.

. . . . Spesso, spesso,
Or prendeva un ligustro or una rosa

E l'accostava al bel candido collo
Alle guancie vermiglie, e de' colori
Fea paragone; e poi sí come lieta
Della vittoria, lampeggiava un riso,
Che parea che dicesse : io pur vi vinco
Nè porto voi per ornamento mio,
Ma porto voi sol per vergogna vostra,
Perchè si veggia quanto mi cedete (1).

Lorsqu'Antonine eut dépouillé le parter-

(1) Souvent elle prenoit un lys ou une rose; elle en paroit son sein, elle comparoit leur coloris au sien; ensuite, comme si elle eût joui de la victoire, elle sourioit, et ce sourire sembloit dire : vous êtes vaincues par moi; je ne vous porte point pour me parer, mais seulement afin que l'on voie combien vous me cédez.

M. Desbordes, dans sa charmante fable intitulée : *Chloé et le Papillon*, a imité ce passage avec beaucoup de grâce :

Seule dans le fond d'un bosquet,
Près du cristal d'une onde pure,
Elle assortissoit un bouquet
Pour en composer sa parure.
La belle, d'un air enfantin,
Comparoit avec avantage
Le lys et la rose à son teint,
Et sourioit à son image.

Ici l'imitation est supérieure à l'original; il y a plus de goût, de délicatesse; de vérité. Chloé se voit dans l'onde, ce qui rend possible la *comparaison* des fleurs avec son teint. Cette vraisemblance manque à l'italien : enfin Chloé a plus de grâce que Sylvia, parce qu'elle est plus naïve qu'orgueilleuse.

re, elle exprima sa reconnoissance avec le charme qui lui étoit naturel; ensuite on quitta le *panstéréorama*, et l'on retourna à Paris. Durant le trajet, Antonine dit à Eugène, d'un ton de reproche, qu'il ne contoit plus *de nouvelles*. — En vérité, répondit Eugène, les femmes sont bien ingrates!..... Comment, Antonine, j'ai improvisé pour vous plaire deux contes par-dessus le marché, et vous vous plaignez!.... —C'est que je ne me lasse pas de vous entendre; si c'est un tort, passez-le moi, car je ne m'en corrigerai jamais. — Voilà une réponse qui nous vaudra une nouvelle, j'en suis sûr. — Eh bien, je vous en dirai une aujourd'hui même. Les charmans tableaux que nous avons vus à Bagatelle m'ont rappelé une histoire très-piquante de deux peintres fort peu connus et dignes de l'être par leurs talens et la singularité de leur existence, et je vous la conterai ce soir.

Arrivé chez lui à Paris, Eugène, après avoir dîné, s'assit entre Auguste et Antonine, et conta l'histoire suivante:

Tant de talens éminemment supérieurs

ont brillé dans le beau siècle de Louis XIV, qu'ils ont pour ainsi dire étouffé la réputation de ceux qui, moins extraordinaires, auroient eu néanmoins un grand éclat dans un autre temps. Tels furent les deux artistes dont je vais conter l'histoire, et qui eurent une grande vogue vers le milieu du siècle de Louis-le-Grand. Ils étoient peintres, tous deux jeunes, de même âge, cousins germains, amis intimes, et portant le même nom de famille. On les appeloit les *Bobruns*. Ils étoieut beaux, et se ressembloient comme les Ménechmes, et davantage encore, parce que ne s'étant jamais quittés depuis le berceau, ils avoient le même maintien, les mêmes habitudes et les mêmes manières. Il sembloit que la nature, en les formant, eût cru faire deux jumeaux. On trouvoit dans leurs caractères, dans leur cœur, dans leurs goûts et dans leurs talens un rapport aussi frappant que dans leurs figures. Tous deux peignoient absolument dans le même genre, et avec le même degré d'agrément; tous deux étoient également bons, sensibles, gais et spiri-

tuels; ils faisoient des vers, des comédies de société, de jolies chansons; ils avoient le même son de voix, ils chantoient avec grâce et jouoient du luth. Enfin ils étoient toujours exactement habillés l'un comme l'autre, et cette conformité en toutes choses donnoit à leur ressemblance une illusion véritablement magique; toujours inséparables, leur amitié avoit quelque chose de passionné, que la jalousie n'avoit jamais pu altérer, car faire l'éloge de l'un, c'étoit en même temps louer l'autre; aussi, lorsqu'un compliment s'adressoit à un seul, tous les deux, par un mouvement naturel, remercioient ensemble. On ne les distinguoit que par leur nom de baptême, qui se ressembloient aussi; ils s'appeloient *Jules* et *Julien*. Ils ne peignoient que le portrait, mais en conservant la plus parfaite ressemblance, ils donnoient aux figures un charme particulier, par la grâce du dessin et des attitudes, par l'expression de la physionomie, et par l'éclat du coloris. Ils avoient eu l'honneur de faire les portraits de Louis XIV, d'Anne d'Autriche et des

principaux personnages de la cour. Le charme et l'enjouement de leur esprit attiroient sans cesse dans leur atelier les gens les plus aimables de la cour et de la ville. Cet atelier devint un salon brillant; il fut de bon air d'y être admis. On y vit accourir les femmes les plus à la mode, les artistes les plus distingués, les poëtes, les courtisans; l'attrait d'une conversation vive, spirituelle, et le désir de plaire y établissoient une parfaite égalité (1).

Lorsque les Bobruns faisoient un portrait, ils alloient ensemble donner les séances, et peignoient alternativement; pendant que l'un tenoit les pinceaux et la palette, l'autre chantoit en s'accompagnant du luth (2); de cette manière, les séances étoient si amusantes, que souvent on ne se faisoit peindre que pour jouir du plaisir de les voir

(1) Tous ces détails sont entièrement historiques. *Voyez* la IXe édition du Dictionnaire universel de MM. Chaudon et Delandine, article *Bobruns*. *Voyez* aussi cet article beaucoup plus détaillé encore, et très-agréable, dans la Biographie universelle, tome 4.

(2) Historique.

et de les entendre. Ils devinrent tellement à la mode, qu'ils peignirent toutes les beautés de la cour et de la ville (1), qui étoient en grand nombre alors, car rien ne manqua à ce siècle, la nature sembla s'y épuiser, ainsi que le arts; la beauté y fut aussi commune que les talens.

Les *Bobruns* furent appelés pour faire le portrait d'une jeune personne, qui n'étant pas mariée, ne vouloit se faire peindre que chez elle. Ce n'étoit pas une femme de la cour, mais sa beauté faisoit beaucoup de bruit. Elle étoit fille unique d'un riche orfévre, et s'appeloit *Elmire*. Agée de 19 ans, elle avoit un caractère romanesque, qui l'avoit empêchée jusque-là de se marier. Son père, qui n'étoit pas pressé de donner une riche dot, ne la contrarioit point à cet égard. Elmire, privée de sa mère depuis le berceau, avoit retrouvé des soins maternels dans l'affection d'une sœur de son père, qui charmée de conserver près d'elle dans la maison cette nièce chérie, n'étoit nulle-

(1) Historique.

ment fâchée de la voir si difficile sur le choix d'un époux. D'ailleurs mademoiselle Crépin (c'étoit le nom de la vieille tante) n'avoit jamais voulu, disoit-elle, *subir le joug de l'hymen.* Peu de gens, à la vérité, avoient offert de le lui imposer; elle étoit laide et bossue, ce qui contribuoit beaucoup à lui donner une très-mauvaise opinion des hommes, sur-tout des jeunes gens, et elle approuvoit hautement l'éloignement que sa nièce montroit pour le mariage. D'ailleurs mademoiselle Crépin, quoique prude, sermoneuse et se citant toujours pour exemple, étoit au fond une très-bonne personne.

Les Bobruns, selon leur coutume, lorsqu'ils alloient faire un portrait, se firent précéder de leur luth, qu'ils envoyèrent chez mademoiselle Crépin, dans la chambre de laquelle Elmire devoit donner les séances. Jules et Julien furent éblouis de la beauté d'Elmire; de son coté, cette jeune personne les regarda avec étonnement; les grâces de leur figure et leur ressemblance l'intéressèrent vivement. Jules commença l'ébauche du portrait; pendant ce temps Julien joua

du luth; ensuite ce dernier, cédant le luth à son cousin, prit les pinceaux et termina l'ébauche. Elmire trouva la séance courte, et après le départ des peintres, elle parla long-temps d'eux à sa tante. Que de talens, dit-elle, comme ils peignent! comme ils chantent! comme ils jouent du luth! et comme ils se ressemblent! et ils sont si intéressans par leur union!... Bon, reprit la tante, c'est l'intérêt qui les unit, les hommes sont si faux, si trompeurs, et en amitié ainsi qu'en amour. — Tout le monde fait l'éloge de ceux-ci. Dites-moi, ma tante, quel est celui qui vous plaît le plus? — Moi, je ne regarde jamais les hommes, et en cela, Elmire, vous devez m'imiter. A votre âge surtout, je n'aurois pas osé lever les yeux sur un homme, j'aurois passé une journée entière avec un homme, sans savoir seulement de quelle couleur étoit son habit. — Mais ma tante, quand on donne une séance, il faut bien regarder son peintre. — Aussi, je n'approuve pas du tout qu'une jeune personne se fasse peindre. — On doit donc ne se faire peindre que lors-

qu'on est vieille? — Il faut qu'une femme ne se fasse jamais peindre. Moi, à mon âge, je ne supporterois pas ce regard fixe et curieux d'un homme assis vis-à-vis de moi pour m'examiner. Pour peu qu'on ait de modestie cela est choquant. C'est ce que j'ai dit à votre père; mais il veut avoir votre portrait. — Ma tante, vous n'avez pas regardé ces deux peintres, mais vous les avez entendu chanter, quelle est la voix que vous préférez, est-ce celle du premier qui a joué du luth?... — Je tricotois, je n'ai pas trop écouté, et puis les voix sont si semblables! — Il est vrai; mais il me semble que la voix de Julien a quelque chose de plus tendre et de plus doux — *Julien*, dites-vous? je m'étonne que vous puissiez déjà les désigner par leurs noms de baptême. — Oui, j'ai distingué la voix de Julien; cependant Jules chante si bien, et mieux que l'autre peut-être, et ils sont tous les deux également aimables; s'il falloit donner une préférence à l'un des deux, on seroit bien embarrassé. La conclusion de cette conversation auroit dû frapper mademoiselle Cré-

pin; mais elle n'y fit pas grande attention, parce que dans ce moment elle finissoit la jambe du bas de coton qu'elle tricotoit, et qu'il s'agissoit de compter les mailles pour rétrécir et commencer le talon, ce qui absorboit toute son application.

Le soir, en se couchant, Elmire parla encore des *Bobruns*, à Toinette, une jeune fille de boutique, qui lui conta qu'elle avoit entendu ces deux peintres se récrier, en s'en allant, sur sa beauté et sur l'expression de sa physionomie.

Le surlendemain, ces deux jumeaux de figures, de caractères et de talens revinrent; Julien, pour cette fois, commença la séance, et trouvant que l'ébauche ne valoit rien, il l'effaça et la recommença. Comme à l'ordinaire, tous deux peignirent et chantèrent alternativement. Mais on ne chanta pas toujours, on causa; les deux peintres adressèrent plus d'une fois la parole à mademoiselle Crépin; ils avoient envie de la mettre dans leurs intérêts, et ils parvinrent à lui plaire, car mademoiselle Crépin, malgré sa sévérité pour les hommes, étoit néan-

moins infiniment sensible à leurs moindres attentions. Cette séance fut beaucoup plus longue que la précédente, et personne ne s'en aperçut. Mademoiselle Crépin, à la grande satisfaction d'Elmire, invita *les Bobruns* à dîner pour le lendemain, veille de la troisième séance. Ils vinrent et charmèrent également le père et la tante par leur esprit, leur politesse et leur conversation. Le soir, lorsqu'ils furent partis, mademoiselle Crépin fit d'elle-même leur éloge, et surtout celui de Jules, qui lui avoit parlé davantage. Elmire soupira, et ne répondit rien. A la troisième séance, les deux amis gagnèrent, tout-à-fait le cœur de mademoiselle Crépin, en lui apportant un joli petit dessin qu'ils avoient fait de sa figure. Ce dessin, loin d'être une caricature, étoit l'ébauche la plus agréable et la plus rajeunie; elle représentoit mademoiselle Crépin, tricotant, avec une taille fort droite, un visage prodigieusement embelli, et cependant très-ressemblant. Cette galanterie charma mademoiselle Crépin. Lorsqu'elle eut témoigné toute sa reconnoissance, on

s'assit, et Jules prenant les pinceaux et la palette, regarda tristement le portrait, en disant : nous ne viendrons jamais à bout de finir ce tableau-là !...—Pourquoi donc ? dit mademoiselle Crépin. On ne répondit que par un profond soupir. Il ne faut pas vous décourager, reprit mademoiselle Crépin, vous attrapez fort bien la ressemblance, vous avez si bien saisi la mienne ! et seulement de souvenir ! A ces mots, Jules se mit à peindre, mademoiselle Crépin tricota, Julien prie son luth ; après un moment de silence, il annonça d'une voix émue et basse qu'il alloit chanter une romance intitulée : *Le peintre amoureux*. Mademoiselle Crépin, appliquée comme de coutume à son ouvrage, n'entendit point cette annonce, Elmire rougit, et Julien commença la romance, dont le premier couplet exprimoit la passion d'un peintre pour une jeune personne qu'il étoit obligé de peindre ; ensuite il chanta le second couplet, que voici :

Lorsque le peintre adore son modèle,
Comment peut-il être content
De ses couleurs, de son talent,

Eût-il l'art merveilleux d'Apelle!
L'infortuné travaille en vain;
Malgré tous ses efforts, son pinceau peu fidèle,
Trahissant son secret, s'échappe de sa main......

......Dans cet insant, Jules, qui depuis le commencement de la séance, n'avoit fait qu'effacer des traits tracés au hasard d'une main mal assurée, s'arrêta tout à coup en laissant tomber son pinceau!.... Julien cesse de chanter, Elmire tressaille et baisse les yeux; mademoiselle Crépin, qui n'entendoit jamais qu'à moitié les paroles d'une chanson, et qui en comprenoit rarement le sens, se douta pourtant qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire; elle laissa tomber une maille, suspendit son ouvrage, ôta ses lunettes et demanda ce qui venoit d'arriver. Jules se leva; c'est, dit-il, que je vais prendre la place de Julien. En disant ces paroles, il s'avance vers son ami, s'empare de sa palette et lui remet son luth. Julien aussitôt chante ce troisième et dernier couplet de la romance:

Il veut tracer d'une ébauche nouvelle
Et les contours et le dessin,

Il n'ose, inquiet, incertain,
Jeter les yeux sur son modèle,
L'infortuné travaille en vain;
Malgré tous ses efforts, son pinceau peu fidèle,
Trahissant son secret, s'échappe de sa main.

A ce mot, le pinceau tombe aussi de la main tremblante de Julien.... Eh quoi, dit Elmire, *tous les deux!*.... Oui, s'écrièrent à la fois les Bobruns, nous n'avons qu'une ame, et le même sentiment nous anime... En parlant ainsi, ils allèrent se précipiter aux genoux de mademoiselle Crépin, en la conjurant de protéger leur amour...... Mademoiselle Crépin, qui n'avoit jamais vu personne à ses pieds, fut au fond de l'ame très-flattée de cet hommage, elle resta un moment stupéfaite; enfin, les regardant l'un et l'autre, comment donc, dit-elle, vous voulez tous deux épouser ma nièce?... Qu'elle choisisse entre nous, le bonheur de l'un consolera l'autre. Qu'elle nous permette seulement de parler à M. son père... Qu'en dites-vous, Elmire, demanda la tante? — Je n'empêche point ces messieurs de parler à mon père, mais il me faudra du temps pour me décider, et je ne

m'engage à rien. A ces mots, Elmire se leva et disparut. Les Bobruns conjurèrent mademoiselle Crépin de leur accorder sa protection.

Mademoiselle Crépin, très-exercée à médire des hommes, ne pouvoit l'être à leur résister; elle permit tout, et ce fut de bonne foi; mais la réflexion refroidit beaucoup cette bonne volonté. L'idée de perdre sa nièce et de rester seule chargée des soins et des embarras du ménage et du négoce, la rendit très-contraire aux vœux des deux prétendans, elle se promit en secret de les traverser de tout son pouvoir, mais adroitement et sans en avoir l'air; cependant les Bobruns eurent une longue explication avec le père d'Elmire; ces jeunes artistes avoient un bien d'héritage fort honnête, un beau talent, de puissans protecteurs, une grande vogue et la meilleure réputation; leur recherche n'étoit pas à dédaigner; elle fut agréée, sous la condition que l'on donneroit à Elmire le temps nécessaire pour faire de mûres réflexions, et l'on ajouta qu'on la laissoit entièrement maîtresse de fixer

elle-même sa destinée. Le père et la tante se flattoient que la délicatesse pointilleuse et romanesque d'Elmire et son irrésolution naturelle romproient ce mariage comme tant d'autres; en effet, jamais embarras ne fut égal à celui qu'éprouvoit Elmire. Son cœur avoit penché d'abord pour Julien; ensuite, en lui comparant Jules, elle avoit trouvé tant de rapports entre eux qu'il lui paraissoit impossible de faire un choix, et par conséquent de donner une exclusion!.... En préférant l'un, se disoit-elle, il faut avoir la cruauté de séparer ces amis si tendres! Car, comment aimer passionnément Julien, sans ressentir quelque chose de semblable pour Jules? Comment s'apercevoir de l'absence de l'un lorsqu'on est avec l'autre? Alors le charme du souvenir et la constance deviendroient une infidélité!...... Ces réflexions agitoient tellement Elmire, qu'elle ne manqua pas de les communiquer à sa tante, qui, charmée de son irrésolution, fit tous ses efforts pour l'augmenter. Vous avez raison, lui disoit-elle; oui, j'en conviens, il est impossible

d'être honnête femme en épousant l'un des deux. Il faudroit se tenir à quatre pour ne pas prendre l'autre pour amant, ne fût-ce que par distraction. Et qui peut répondre d'une inadvertance?....... La même figure, le même son de voix, les mêmes sentimens...... — Si j'épousois Julien, son cousin renonceroit aussitôt à une passion devenue criminelle. — *Aussitôt!* cela est bien aisé à dire. Mais ne seroit-il pas sûr de vous plaire en vous voyant aimer votre mari. Ce qui décourageroit tout autre, entretiendroit et ranimeroit continuellement ses espérances.—Comme cela est bizarre!... —Et les inquiétudes très-fondées de votre mari..... Cette ressemblance, qui, jusqu'ici, les a rendus plus chers l'un à l'autre, deviendroit un sujet de craintes, de défiance, de division; votre mari auroit bien le droit d'être *jaloux de son ombre*........ Dites-moi, ma chère, vous avez lu (et bien malgré moi) tous les romans de mademoiselle de Scudéry, avez-vous trouvé dans ces livres une situation aussi embarrassante? — Non, je l'avoue; quel parti pren-

dre?...—Celui de rester fille; c'est le plus sûr. —Mais, ma tante, au vrai, leur ressemblance n'est extraordinaire qu'au premier coup d'œil; quand on les compare attentivement l'un à l'autre, on trouve entre eux mille différences.—Je ne vois pas cela; ils se ressemblent à s'y tromper..... — Oh! pour cela, certainement non. Julien a les yeux plus grands, un regard plus expressif, un teint moins animé, des couleurs moins vives, le visage un peu plus long; je le crois plus sensible. Une seule chose pourroit fixer mon indécision; ce seroit la certitude que l'un n'a pour moi qu'un sentiment vulgaire, et que l'autre m'aime véritablement.—Tous les deux vous adorent.—C'est ce qu'il faut savoir. Je veux les mettre à l'épreuve; j'y penserai.

Elmire, en effet, ne fut plus occupée que de cette idée; et bientôt, questionnée par sa sante, elle lui dit qu'elle avoit trouvé un moyen ingénieux et simple de connoître leurs sentimens pour elle. Je vais exiger, poursuivit-elle, qu'ils fassent chacun séparément mon portrait. Plus l'amour est pas-

sionné, plus il voit en beau; je suis sûre que celui qui m'aime le mieux m'embellira, et c'est celui-là que j'épouserai. — Et si tous les deux vous enlaïdissent, vous n'épouserez ni l'un ni l'autre?..... —J'épouserai celui qui fera le portrait le plus agréable. Ce sera en même temps choisir l'artiste qui a le plus de talent; enfin cette épreuve achevera de me faire connoître leur caractère. Voilà mon projet, et je n'en différerai point l'exécution.

Le jour même Elmire dit aux Bobruns qu'elle désiroit avoir deux portraits d'elle, faits par eux séparément; qu'elle donneroit une séance tous les jours alternativement à l'un et à l'autre. Elle ne s'expliqua pas davantage, ne voulant pas leur annoncer d'avance la résolution secrète qu'elle avoit formée. Les deux amis acceptèrent cette proposition, mais en se montrant réciproquement le regret de ne pas travailler ensemble. Elmire demanda à chacun en particulier, dans quel costume elle devoit se faire peindre, et tous les deux, sans avoir pu en convenir entre eux, répondirent

sans hésiter que le vêtement blanc, et l'attitude d'une vestale entretenant le feu sacré seroient ce qui conviendroit le mieux à sa figure noble, douce, modeste, et à l'expression si pure de sa physionomie. Cet accord de goût et de pensée des Bobruns parut à Elmire une chose merveilleuse; mais, dans cette occasion, rien n'étoit plus simple; mille fois, en parlant d'Elmire, ils avoient comparé sa beauté à celle d'une jeune et charmante vestale.

Les Bobruns étoient en effet amoureux d'Elmire; mais ce sentiment étoit trop nouveau pour balancer dans leur cœur l'attachement profond qu'ils avoient l'un pour l'autre; toute la vivacité de leur imagination, tout ce qu'il y avoit de romanesque dans leur tête, n'avoit servi jusqu'alors qu'à exalter leur amitié, dont la célébrité resserroit encore les nœuds. Dans l'impossibilité de se cacher leurs pensées les plus intimes, ils n'avoient pu se déguiser leur amour; mais en même temps ils s'en offrirent mutuellement le sacrifice, qui fut refusé de part et d'autre; alors on convint que l'on

feroit ensemble une même déclaration, et qu'Elmire décideroit.

Rien n'est parfaitement semblable dans la nature : Jules trouvoit Elmire charmante; néanmoins cette intrigue étoit surtout un amusement pour lui; il répétoit souvent qu'elle lui fourniroit un joli sujet de comédie, et déjà il en avoit gaîment tracé le plan. Julien, qu'au fond du cœur Elmire préféroit (quoiqu'elle n'en fût pas sûre), Julien avoit pour elle un sentiment beaucoup plus sérieux, et Jules ne le savoit pas, parce qu'il jugeoit toujours son ami d'après lui-même.

Julien donna la première séance du nouveau portrait; Jules n'y étoit pas; il n'y eut ni chant ni luth; on fit la conversation. Elmire, non sans dessein, hasarda quelques questions sur Jules, et Julien ne répondit que par l'éloge le plus touchant de son ami, dont il conta mille traits qui devoient donner une haute idée de son cœur, de son esprit et de son caractère. Elmire l'écouta attentivement, ensuite elle tomba dans une profonde rêverie.

Le lendemain Jules donna sa séance, et montra pour son rival la même générosité, ce qui acheva de porter au comble l'admiration qu'une si rare amitié inspiroit à Elmire. Si celui dont je rejeterai les vœux, disoit-elle, conserve malgré lui, pour moi, une passion malheureuse, combien l'autre souffrira de ses peines! — Oui, reprenoit mademoiselle Crépin, *l'amant rejeté* fuira, il s'en ira au bout du monde, il mourra peut-être, que sait-on; l'autre vous reprochera sa mort, vous le verrez désespéré; ces gens-là s'aiment tellement, qu'ils ne se passeront jamais l'un de l'autre; il est bien dur pour une femme de se voir préférer un ami; et c'est indubitablement ce qui vous arrivera si vous épousez l'un des deux. C'étoit ainsi que mademoiselle Crépin tâchoit toujours de fortifier et d'augmenter les craintes que lui montroit Elmire, de quelque genre qu'elles fussent.

Au bout d'une quinzaine de jours, Elmire, en interrogeant bien son cœur, découvrit enfin qu'elle préféroit Julien; mais se persuadant qu'elle étoit aimée également

de tous les deux, elle imagina que l'aveu de ses sentimens alloit produire les événemens les plus funestes, et cette idée la plongea dans une mélancolie dont rien ne put la distraire. Cependant le temps s'écouloit, les portraits avançoient; Elmire cherchoit en vain, dans ces deux tableaux, quelques légères différences; ils étoient parfaitement semblables, et dans tous les deux la figure avoit le même éclat et le même agrément.

Enfin, les portraits achevés, tout le monde convint qu'ils paroissoient être calqués l'un sur l'autre, et qu'ils ne laissoient rien à désirer pour la perfection de la peinture et de la ressemblance. Hélas! disoit Elmire, leur art a produit *deux jumelles*, ah! si la nature m'en avoit donné une! si j'avois une sœur, que je serois heureuse!..... elle s'uniroit à Jules, et mon bonheur seroit inexprimable.

Cependant les Bobruns demandoient avec instance une réponse; Elmire, plus agitée, plus indécise que jamais, ne pouvoit se résoudre à s'expliquer. Sa tante et son pè-

re augmentoient chaque jour son embarras et son incertitude, par de fâcheuses réflexions, qui n'agissoient que trop puissamment sur sa tête vive et romanesque. Mademoiselle Crépin ayant pénétré qu'elle avoit un penchant secret pour Julien, mit toute son application à lui persuader qu'elle n'étoit aimée passionnément que de Jules, et elle parvint à le lui faire croire. Alors la tristesse et la douleur d'Elmire n'ayant plus de bornes, elle conçut vaguement le projet de s'enfermer dans un couvent, et de se faire religieuse : elle cacha soigneusement cette pensée à son père et à mademoiselle Crépin; et avant de prendre un parti si violent, elle résolut de consulter une amie fidèle qui vivoit à Chartres, et dont elle étoit séparée depuis huit mois. Cette amie, qui se nommoit Isménie, veuve d'un riche négociant, étoit jeune, jolie, sensible; elle avoit un caractère très-différent de celui d'Elmire : elle ne lui ressembloit en rien, quoiqu'elle l'aimât tendrement. Isménie avoit une gaîté inépuisable, de la raison et de l'originalité; elle

joignoit à la solidité, dont une vertu sincère et sans ostentation est le gage, tout l'agrément que peuvent donner la tournure d'esprit la plus piquante, et tout le charme du naturel et de la bonhomie unis à la vivacité. Elmire, dans une lettre de huit pages, lui dépeignit sa situation, et lui confia le désir qu'elle éprouvoit de s'ensevelir dans un cloître. Isménie, après avoir lu et relu cette lettre, réfléchit quelques instans, ensuite elle forme son plan, commande des chevaux de poste pour le lendemain de grand matin, ne reste au lit que cinq heures, et, quittant la ville de Chartres, elle part pour Paris quelques minutes avant la pointe du jour. Arrivée à Paris, elle s'informe de l'adresse des Bobruns, qu'elle n'avoit jamais vus, et sur-le-champ elle se rend chez eux. Aussitôt qu'elle se fit annoncer, les deux peintres coururent à sa rencontre avec empressement; ils avoient beaucoup entendu parler d'elle à Elmire, et ils la connoissoient parfaitement de réputation. Après les premiers complimens, Isménie s'assit sur un canapé; les Bobruns

se placèrent vis-à-vis d'elle. Isménie les examina l'un et l'autre en silence; ensuite, prenant la parole : je dois, leur dit-elle, vous instruire du motif de mon départ précipité de Chartres; le voici :

J'ai vu, par une longue lettre d'Elmire, qu'elle ne prononcera jamais entre vous, à moins qu'on ne l'y force par quelque moyen extraordinaire..... A ces mots Julien pâlit; et Jules, sans changer de visage, sourit, en disant : oui, notre intrigue est neuve, intéressante; mais je n'en prévois pas le dénouement. — Vous en parlez, reprit Isménie, comme d'une pièce de théâtre? — Justement, c'est que nous nous mêlons aussi de composer des comédies : j'en ai fait une sur notre aventure, elle est finie, à l'exception des deux dernières scènes, qui formeront le dénouement qui nous manque....... — Et votre ami, a-t-il aussi travaillé à cette pièce? — Non, ce sujet ne lui rit pas. — Fort bien, vous m'apprenez ce que je voulois savoir; le cœur d'Elmire ne s'est point trompé, il a choisi en secret celui dont elle est véritablement aimée......... —

Ciel s'écria Julien, de premier mouvement et avec transport, est-il possible! ..... A cette exclamation, Jules, regardant fixement son ami : que ne t'expliquois-tu plutôt, lui dit-il, je ne te croyois pas plus passionné que je ne le suis moi-même...... — Peut-être ne suis-je qu'un peu plus démonstratif....... — Non, je te l'ai dit, et je te le répète, je n'ai point pour Elmire ce qu'on peut appeler une grande passion. — J'ai toujours cru que tu ne parlois ainsi que pour me faire consentir au sacrifice que tu m'offrois... — Il faut fixer ton sort, et terminer ma comédie. Suis-moi, cher ami, madame et moi nous allons te conduire aux pieds d'Elmire..... Doucement, interrompit Isménie, en riant, vous devez désirer pour votre comédie un dénouement un peu moins vulgaire. — Il est vrai que celui-ci seroit un peu commun. — D'ailleurs il s'agit de prouver à Elmire qu'elle n'est pas également aimée de vous; qu'en épousant l'un des deux, elle ne fera pas le malheur éternel de l'autre, qu'elle ne rompra point la chaîne sacrée qui vous

unit, et qu'enfin M. Julien, qu'elle préfère, est celui qui l'adore..... — Tout ce qu'elle désire est vrai; que faut-il de plus? — Qu'elle n'en puisse douter. Elle ne croira nullement tout ce que nous pourrions lui dire là-dessus, elle pensera, ou que j'ai trahi son secret, ou que vous l'avez découvert, et que la générosité seule vous fait parler. Je le vois, dit Jules, il faut, pour ne lui laisser aucun doute, que je devienne amoureux d'une autre. — Cela seroit long.....—Point du tout, je le sens.....Une figure charmante, une ame sensible, de la grâce, un esprit séduisant, pourroient tout à coup me tourner la tête.....—Vous faites là un portrait d'imagination? — Non, madame, je n'en fais jamais que d'après nature...... Je peins ce que je vois!...... A ces mots Isménie sourit en rougissant, et elle pensa qu'à la place d'Elmire, elle auroit mieux aimé Jules que son cousin. Ne perdons plus de temps, dit-elle, écoutez-moi..... — Je ne demande pas mieux.....— Elmire est tentée de se faire religieuse, il faut, avant tout que M. Julien se fasse

Chartreux ou père de la Trape..... —Voilà un joli expédient pour hâter un mariage. — Il est excellent.... C'est le seul moyen de prouver une sympathie parfaite.... M. Julien écrira à Elmire, et dans l'instant, que tel est son projet; il gardera cette lettre deux heures, je volerai chez Elmire, je lui cacherai notre entrevue, j'acheverai de la décider à se faire Carmélite, et au milieu de cet entretien elle recevra la lettre de Julien, vous jugez de l'effet..... — Charmant, sublime!..... s'écria Jules, voilà un dénouement ravissant pour ma comédie. Cher ami, dit Julien, ta gaîté m'enchante, je vois que véritablement je puis sans remords me livrer à l'espérance; mais tromper Elmire! Voilà un beau scrupule, interrompit Isménie, vous n'abuserez que son esprit et son imagination romanesques; vous ne tromperez point son cœur...—Ah! je puis le dire à présent, je l'aime avec passion, et j'avouerai même, que ne pouvant ni compter sur la préférence, ni même la désirer, j'étois décidé en secret à partir pour la Russie..... — Pour la Russie!..... s'écria Jules;

et tu m'abandonnois! . . . . . Mais laissons cette querelle, voilà ton premier tort; je dois te le pardonner, surtout quand je vois ton bonheur assuré..... Après son mariage, dit Isménie, vous ne serez pas tenté d'aller si loin? — Non, madame, le plus grand voyage que je puisse faire désormais, est celui de *Chartres*. — Hâtons-nous, décidez votre ami à écrire la lettre, et je réponds du reste. — Cela est fait, je vais l'écrire moi-même, et je la lui ferai copier. D'ailleurs il vouloit aller s'ensevelir à six cents lieues de nous, c'est pis encore que d'aller à la Trape. — Adieu donc, je vais travailler au dénouement de votre comédie. . . . . — Il ne tient qu'à vous de le rendre enchanteur!... Pour moi, je vais refaire ma pièce. — Comment? — Ne faut-il pas que j'y ajoute un rôle? — Si c'est le mien, il y tiendra si peu de place! . . . . . — Un tel rôle est fait pour occuper la première...... et mes sentimens? et les vôtres qu'il faudra bien, quels qu'ils soient, que vous me fassiez connoître. — Avec le temps...... — Le temps peut tout gâter. Il faut toujours, quand cela est

possible, se passer de lui. — Ne me retenez plus, je soupçonne qu'il est tard, et je crois que je vous ai trop écouté..... A ces mots Isménie se leva, et sortit précipitamment; Jules la suivit et la conduisit jusqu'à sa voiture. Il mit le comble à la félicité de son ami, en lui déclarant, après le départ d'Isménie, qu'il étoit éperduement amoureux d'elle.

Isménie fit tout ce qu'elle avoit promis; elle entra chez Elmire en lui disant qu'elle arrivoit de Chartres; elle écouta ses plaintes; et loin de chercher à la calmer, elle exalta son imagination en ayant l'air d'admirer profondément sa résolution de renoncer au monde. Pour donner de la vraisemblance à cette conduite, elle fit quelques objections, mais vagues et foibles; enfin elle déclara à son amie que, si elle persistoit dans son dessein, elle prendroit le même parti, et qu'elle la suivroit au couvent. Elmire étonnée montra sur ce point quelque incrédulité; alors Isménie lui fit entendre qu'elle avoit aussi au fond du coeur une passion malheureuse. Elmire s'attendrit; cette demi-confidence acheva de la

décider, et par le conseil de son amie, elle écrivit sur-le-champ aux Bobruns un billet qui les exhortoit à l'oublier, et qui leur annonçoit son *dessein irrévocable* de se retirer dans un monastère, et de s'y engager par des voeux solennels. Les deux heures étoient écoulées, Isménie étoit certaine qu'Elmire alloit recevoir la lettre de Julien; en effet, on l'apporta au moment où Elmire cachetoit la sienne. Elmire, qui ne recevoit jamais de lettres sans les montrer à sa tante, voulut appeler mademoiselle Crépin; mais Isménie s'y opposant, rompit le cachet. Elmire, avec autant d'attendrissement que d'émotion, lut rapidement cette lettre, qui étoit aussi triste que passionnée. Pendant cette lecture, qu'elle faisoit seulement des yeux, ses exclamations entrecoupées de sanglots, montroient assez l'excès de son trouble et de son amour. — Eh bien! ma chère, dit Isménie. — O mon amie! répondit Elmire en fondant en larmes, quel sera votre étonnement! . . . . . Ce malheureux Julien!...... — Achevez...... — Il ira demain s'ensevelir à la Trape!...... A

ces paroles Isménie resta immobile et comme pétrifiée...... Enfin, éclatant tout à coup: maintenant, s'écria-t-elle, vous connoissez celui qui a pour vous une véritable passion!..... — Et qu'elle incroyable conformité de sentimens entre nous! quel prodige de sympathie!!..... — Pendant que vous lui déclariez que vous alliez vous faire Carmélite, il vous annonçoit son départ pour la Trape! cela est admirable, inoui, fabuleux!..... — Oui, nous sommes nés l'un pour l'autre. Mais que dois-je faire? — Déclarer vos sentimens sur-le-champ. — Quoi! sitôt? — Voulez-vous attendre qu'il soit à la Trape? — Mais son cousin? — Son cousin! il ne mérite guère que vous vous occupiez de lui; a-t-il seulement songé à se faire hermite? ce qui n'engage qu'à se choisir une agréable solitude que l'on peut quitter quand on veut, et c'est si joli un hermitage!..... Tandis que le pauvre Julien, sans être effrayé de la réforme de la Trape, alloit se mettre sous la terrible discipline de M. de Rancé..... — O que cela est touchant!..... Néanmoins, je ne puis rien fai-

re sans l'aveu de mon père...... — Eh! vous avez son consentement. . . . . — Il faut du moins que je prévienne ma tante qui est ici. A ces mots, Elmire envoya un message à mademoiselle Crépin, qui vint aussitôt. Elmire lui montra la lettre de Julien, en lui demandant ce qu'elle en pensoit. Mademoiselle Crépin mit ses lunettes, et lut la lettre en fronçant le sourcil; puis, après un moment de réflexion : Eh bien! ma nièce, dit-elle; il ne faut pas s'opposer à la vocation de ce jeune homme. — *Vocation!* Comment, ma tante, vous ne voyez pas que c'est le désespoir qui le porte à prendre un tel parti. — Si vous aviez plus d'expérience, vous ne croiriez pas au *désespoir* des hommes. — Je crois à la sincérité de celui-ci; et comme mon père m'a permis de disposer de moi-même, je me décide pour Julien. — Et je me charge, dit Isménie, d'aller lui annoncer cette heureuse nouvelle. — Un moment, madame, interrompit mademoiselle Crépin, avec aigreur, ces sortes de choses doivent se faire en règle, et..... Pour toute réponse, Isménie traversa

rapidement la chambre, et disparut, laissant mademoiselle Crépin très-scandalisée et fort en colère. Elle fit une longue déclamation sur l'étourderie et l'*inconsidération* d'Isménie. Pendant ce temps, Elmire, dans la plus violente agitation, se promenoit à grands pas dans sa chambre, sans écouter sa tante, qui finit par se fâcher. Alors Elmire répondit au hasard quelques mots; mais au bout d'une demi-heure, attendant à chaque instant le retour d'Isménie, elle cessa tout-à-fait d'entendre mademoiselle Crépin. Ses fenêtres donnoient sur la rue, et le bruit de chaque voiture la faisoit tressaillir; enfin, elle en entend une qui venoit du côté de la demeure des Bobruns! elle distingue parfaitement que c'est une voiture de louage, dont le mouvement est très-pressé; elle entend que l'on fouette les chevaux à coups redoublés!..... Quand c'est le cœur qui fait écouter, l'oreille est si fine!..... Elmire pâlit et rougit, la voiture s'arrête à la porte : c'est lui! s'écrie-t-elle, c'est Isménie qui revient!.... — En vérité, ma nièce, dit mademoiselle Crépin, vous me faites

honte! Après l'éducation que je vous ai donnée, je ne conçois pas une telle folie et un tel maintien!..... Certainement ce ne sont pas là les exemples que je vous ai donnés... A ces mots, Elmire alla se jeter au cou de sa tante, et ses caresses apaisèrent un peu mademoiselle Crépin, qui, malgré son égoïsme, l'aimoit véritablement..... tout à coup la porte s'ouvre, et l'on voit entrer Isménie triomphante, appuyée sur le bras de l'heureux Julien. Elmire étoit sur les genoux de sa tante, et elle cacha son visage sur son épaule; Julien, en se jetant à ses pieds, se trouvoit aussi, et pour la seconde fois, à ceux de mademoiselle Crépin; il saisit la main de cette dernière, et la baisant respectueusement: Mademoiselle, lui dit-il, daignez vous souvenir que vous m'avez promis de me protéger.

Mademoiselle Crépin, tout-à-fait radoucie, trouva pour cette fois, puisqu'on l'imploroit, que *les choses se passoient en règle*; d'ailleurs, voyant qu'il n'y avoit plus de remède, elle prit enfin son parti de bonne grâce. Elle mit la main d'Elmire dans

celle de Julien, en disant, d'un ton solennel : j'approuve vos sentimens, je les autorise, et mon frère ne m'en dédira pas. Julien, au comble de ses vœux, exprima sa joie avec une sensibilité qui toucha même mademoiselle Crépin. Au milieu de ces transports, le père d'Elmire arriva, la tante voulut se charger de le prévenir : tout s'arrangea au gré des deux amans, le consentement formel fut donné.

Le bonheur si pur de Julien fut une preuve pour Elmire, que Jules lui avoit sacrifié sans un prodigieux effort ses prétentions. et elle se repentit vivement en secret d'avoir pu confondre ses sentimens avec ceux de Julien. Sur la fin de la journée, Jules survint; il avoit trop d'esprit et un trop bon goût pour montrer de la gaîté ou pour s'occuper trop d'Isménie; il fut simple, calme, sérieux, plus tendre que jamais pour son cousin; il eut le maintien intéressant d'un amant généreux, d'un ami héroïque; il acheva de rassurer Elmire sur sa destinée, sans blesser son amour propre. Elmire, après le souper, veilla tard, tête-

à-tête avec Isménie. Cette dernière la tranquillisa sur la crainte qu'elle ne se se fît religieuse. Je ne voulois, lui dit Isménie, que suivre votre destinée; et pour prévenir vos objections, je vous ai laissé croire que je nourrissois secrètement une passion malheureuse. J'ai le cœur libre; seulement il est vrai que depuis deux ans, depuis mon veuvage, quoique je ne me fusse point mariée par inclination, je me trouve dans un grand isolement, et que je suis dégoûtée du monde. Ah! ma chère Isménie, s'écria Elmire, j'ai une idée charmante, si vous vouliez!...... — Quoi donc?....... — Nous pourrions devenir sœurs. — Quelle folie!... — Jules, sans doute, en ce moment, malgré sa générosité, mécontent, affligé, se promet de renoncer au mariage; mais le temps et la vertu effaceront de son cœur ces douloureuses impressions, et alors...... — Vous me chargeriez d'achever sa guérison?..... — Il est aimable; s'il pouvoit vous plaire, nous serions tous heureux. — J'ai une fantaisie; si jamais je me remarie, je n'épouserai que celui sur lequel je pro-

duirai une impression vive et prompte.....
— Mais il faut lui donner le temps d'oublier une première passion.....—Je ne veux pas que le temps l'éteigne par degrés, je veux l'*étouffer* tout à coup. — Vous êtes ambitieuse! — Si Jules ne me fait pas une déclaration positive demain, je ne l'épouserai jamais. — *Demain!*..... Songez donc que l'amour propre vous égare, en exigeant une chose impossible. — C'est peut-être le vôtre qui vous abuse, en vous exagérant ses regrets. Ici Elmire, vivement blessée, se fâcha : Isménie ne l'apaisa point; elle avoit de l'humeur de l'indifférence que Jules lui avoit montrée dans le cours de la journée, et de part et d'autre la vanité produisit une querelle piquante, et l'on se sépara presque brouillé. Voilà des torts de femmes; mais ils ne durent pas, quand le cœur est bon et l'amitié sincère; on les répara dès le lendemain matin; après quelques petits reproches, on s'embrassa, et l'on s'aima mieux que jamais. Elmire ne sentit plus que la joie de voir son amie approuver son projet; et à son insu, elle se

hâta d'en faire part à Julien, et de lui répéter tout ce qu'Isménie lui avoit dit. Julien l'assura qu'il alloit agir avec tant *d'autorité*, qu'il décideroit son ami à faire une démarche qui assureroit le repos et le bonheur de tous. Julien obtint sans peine ce qu'on désiroit. Jules écrivit à Isménie une lettre passionnée qu'elle s'empressa de montrer à son amie et à mademoiselle Crépin, qu'Elmire avoit mise dans cette confidence. Cette lettre scandalisa mademoiselle Crépin; et lorsqu'elle se trouva seule avec sa nièce: voyez, dit-elle, ce que sont les hommes; ce Jules, qui nous parloit d'amour il y a deux jours, voyez quelle lettre il écrit à Isménie!..... Soyez sûre, dit Elmire, que c'est Julien qui l'a dictée; il a sur lui un tel empire!...... Et puis, Jules ne voit que ce moyen de nous ôter toute inquiétude. Mais Isménie est charmante, il l'aimera avec le temps, et alors rien ne manquera à notre bonheur.

Isménie ne répondit point à la lettre, mais elle eut une explication avec Jules, et elle en fut si parfaitement satisfaite, qu'elle

lui donna toutes les espérances qu'il pouvoit désirer. Elmire la voyant si bien disposée, promit elle-même en secret à Julien d'achever de la déterminer, et elle osa répondre que ce seroit psomptement.

Cependant Julien pressoit vivement le père d'Elmire de fixer le jour de son mariage; et mademoiselle Crépin, qui avoit aussi sa vanité, décida que sa nièce se marieroit lorsque son trousseau seroit fait, et elle ajouta gravement que ce n'étoit pas *une petite affaire*. Chargée de faire ce trousseau, ce fut en effet dans ses mains une grande et pénible entreprise; la maison se trouva tout à coup remplie de lingères, d'ouvrières, de marchands d'étoffes et de dentelles. Mademoiselle Crépin dédaignant tous les conseils qu'elle regardoit comme une usurpation de ses droits, non-seulement repoussoit sèchement Isménie, lorsqu'elle vouloit hasarder quelques avis, mais ne souffrit même pas qu'Elmire osât déclarer son goût, ne songeant qu'à l'économie et à la *solidité*. Mademoiselle Crépin, en s'occupant jour et nuit de cette importante

affaire, en ne parlant que de cela, en perdant le sommeil et l'appétit, en maigrissant à vue d'œil, parvint enfin, au bout de deux mois, à livrer deux grandes mannes remplies de linge et de lourdes étoffes à *grands ramages*, dont les couleurs et les dessins déplurent également à sa nièce. Ce fut un beau jour dans la maison, et surtout pour les Bobruns, que celui où mademoiselle Crépin prononça ces mémorables paroles : *Le trousseau est complet et fini.* On respira, la joie fut universelle.

Isménie n'avoit pas attendu ce moment pour s'expliquer : également pressée par son amant et par son amie, elle avoit fait l'aveu de ses sentimens; elle accompagna Elmire à l'autel pour y prononcer les mêmes sermens; les Bobruns fixant à la même heure par le même engagement, leurs douces et singulières destinées, achevèrent d'en assurer irrévocablement la plus heureuse conformité. Chacun unit son sort à une épouse aimable et vertueuse. Ces deux couples, s'établissant dans la même maison, ne se séparèrent jamais. L'amitié, les arts, des devoirs

et des liens chéris, les charmes de l'étude, du travail et des talens, l'estime publique, firent constamment leur bonheur; modèles des amis, des artistes, des époux et des pères, ils furent toujours heureux, parce qu'ils ne cessèrent jamais de mériter de l'être.

Cette nouvelle plut beaucoup à Auguste, mais Antonine la critiqua avec vivacité, en soutenant que le caractère d'Elmire n'étoit ni assez *sentimental*, ni assez héroïque, et que celui d'Isménie étoit trop léger. Voilà comme sont les femmes, dit Auguste, alors même que l'on peint les personnes de leur sexe, et sages et vertueuses, elles ne sont pas contentes; si on leur laisse le plus petit défaut, il faut renoncer à toute vérité, et les flatter en tout pour leur plaire. Malgré vos critiques, madame, heureux qui pourra trouver *une Elmire*.—Et mille fois plus heureux qui a trouvé une *Antonine*. Ce mot d'Eugène termina la querelle. Antonine, satisfaite, n'eut plus envie de disputer. Elle demanda quel voyage on feroit le lendemain? Un grand voyage, répondit Eu-

gène. — Comment? — Oui, nous irons à quinze lieues. — Nous n'avons pas encore été si loin. — Nous parcourrons la route la plus agréable, ensuite je vous ferai voir une petite maison neuve et charmante, substiuée à un vieux et beau château, et nous nous promenerons dans des jardins à l'anglaise, vastes et ravissans; et ensuite nous irons voir une jolie petite ville, et des environs qui vous intéresseront vivement, par les souvenirs qu'ils rappellent. Enfin, nous méditerons sur les ruines véritables; et dans les jardins, sur le lieu même où étoit, avant la révolution, le tombeau d'un homme célèbre, je vous conterai une *nouvelle historique*. — Quelle curiosité vous me donnez!...... — Demain, non par ce que je vous conterai, mais par ce que vous verrez, clle sera satisfaite.

Eugène enfin déclara que ce voyage, qui devoit être si agréable, étoit celui de Maupertuis, à quinze lieues de Paris, terre charmante et qui appartenoit encore à M. le marquis de Montesquiou.

Auguste voulut être du voyage; et comme

on fut assez long-temps en voiture, on parla de mille choses différentes, et enfin de la chevalerie. Ce sujet plaît toujours aux femmes, et l'entretien se prolongea jusqu'à Maupertuis, car Auguste conta une histoire tirée d'un ancien *fabliau* (1) qu'il arrangea à sa manière à peu près dans ces termes:

L'Orgueil et l'Amour.

Dans ce beau temps de l'ancienne chevalerie, temps heureux où la religion sanctifioit la gloire, où tous les amis et tous les amans étoient fidèles, on vit paroître à la cour brillante de Phœbus, comte de Foix, le jeune Claribard, chevalier déjà célèbre par mille exploits éclatans. Claribard, dans la première fleur de l'âge, étoit beau, sensible, spirituel; il avoit un frère d'armes, mais il n'avoit point encore de dame. Ce n'étoit point indifférece, au contraire Clari-

(1) Intitulé LA CAMISADE (la chemise) et qui se trouve à la fin de l'histoire de la chevalerie, par M. de Sainte-Palaye.

bard ne s'enflammoit que trop facilement; mais la vivacité d'une première impression étoit promptement, sinon effacée dans son imagination, du moins balancée par une autre. On le vit souvent amoureux de deux ou trois femmes à la fois; il étoit non pas volage, mais indécis, également sensible aux divers genres d'agrément, de mérite et de beauté; tantôt il cédoit au charme touchant de l'innocence et de l'ingénuité, tantôt il étoit séduit par les grâces piquantes d'un esprit brillant et cultivé. Il aimoit tout ce qui étoit aimable; il s'enthousiasmoit pour ce qui avoit de l'éclat, et il ne pouvoit se déterminer à fixer son choix; aussi avoit-il pris pour devise un champ rempli des plus belles fleurs, avec ces mots : *comment choisir entre elles?* Cette devise inspira à beaucoup de dames de la cour du comte de Foix, le désir secret de la faire changer. Parmi ces jeunes personnes, Claribard, qui ne s'occupoit jamais d'une seule femme, en distingua particulièrement deux, qui étoient en effet les plus remarquables de la cour : c'étoient la belle Brunissende et la jeune et timide Isaure.

La première avoit une éclatante beauté, des talens enchanteurs et l'esprit le plus séduisant et le plus orné; mais de grands succès avoient tellement exalté son amour propre, qu'elle ne pouvoit éprouver que les émotions de la vanité. Non-seulement celles du cœur lui étoient étrangères, mais elle n'y croyoit point. La gloire n'étoit pour elle que du bruit, et l'amour qu'elle inspiroit, qu'un moyen d'ajouter à l'éclat de sa réputation. Elle ignoroit la différence qui se trouve entre l'enthousiasme passager qui subjugue un moment, et le sentiment tendre et profond qui attache pour la vie; le désir ardent d'étonner, d'éblouir et de dominer, animoit toutes ses pensées et dirigeoit toutes ses actions. Objet d'une infinité d'hommages, elle avoit dédaigné ou découragé une grande partie de ses adorateurs, en leur imposant des travaux quelquefois impossibles et toujours bizarres et périlleux. Celui de ses amans qui montra le plus de constance et d'amour, fut le vaillant chevalier de l'Étoile; il fit pour l'ingrate Brunissende une multitude d'exploits et d'extravagances prescrites par elle. Enfin

elle entendit dire que le plus beau diamant de l'univers étoit au fond des Indes, dans une pagode et attaché au cou d'un idole. Brunissende ordonna au chevalier de l'Étoile d'aller chercher cette pierre merveilleuse et de la lui rapporter, en lui promettant que cette épreuve seroit la dernière et que son cœur en seroit le prix. Le chevalier obéit. Deux ans s'étoient écoulés depuis son départ; personne ne doutoit qu'il n'eût péri dans cette folle entreprise, et cet infortuné chevalier n'étoit pas la première victime de l'orgueil et des caprices inhumains de l'altière Brunissende. L'aimable Isaure avoit un caractère bien différent : modeste autant que sensible, elle n'avoit jamais eu qu'une idée relative de la gloire; elle ne désiroit et ne jouissoit d'un succès que lorsqu'il honoroit un des objets de son affection. Sa beauté avoit quelque chose de céleste; elle étoit moins frappante que celle de Brunissende, elle attiroit moins les regards, mais elle les fixoit quand on les avoit arrêtés sur son visage; plus on la regardoit, plus on lui découvroit de charmes. L'expression de sa

physionomie et le doux son de sa voix pénétroient jusqu'au fond du cœur; tout en elle étoit d'accord, parce que tout étoit simple, naturel et vrai dans ses discours et dans ses manières.

Claribard voyoit tous les jours Isaure et Brunissende. L'une avoit un désir passionné de le séduire; l'autre, sans espoir et sans dessein, l'aimoit en silence et sans même songer à lui plaire. Quand l'irrésolu Claribard regardoit Brunissende, quand il dansoit avec elle ou qu'il écoutoit les accords ravissans de son luth harmonieux, quand il l'entendoit parler avec tant d'élégance et de facilité, son imagination s'enflammoit; il lui sembloit qu'une si belle conquête devoit mettre le comble à la renommée d'un chevalier célèbre, et qu'adorer Brunissende, c'étoit aimer la gloire. Mais quand il se trouvoit assis à côté d'Isaure, c'étoit là qu'il auroit voulu passer sa vie; il éprouvoit un calme délicieux, un bonheur pur comme la vertu et paisible comme l'innocence. Ainsi, sans cesse entraîné, arraché à lui-même, jamais l'indécision ne l'avoit rendu si mal-

heureux. On devoit donner un tournoi et Claribard annonça qu'il y combattroit. Un soir qu'il étoit à la cour entre Isaure et Brunissende, cette dernière lui proposa un tour de promenade sur une terrasse voisine du salon. Le chevalier y consentit avec joie; cependant en quittant Isaure, il recueillit d'elle un regard et un soupir qui le troublèrent !... Mais, arrivé sur la terrasse, il oublia bientôt la triste Isaure. Brunissende, toujours aussi brillante par son esprit qu'elle l'étoit par sa figure, lui tourna la tête par les saillies les plus heureuses et par des mots ingénieux que le bon Claribard prit pour de la sensibilité. Emporté par le moment, il fit une déclaration d'amour bien passionnée; Brunissende parut s'attendrir, et lui dit qu'elle l'acceptoit pour son chevalier et qu'elle lui permettoit de porter ses couleurs, l'oranger et le noir. Claribard lui jura de bonne foi qu'il étoit enfin fixé et qu'il réformoit sa devise. Néanmoins, en entrant dans le salon, il chercha des yeux Isaure, elle n'y étoit plus. Il éprouva une inquiétude vague; mais Brunissende étoit si belle, elle fut si

aimable, si spirituelle pendant toute la soirée, qu'elle parvint à dissiper la tristesse secrète du chevalier. Lorsqu'il se retrouva seul, son imagination lui représenta l'une à côté de l'autre, Isaure et Brunissende, et il lui sembla qu'au fond de l'ame il préféroit la première, mais il se dit qu'il étoit adoré de Brunissende et qu'il s'étoit engagé, et il persista dans le dessein de tenir sa parole. Le lendemain il revit Isaure; il la trouva abattue et mélancolique, car Brunissende s'étoit vantée de son triomphe. Lorsqu'il s'approcha d'elle, il la vit pâlir, et il fut profondément ému, ses yeux se remplirent de larmes. Isaure le regarda avec étonnement. — Je vous parois inconséquent, lui dit-il, mais vous connoissez ma devise! — On assure que vous l'avez quittée? — Je devrois la reprendre. — Hélas! comment le cœur peut-il être indécis! — Quand il se connoît mal, quand on ne l'a pas assez interrogé. — Mais il parle si haut! — Oui, et je l'entends enfin! — Et vous porterez demain les couleurs de Brunissende! — Non, non, c'est pour vous que je combattrai. — Combattre pour moi!

oh jamais...vous avez assez de gloire; vos exploits me coûteroient trop d'alarmes; que du moins je n'en sois jamais l'objet!.... Cet entretien fut interrompu; le chevalier se retira désespéré. On étoit à la veille du tournoi; le soir, Brunissende, qui avoit médité une scène d'éclat qui charmoit son orgueil, envoya à Claribard le plus étrange message; c'étoit un paquet renfermant une de ses chemises, avec ce billet: « J'exige de mon che-
« valier qu'il combatte pour moi, avec cette
« chemise, sans cuirasse et sans bouclier.
« Ce n'est qu'à ce prix que j'accepte son
« hommage et que je m'engage à partager
» son amour. »

Oui, je combattrai pour elle, s'écria le chevalier indigné; mais ce sera pour la dernière fois.

Claribard parut en effet dans l'arène, dépouillé de toute armure, avec ce vêtement bizarre. Il aperçut sur un balcon Brunissende éblouissante de beauté, de parure, et triomphant de la surprise des spectateurs; il vit s'évanouir la triste Isaure qu'on emporta aussitôt. Il dit à haute voix: pour obéir aux

ordres de Brunissende, je combats ainsi avec ce seul vêtement que je tiens de sa main, et je défie tous les chevaliers. A ces mots on applaudit Claribard et l'on murmura contre la barbare Brunissende. Le chevalier fit des prodiges de valeur et reçut plusieurs blessures légères. Il remporta le premier prix. Un chevalier inconnu, dont la devise étoit voilée, gagna le second.

Claribard fit dire à Isaure qu'il la conjuroit de reparoître sur les balcons, qu'il vouloit rompre une lance pour elle, et qu'il seroit armé. Isaure obéit. Le chevalier reparut avec les couleurs d'Isaure, le bleu et le violet. Il avoit reprit sa magnifique armure, et on lisoit sur son écu cette nouvelle devise: *enfin fixé*. Il s'avança dans la lice en disant: J'ai combattu d'abord par fierté, mais avec indignation. Maintenant je vais combattre pour la dame de mes pensées dont je porte les couleurs. A ces paroles, l'orgueilleuse Brunissende fut frappée d'un coup de foudre; les acclamations, les applaudissemens redoublés de tous les spectateurs, achevèrent de l'anéantir. Elle voulut sortir; mais dans

ce moment, le chevalier inconnu, dont la devise étoit cachée, s'avance précipitamment sous les balcons, en appelant à haute voix Brunissende qui s'arrêta. Le chevalier leva la visière de son casque, et Brunissende reconnut avec joie le chevalier de l'Étoile qu'elle avoit envoyé aux Indes, deux ans auparavant, pour y conquérir le superbe diamant qui paroit une idole. Brunissende, en retrouvant le chevalier qu'elle avoit vu si passionné pour elle, ne douta point qu'un triomphe inattendu ne la dédommageât avec éclat de l'humiliation qu'elle venoit de subir. Le chevalier demanda la parole; la curiosité imposa le plus profond silence à toute la multitude, et s'adressant à Brunissende il lui parla en ces termes : J'ai fait le long voyage que vous avez prescrit; j'ai couru les plus affreux dangers; j'ai conquis le diamant : le voici; mais ce n'étoit point pour satisfaire les caprices bizarres et cruels d'une femme aussi vaine qu'insensible, que j'ai arraché à l'idolâtrie ce magnifique ornement; je vais le déposer et le consacrer dans le temple du vrai Dieu. Je renonce à vous sans retour;

vos talens, votre esprit et votre beauté ont perdu pour moi tout ce qu'ils avoient de séduisant. Je connois votre caractère et votre ame; et dans le cœur de tout loyal chevalier, l'indignation et le mépris anéantiront toujours l'amour.

A ces mots, les cris et les acclamations de la plus bruyante approbation, recommencèrent avec une espèce de fureur. Brunissende terrassée, se hâta de s'échapper; mais elle fut poursuivie par les huées et les malédictions de la multitude qui s'attroupa autour d'elle, et qui la reconduisit ainsi jusque dans sa maison.

Claribard, fixé par l'estime et par la sympathie, ne démentit plus sa nouvelle devise. Après avoir prouvé sa constance, il reçut la main de la charmante Isaure. Il fut toujours heureux, parce que son bonheur étoit fondé sur la raison et sur la vertu. Il apprit que les jouissances de la vanité sont puériles ou criminelles, que celle de l'ame sont les seules réelles. C'étoit apprécier la vie humaine et connoître le but qu'elle doit avoir; notre ignorance, à cet égard, est toujours la véritable

source de notre légéreté, de nos erreurs et de nos égaremens.

Au moment où Auguste finissoit cette histoire, on n'eut pas le temps de lui faire les complimens d'usage; il étoit midi et l'on entroit dans l'avenue du château; une douzaine de mendians en sortoient: bon Dieu! dit Antonine, que de pauvres!... cette maison en est assiégée!... C'est qu'on les y appelle, repartit Eugène. Une charité qui ne s'est jamais démentie les y accueille en tous temps. Cette terre est à vendre; mais malgré la beauté des jardins et l'agrément de la maison on n'a point encore trouvé d'acquéreur, parce qu'il n'y a qu'une personne véritablement charitable qui puisse l'acheter. Il faut être ici le bienfaiteur des pauvres, ou l'on y seroit abhorré. Les infortunés de ce canton ont une si longue habitude de trouver dans ce château les secours les plus généreux, que leur indignation seroit extrême, non-seulement s'ils en étoient repoussés, mais s'ils n'y étoient pas reçus avec une bonté parfaite. Par exemple, les vieillards et les mères qui viennent avec leurs enfans, ont la per-

mission, après avoir reçu l'aumône, d'entrer dans les jardins et de se reposer sur les gazons; car on ne craint point de voir les malheureux qu'on a soulagés, et ne point les éviter est un bienfait de plus. D'ailleurs, en leur parlant avec un tendre intérêt, en les interrogeant sur leur situation, on découvre de nouveaux moyens de leur être utile, et l'on n'en veux perdre aucun (1).

Comme Eugène disoit ces mots, la voiture s'arrêta, on en descendit et l'on entra dans la maison que l'on parcourut rapidement. On loua la forme et la proportion du salon, dont l'intérieur représente celui d'une tente; ensuite on alla dans les jardins. Eugène, qui les connoissoit depuis long-temps, servoit de guide. Il conduisit d'abord dans l'*Elysée*, et les trois voyageurs convinrent que, dans le genre gracieux et en même temps solitaire, il n'avoient rien vu de si agréable: que ces ombrages délicieux sont bien nommés! dit Antonine; oui, reprit Auguste, tout ici retrace l'idée qu'on se fait de ces bois mys-

(1) On s'imagine bien qu'on n'inventeroit pas de tels faits.

térieux séjour immortel des ombres heureuses! ce demi-jour, ces gazons fleuris, cet air si parfumé, semblent nous annoncer des apparitions merveilleuses! j'y suis préparé, et je m'attends à rencontrer bientôt les ombres fugitives d'Énée, de Didon, d'Andromaque et d'Iphigénie....

Après cet élan poétique, Auguste proposa de s'arrêter dans l'Élysée; mais Eugène promit d'y revenir et d'y conter la nouvelle historique qu'il avoit annoncée, et l'on continua la promenade. On s'arrêta plusieurs fois pour lire des inscriptions et de jolis vers, entre autres ceux-ci :

Insensé, qui poursuis sur la scène du monde
La vaine image du bonheur,
A toi-même rendu dans cette paix profonde,
Tu sens avec effroi le vuide de ton cœur;
Tu sens que tout échappe et fuit comme cette onde! (1)

Ces vers, dit Eugène, ont été faits il y a plus de trente ans, et la rêverie qui les inspira dans ce beau séjour fut une espèce de

(1) Par feu M. le marquis de Montesquiou.



pressentiment. L'auteur a connu depuis qu'en effet

Tout nous échappe et fuit comme cette onde !...

Oui, reprit Antonine, excepté la vertu, l'amitié, les talens ;... tout le reste ne nous appartient pas ; la fortune en dispose suivant ses caprices. — C'est à peu près la réponse de Bias qui disoit : *Je porte tous mes biens avec moi.* — Point du tout ; car en parlant ainsi, Bias étoit seul ! il n'avoit donc pas un ami !... ce mot ne m'a jamais plu.

En causant ainsi, on arriva près d'une fabrique qui représentoit une fortification en ruines ; Auguste, qui ce jour-là n'avoit que des idées romanesques et belliqueuses, s'extasia sur ce point de vue, et s'écria douloureusement :

Mon nom, à peine écrit sur l'écorce des arbres,
N'est point encore tracé sur l'airain et les marbres (1) !...

mon cher Auguste, dit Eugène en riant,

Il faut qu'un grand dessein sur l'équité se fonde (2).

et à moins que vous n'ayez le projet de conquérir quelque royaume et de devenir un

---

(1) De la tragédie de *Phèdre*, de Pradon.

(2) Même auteur.

usurpateur, je ne vois pas trop comment vous pourrez faire tracer votre nom sur *l'airain et le marbre*,... grâce au ciel nous sommes en pleine paix... — Mais la guerre peut se rallumer.—Eh bien?—Eh bien je le sens, je ferois des choses extraordinaires, inouïes... — Celà est impossible, elle sont toutes épuisées dans ce genre. Les prodiges de valeurs, parmi les Français, sont devenus si vulgaires, que les gazettes ont à peine suffi pour les détailler tous, et qu'on en a déjà oublié plus de la moitié. — Il seroit si beau de les rappeler par ses actions... — Vos camarades en feroient autant. Oui, si nous avions le malheur d'être forcés de recommencer la guerre, les Français, même qui n'ont pas encore porté les armes, montreroient toute l'intrépidité de courage des guerriers qui nous restent et de ceux que nous avons perdus.

Pendant cet entretien on marchoit toujours, et tout à coup, on découvrit la plus belle et la plus majestueuse grotte que l'on ait jamais vue dans un jardin, même en Angleterre. Après l'avoir admiré, on se ren-

dit au potager, qui rappela à Eugène ces vers :

> L'amour volage est le roseau
> Qui s'agite sans être utile ;
> L'amour constant est l'arbrisseau
> Qui croît dans un terrain fertile ;
> Sa fleur, au printemps, réjouit.
> L'été mûrit les fruits qu'il donne ;
> On les recueille dans l'automne,
> Et dans l'hiver on en jouit.
>
> M. Noel.

on traversa le potager et ensuite on entra dans la jolie maison du jardinier ; on vit une heureuse famille comblée des bienfaits des maîtres du château, et qui conta mille traits touchans de leur bonté. La jardinière voyant qu'Antonine écoutoit ces recits avec attendrissement : ah ! madame, poursuivit-elle, puisque vous aimez ces actions-là, allez dans le village et dans les environs, vous en apprendrez bien d'autres,..... interrogez les vieillards, les infirmes, les pauvres gens sans travail, et si les petits orphelins pouvoient parler !... Oui, interrompit le jardinier, la charité *est de race* dans cette famille-là : ils sont comme ça de père en fils ; et *de bru en bru*, ajouta la jardinière.

Après cet entretien on voulut retourner à l'*Élysée*, et l'on accepta l'offre du jardinier, qui proposa d'y conduire par un autre chemin. Il mena les voyageurs dans la partie haute du jardin qui domine sur le reste du parc. Antonine remarqua un banc rustique, à moitié couvert de mousse, dont elle admira la position. On découvre de là, à travers un léger feuillage, une vue ravissante et des eaux limpides qui coulent au bas de la colline. Antonine demanda si on avoit donné un nom à ce banc champêtre; oui, dit le jardinier, on l'appelle *le banc de madame de G******, c'est une vieille dame qui a passé huit jours ici, il y a quelques mois; pas moins, poursuivit le jardinier, elle est alerte pour son âge : tous les matins elle montoit la colline pour venir rêvasser sur ce banc; je crois bien qu'elle s'y endormoit, car quelquefois elle y restoit trois ou quatre heures toute seule. Elle a fait une écriture qu'on a gravée tout de suite sur la pierre. Comment! dit Antonine. — Tenez, regardez,... là, au-dessous de cette mousse. — Ah! des vers!... — Oui, c'est comme

une chanson, mais je ne sais pas l'air. — Lisons. A ces mots, Antonine lut tout haut les vers suivans :

Que j'aime ce banc solitaire !...
Dans ce lieu tranquille, isolé ;
Chaque objet à demi voilé,
Sous cet ombrage tutélaire,
Ne se laisse entrevoir qu'avec un doux mystère.
Ici tout est vague et touchant ;
Loin du délateur, du méchant,
Dans le sein d'une paix profonde,
On n'entend que le bruit de l'onde
Et le ramage des oiseaux ;
On devient étranger aux intérêts du monde,
Aux faux plaisirs, aux scandales nouveaux...
On n'a pas même les journaux !...

Les voyageurs s'assirent tour à tour sur le banc qui portoit cette inscription ; ils trouvèrent que *la vieille dame* avoit raison d'aimer ce lieu charmant de repos, et ils le quittèrent à regret. On reprit la promenade et l'on arriva enfin à l'*Elysée*. On s'assit sur le gazon, et Eugène, pressé de tenir sa promesse, prit la parole en ces termes :

Ce que je vais vous raconter demande un petit préambule ; d'abord je vous préviens que je n'ai pris dans l'histoire que la violente

passion de mon héroïne pour un guerrier fameux qu'elle n'avoit jamais vu, son enthousiasme, la générosité de sa conduite avec lui, et enfin le dévouement qui termine ces singulières amours.

Il faut que vous sachiez encore, qu'autrefois, dans ces beaux jardins où nous sommes maintenant, on voyoit un superbe tombeau de marbre noir, qui paroissoit comme suspendu sur une pièce d'eau; c'étoit une véritable tombe renfermant les restes de l'amiral de Coligny (1). A présent, écoutez l'histoire de Clotilde d'Entremont:

Dans tous les temps où les orages politiques et la guerre ont à la fois agité les empires, on a vu se former, entre les hommes de même parti et compagnons d'armes, ces liaisons intimes, ces amitiés courageuses et

(1) Feu M. le marquis de Montesquiou avoit obtenu, de M. le duc de Luxembourg, en 1786, le cercueil de l'amiral, qu'il fit transporter à Maupertuis, et qu'il déposa dans un sarcophage de marbre noir, élevé dans une espèce de chapelle, au bord d'une petite rivière. Après la révolution, ce monument passa au musée français formé par les soins de M. Le Noir, protecteur der tombeaux envahis et profanés.

fidèles, plus tendres que l'amour même. Notre siècle fait seul une exception fâcheuse à la vérité de cette observation. On ne connoît que trop d'inimitiés implacables, mais on ne cite guère d'exemples d'une amitié à l'épreuve du temps, de l'ambition et des révolutions. Telle est la funeste influence d'un égoïsme devenu presque universel.

Depuis long-temps ce que nous appelons *des opinions*, ne sont (en général) que des prétextes plus ou moins spécieux qui servent à soutenir ouvertement des calculs secrets d'intérêt personnel. On a tant analysé, discuté, combattu, réfuté, en politique et en morale, qu'on a brouillé toutes les idées, et sinon détruit, du moins affoibli toutes les croyances. Il n'en étoit pas ainsi au 16e siècle, il y eut un violent choc d'opinions, mais les seules conservatrices des principes fondamentaux et de la bonne foi, *les croyances* existoient. Dans ce temps, sous le règne désastreux de Charles IX, on citoit, surtout comme le modèle d'un dévouement parfait en amitié, le baron et le comte d'Entremont, tous deux de la même famille, mais parens

à un degré éloigné. Ils étoient militaires l'un et l'autre, à peu près du même âge, et servant sous les ordres de l'amiral de Coligny, ils s'étoient également distingués à la bataille de Renti, dans les combats contre les Espagnols, et au siége de Saint-Quentin, où l'amiral, en dépit de la fortune, acquit tant de gloire. Ce fameux guerrier avoit alors une réputation aussi pure qu'éclatante; il n'étoit encore ni rebelle, ni dévastateur de son pays, il n'avoit point encore fait entrer en France des troupes étrangères!...

La mort de Henri II porta le coup le plus funeste à la fortune de l'amiral; bientôt les intrigues et la duplicité de Catherine de Médicis, en détruisant toutes ses espérances, irritèrent son caractère et bouleversèrent ses projets. La puissance des Guise servit de prétexte à son ambition trompée; il ne s'avoua pas qu'il l'envioit, il se dit qu'il falloit combattre pour délivrer la France d'une odieuse tyrannie; il ne songea plus qu'à se faire un parti. Parmi ses plus ardens admirateurs se trouvoient le baron et le comte d'Entremont; ce dernier, mourant d'une

blessure reçue dans la dernière campagne, étoit allé se reposer et soigner sa santé dans un château à quatre-vingts lieues de Paris Son ami, le baron d'Entremont, obtint, de l'amiral, la permission de l'aller voir; en même temps Coligni lui recommanda de ne rien négliger pour lui faire des partisans dans cette province.

Le baron trouva son ami prêt à rendre les derniers soupirs.

Le comte, veuf depuis plusieurs années, lui recommanda sa fille unique âgée de dix-huit ans; il n'est qu'un seul moyen, lui dit-il, de m'ôter toute inquiétude à cet égard, c'est d'unir ton sort à celui de cette enfant chérie que ma mort va laisser orpheline; vos âges, il est vrai, ne sont point assortis, mais digne fille d'un guerrier, ma Clotilde sait apprécier la gloire, elle connoît tes exploits, depuis long-temps son plus doux plaisir est de les entendre raconter. Elle sera heureuse de devenir l'épouse de celui qu'elle admire, du compagnon d'armes de son père.

Pendant ce discours, la jeune Clotilde,

baignée de larmes, s'étoit jetée à genoux; le comte prit sa main tremblante qu'il mit dans celle de son ami. Réponds, ma Clotilde, lui dit-il, n'est-il pas vrai que tu n'es sensible qu'à la gloire? — Oh oui, mon père!... — Eh bien, je confie ta destinée à l'un des plus vaillans chefs de l'armée, à celui qui possède toute la confiance de Coligny. — Coligny! répéta Clotilde, d'une voix entrecoupée; oui, repartit le comte, je te propose un guerrier couvert d'honorables blessures, un guerrier distingué par ses longs services, par ses actions, par son grade, et l'ami le plus cher de l'intrépide Coligny! ah! s'écria Clotilde, ce titre efface tous les autres.... Tu l'entends! mon ami, reprit le comte, tu vois son admiration pour le chef illustre auquel nous devons notre avancement et notre réputation... Oui, répondit le baron, ce mot qui semble échappé du fond de son cœur, ce mot, prononcé avec un accent si vrai, dissipe toutes mes craintes, Clotide n'est point une femme ordinaire, elle aimera surtout la patrie et la gloire, je suis à elle.

Cet entretien parut ranimer le comte, on le crut mieux pendant le reste du jour; mais la nuit fit évanouir tout espoir, il expira le lendemain dans les bras de sa fille et de son ami. Il étoit impossible de célébrer une noce dans un tel moment, le baron étoit plongé dans une aussi profonde affliction que celle qu'éprouvoit Clotilde même. Il déclara publiquement, dans le château, qu'il épouseroit Clotilde à son retour d'une course qu'il alloit faire dans la province; après avoir rendu les derniers devoirs à son ami, il laissa l'intéressante et jeune orpheline sous la garde d'une vieille gouvernante, et il partit sans délai.

Ce siècle tenoit encore à la chevalerie par des traditions récentes et par de nobles souvenirs. Il y avoit dans l'imagination et dans les ames, de l'enthousiasme pour la gloire et pour la patrie. L'amitié toujours étoit un généreux dévouement, et tout l'idéal de l'amour existoit encore. On raisonnoit peu, on ne calculoit rien; une exaltation héroïque donnoit de la grandeur à toutes les passions; quelquefois les sentimens étoient

hors de la nature, et néanmoins les discours n'étoient jamais exagérés; on se livroit sans réserve à toutes les illusions qui élevoient l'ame et qui frappoient l'imagination. Pour les cœurs sensibles et les esprits ardens, la vie entière n'étoit qu'une fiction romanesque, mais toujours noble et pure.

Clotilde avoit une de ces beautés parfaites, dont l'éclat et la régularité frappent moins que la grâce et l'expression de la physionomie. Le premier mouvement n'étoit pas de dire, en la voyant : *qu'elle est belle !* mais on s'écrioit : qu'elle est jolie! qu'elle est charmante. Ses traits étoient si délicats, et son visage, par sa forme et sa fraîcheur, avoit quelque chose de si enfantin, qu'elle paroissoit à peine avoir quatorze ou quinze ans, quoique sa taille élégante et svelte fût au-dessus de la moyenne. Cette ravissante beauté, qui auroit fait tant de bruit à la cour galante de Henri II, n'étoit point encore connue. Elevée dans la solitude d'un antique château, elle n'avoit jamais vu que son père, et quel-

quefois le comte d'Entremont, et deux ou trois vieux guerriers, anciens amis de sa famille. Elle n'avoit entendu parler que de combats, et surtout des exploits de Coligny, idole alors de tous les braves. Elle savoit qu'il étoit jeune encore et que sa bonne mine étoit aussi remarquable que sa vaillance étoit fameuse. Clotilde n'avoit jamais pensé aux succès personnels qu'une femme peut obtenir par son esprit et sa beauté; une gloire relative étoit la seule dont elle eut l'idée et l'ambition. Elle s'enorgueillissoit d'être la fille d'un brave guerrier, ami de Coligny, et depuis long-temps son jeune cœur palpitoit lorsqu'elle songeoit qu'elle pourroit peut-être devenir l'épouse du plus grand capitaine de l'Europe !.... Elle avoit une naissance illustre, une fortune considérable, et Coligny étoit libre!.... mais les volontés de son père expirant venoient de bouleverser ses projets romanesques et d'anéantir toutes ses espérances; elle s'affligea, elle gémit, néanmoins elle obéit, en se disant que rien au monde ne pourroit la dédommager d'un si douloureux sacrifice;

c'est dans tous les chagrins ce que l'on croit toujours à cet âge, où l'on envisage cependant un si long avenir; c'est que l'on n'a rien perdu encore de cette crédulité des ames neuves et sensibles qui croient que les douleurs sont immortelles, et qui ne voient qu'une inconstance coupable dans les consolations produites par la raison et par le temps!...

Le baron d'Entremont, avec l'ame la plus généreuse, n'avoit de véritable passion que pour la gloire des armes, et d'enthousiasme que pour Coligny. Cependant, malgré ses cinquante-cinq ans, il n'étoit point insensible aux charmes de Clotilde, et au bout de six semaines d'absence il revint avec joie la retrouver en pensant qu'il alloit recevoir sa main. On étoit aux premiers jours du mois d'août, le chaud étoit excessif; Clotilide, qui pour faire une longue promenade, en se levant, avoit devancé l'aurore, rentra au château si fatiguée, qu'elle se jeta sur un canapé, et s'y endormit profondément. Dans ce moment le baron arriva et il se rendit sur-le-champ dans le cabinet où reposoit

Clotilde; il entra doucement et ne la réveilla point. Il approcha, et restant debout près d'elle, il s'arrête pour la contempler!... il admire cette figure ravissante, qui réunit à l'éclat, à la vive fraîcheur de la jeunesse, toutes les grâces de l'enfance;... au bout de quelques minutes ses yeux se portent sur un grand miroir placé au-dessus du canapé, il tressaille en apercevant ses cheveux blancs!... il fait la triste comparaison de sa figure noble, imposante, mais flétrie par les années et par les fatigues de la guerre, avec ce visage aussi enfantin qu'enchanteur; c'étoit comparer les derniers momens d'un automne orageux aux plus beaux jours du plus brillant, du plus doux printemps!..... ah! dit-il, le ciel ne m'a pas fait pour enchaîner sa liberté, non, je n'abuserai point des droits qu'on m'a donnés sur elle!.... innocente créature, poursuivit-il, c'est un protecteur, c'est un père que tu dois retrouver en moi!.... je veillerai sur ta destinée! ô fille de mon ami, je t'adopte! j'obtiendrai de toi une affection filiale, et je ne puis prétendre à d'autres sentimens. Dors en paix, en-

fant chérie; rien ne troublera ta douce sécurité! j'épierai les mouvemens de ton jeune cœur, et le devoir sacré de te rendre heureuse suffira au bonheur de ma vie.

Le baron fut affermi dans cette résolution généreuse par une réflexion qui devoit frapper vivement un caractère tel que le sien. Clotilde étoit riche; le baron sentit que l'on pourroit lui supposer une odieuse cupidité en le voyant épouser une jeune personne d'un âge si disproportionné au sien. De ce moment son parti fut pris et d'une manière irrévocable. Sans annoncer cette décision à Clotilde, il ne lui parla plus d'hymen, il lui dit seulement qu'ayant (ce qui étoit vrai) reçu un message de Coligny qui lui mandoit qu'il étoit absolument brouillé avec la cour, il désiroit plus que jamais rassembler autour de lui tous ses amis; ainsi, poursuivit le baron, je dois aller le rejoindre sans aucun délai. D'ailleurs, ajouta-t-il, dans la situation périlleuse où se trouve l'amiral, il a surement un grand besoin d'argent, il en faut beaucoup pour rassembler un parti, j'ai recueilli précipitamment une modique

somme que je vais lui porter.... Ah! reprit vivement Clotilde, vous savez que vous pouvez disposer de ma fortune. On m'a parlé d'une somme considérable d'argent comptant, prenez-là, toute entière, je vous en conjure.... (1) Je l'accepte, répondit le baron en la regardant fixement, et je ne laisserai pas ignorer à l'amiral avec quelle ame et même avec quelle véhémence vous avez fait cette offre généreuse... A ces mots, Clotilde rougit, et elle baissa ses yeux remplis de larmes.... Après un moment de silence, le baron prit congé d'elle et partit, en lui promettant de lui écrire souvent.

Le danger de l'amiral étoit la seule chose qui, dans cet entretien, eût frappé Clotilde, elle se répétoit avec saisissement ces paroles si terribles pour elle :.... *il est dans une situation périlleuse !* combien elle haïssoit cette cour avec laquelle *il étoit brouillé !....* nul raisonnement politique ne se mêloit à ce ressentiment, elle ne faisoit point de ré-

(1) Historique.

flexions sur les devoirs d'un sujet et d'un citoyen; elle n'avoit aucune opinion sur les affaires; elle savoit seulement que l'amiral étoit trompé et persécuté, cette connoissance lui suffisoit, et tout étoit permis, tout étoit juste à ses yeux pour le secourir et le défendre contre ses ennemis quels qu'ils fussent.

Aussitôt que Clotilde put supposer que le baron avoit rejoint l'amiral, son trouble et son inquiétude n'eurent plus de bornes; elle attendoit des nouvelles avec une impatience que chaque instant sembloit accroître; elle passoit presque toutes ses journées dans la longue avenue du château, afin de voir quelques instans plutôt le courrier qui devoit lui apporter une lettre. Que de prodiges sont dus à l'ame attentive et profondément touchée!.... Clotilde distinguoit le bruit du galop d'un cheval à une distance à laquelle on croiroit que l'ouïe ne peut atteindre, et de même, l'étendue naturelle de sa vue étoit doublée. Du fond de l'avenue, elle apercecevoit, à travers un nuage de poussière, tout ce qui se passoit sur le grand chemin.

Enfin elle vit arriver un matin ce courrier si ardemment désiré. Il lui remit un paquet qu'elle reçut avec un trouble inexprimable, qui s'accrut encore, lorsqu'en l'ouvrant elle y trouva deux lettres !.... elle déploie d'une main tremblante celle dont l'écriture lui étoit inconnue, elle jette un regard avide sur la signature !.... que devint-elle en lisant le nom révéré de l'amiral !.... un nuage de pleurs obscurcit ses yeux, elle se hâta de les essuyer, et elle lut ce qui suit :

« Digne fille d'un illustre capitaine qui « fut mon ami, jouissez de votre noble en- « thousiasme pour la cause que nous défen- « dons ; votre générosité sauve l'armée que « j'ai l'honneur de commander ; et dont « vous devenez l'ange tutélaire. Protégée « par vous, elle ne craindra plus les embû- « ches ni les trahisons d'une cour perfide ! « pourrions-nous ne pas triompher de tout « en invoquant le nom de Clotilde ! ce nom « chéri sera désormais le cri de ralliement de « nos braves guerriers et le présage de la « victoire ;.... il est gravé pour jamais dans « le cœur de Coligny ».

Ce billet acheva d'exalter l'imagination et les idées romanesques de Clotilde. Elle contemploit avec délire cette écriture tracée de la main d'un héros, elle relisoit avec transport cette lettre enivrante, dont toutes les expressions étoient si flatteuses pour elle. En même temps un sentiment confus et pénible l'empêchoit d'ouvrir la lettre du baron, il étoit parti sans lui dire un seul mot sur le mariage projeté !.... mais elle ne se flattoit pas qu'il y eût renoncé !.... elle craignoit mortellement qu'il ne lui reparlât de ses engagemens, et que peut-être il ne l'appelât dans le lieu où il étoit, afin de célébrer ce triste hymen !... cependant il falloit bien se résoudre à lire ce billet si inquiétant !... quelle fut sa joie en n'y trouvant que les assurances d'une affection paternelle, et la demande de lui accorder le titre sacré de père !.... un tel langage sembloit lui permettre l'espérance que le baron ne prétendoit plus à sa main. Cependant elle le désiroit trop pour oser encore se croire dégagée d'une promesse si solennelle. Elle se hâta de répondre au baron, elle

étoit pressée de l'appeler son père, et ce titre fut vingt fois répété dans sa lettre. D'ailleurs elle ne lui parloit que de Coligny, auquel elle n'osoit écrire directement; elle lui disoit qu'elle conserveroit, jusqu'au tombeau, le billet qu'elle en avoit reçu, car, ajoutoit-elle,
« que sont, auprès d'un tel écrit, tous ces
« vains titres d'honneur, ces preuves d'une
« naissance due au hasard, que l'on con-
« serve dans les archives de nos maisons?
« Je ne veux point d'autre illustration
« pour la mienne, et d'autre gloire pour
« moi, que cette lettre signée d'un si beau
« nom!.... »

C'étoit ainsi que Clotilde, en croyant ne montrer que de l'admiration, exprimoit les sentimens les plus passionnés. Sept ou huit jours après avoir envoyé cette lettre, elle reçut un nouveau courrier qui lui rapportoit deux réponses; car sa lettre au baron en méritoit bien une nouvelle de Coligny. Son ravissement fut extrême et d'autant plus que le baron l'autorisoit et même lui conseilloit d'écrire directement à l'amiral. Ce conseil s'accordoit trop bien avec tous

Dans ce temps où l'égoïsme et la cupidité n'avoient point encore corrompu les sentimens et les moeurs, on ne craignoit point de blesser la délicatesse d'un ami, en lui envoyant de l'argent; de telles offres n'étoient alors que de simples devoirs d'amitié, ou les preuves honorables d'une profonde estime. On ne rougissoit point d'en profiter, lorsqu'on en avoit besoin, parce que, dans la même situation, on auroit eu les mêmes procédés. Mais, depuis, l'avarice, sous le masque trompeur de la fierté, a créé une fausse délicatesse qui, dans certains cas, fait envisager la générosité comme une espèce d'outrage, que ceux qui ont de la fortune, se gardent bien de faire.

Cependant la guerre continuoit toujours; il y eut plusieurs combats, l'amiral y fit des prodiges de valeur, et il y déploya des talens et une habileté qui surpassoient encore tout ce qu'il en avoit montré jusqu'alors; Catherine de Médicis, effrayée de l'admiration qu'il excitoit, songea enfin à négocier; ce n'étoit pour elle que tromper, et qu'un moyen de gagner du temps. Une trè-

ve de six mois fut le résultat de ces conférences. Cet événement, qui fut regardé comme un présage assuré de la paix, transporta de joie Clotilde. Quelques jours après le baron arriva; il dissipa sur-le-champ la vague inquiétude qu'éprouva Clotilde, en le revoyant dans ce même château où sa foi lui fut promise, il lui déclara formellement qu'il lui rendoit sa parole, et qu'il venoit uniquement pour se concerter avec elle sur les moyens d'assurer et de fixer sa destinée. Vous êtes jeune, continua-t-il, belle, riche, et d'une illustre naissance, il m'est bien facile de vous procurer une alliance convenable..... Votre cœur est libre, puisque n'ayant jamais quitté cette solitude, il n'a pu se donner encore?..... Le baron prononça ces dernières paroles d'un ton interrogatif; Clotilde baissa les yeux, et dit en balbutiant, il est vrai..... que *je n'ai vu* personne que j'eusse choisi...... volontairement. J'en étois certain, reprit le baron; et parmi ceux qui peuvent prétendre à votre main, j'ai distingué surtout le jeune et brillant Surgères; sa figure est char-

mante; et par sa fortune, son nom, ses vertus, il seroit digne.... Non, non, s'écria vivement Clotilde, non, jamais.—Vous m'étonnez. D'où vient donc ce refus fait avec une sorte d'emportement?—Je veux rester libre —Eh! quoi, seroit-ce par aversion pour le mariage? — Ne m'interrogez point.....—Vous me cachez un secret....... — Oui, je l'avoue...... — Au nom du ciel, ma chère Clotilde, ouvrez-moi votre ame..... — Vous m'accuseriez de folie..... — Je vous écouterai avec l'intérêt du plus tendre père, et l'indulgence d'un ami. — Eh bien j'aime... — Et qui donc? un pâtre un berger?..... Vous n'avez vu, d'ailleurs, que des hommes de cinquante à soixante ans. —Je vous l'ai déjà dit, je n'ai point vu..... l'objet...... — Ah! ah! vous aimez un inconnu?..... — Et l'on n'aime ainsi qu'un héros...... — Et sans doute le plus renommé?..... — Vous savez mon secret tout entier. A ces mots le baron sourit, et Clotilde se couvrit le visage avec ses deux mains. Après un moment de silence, le baron reprenant la parole : enfin, dit-il, j'en ai donc la parfaite certi-

tude; vous aimez l'amiral de Coligny?....— Pour toute réponse Clotilde fondit en larmes. Calmez-vous, chère Clotilde, reprit le baron. Une passion que le seul amour de la gloire a fait naître, et qui n'a été nourrie et fortifiée que par le récit des plus fameux exploits, est un noble sentiment! et la fille du brave comte d'Entremont adorant Coligny sur sa renommée, ne me paroît point une chose extraordinaire!..... Ces paroles inspirèrent à Clotilde un tel enthousiasme de reconnoissance, qu'elle se jeta dans les bras du baron, en l'appelant son père, son protecteur et son guide. Oui ma fille, dit le baron attendri, je me charge de vous guider, et ce sera pour votre bonheur, j'ose vous en répondre...... Je vais vous quitter pendant quelques instans pour aller réfléchir mûrement à cette importante affaire; je reviendrai dans une heure, et alors plus calmes l'un et l'autre, j'espère, nous prendrons une décision dont vous serez satisfaite. A ces mots il sortit et la laissa dans toute l'agitation que peuvent causer l'amour, l'inquiétude, l'espérance et l'attente.

Clotilde, assise près d'une pendule, comptoit toutes les minutes, se rappeloit les paroles du baron, se flattoit qu'il avoit cru voir dans l'ame de Coligny un sentiment plus vif que la reconnoissance; mais le baron pouvoit se tromper, et cette idée laissoit au fond du cœur de Clotilde un doute douloureux qui corrompoit toute sa joie.

Enfin, au bout d'une heure, Clotilde entend marcher dans la galerie voisine par laquelle il falloit passer pour arriver à sa chambre; elle écoute, elle s'émeut..... en reconnoissant que deux hommes en bottes, marchent ensemble..... Ainsi, ce n'est point un domestique qui suit le baron; ce pas ferme et précipité représente à son imagination deux guerriers. Quel est donc celui qu'on amène? elle rougit, elle pâlit, elle veut se lever et retombe dans un fauteuil!... La porte s'ouvre, et Clotilde éperdue voit paroître le baron tenant par la main un guerrier d'une figure aussi agréable que majestueuse... Elle ne peut le méconnoître, elle a fait tant de questions sur ses traits, sur sa taille, on le lui a dépeint tant de fois!...

Grand Dieu! s'écria-t-elle, c'est lui!... Elle ne s'abusoit point, l'amiral étoit à ses pieds!

Tandis que ces amans jouissoient du bonheur de se voir pour la première fois, et de se regarder avec une curiosité pleine de charme et d'émotion, le baron racontoit à Clotilde l'histoire de l'amour de Coligny pour elle; il lui disoit que s'obtinant à ne voir dans ses sentimens que l'enthousiasme d'une grande ame pour la gloire, il avoit voulu venir s'en éclaircir lui-même; qu'il s'étoit caché dans une maison du village, en convenant avec le baron qu'il y attendroit le résultat de sa conversation avec Clotilde.

Ce récit du baron fut à peine écouté; Clotilde n'en avoit pas besoin; elle ne pouvoit que fixer ses yeux sur ceux de Coligny; son ame, son attention et son existence entière étoient dans ses regards.

Le baron fixa à la quinzaine le jour solennel du mariage; la noce fut célébrée avec magnificence; un grand nombre de guerriers de l'armée de Coligny vint prendre part à sa félicité. On donna des fêtes somptueuses au milieu desquelles les deux époux

enivrés d'amour, n'envisageant que la destinée la plus brillante et la plus glorieuse, croyoient fixer la fortune inconstante par leurs transports et leurs projets!....

O voile heureux que la bonté céleste daigne jeter sur l'avenir! quelle joie seroit pure, s'il étoit possible de te soulever?..... Hélas! tu ne nous caches jamais un bonheur exempt de trouble et d'inquiétudes; il n'en est point de tel sur la terre, et tu dérobes souvent à nos regards d'affreuses perspectives!..... Ignorer et s'abuser, sont les seuls moyens de supporter les maux dont la vie est semée, et nous la devons à ton impénétrable épaisseur!..... (1)

Voici le fait historique sur lequel est fondée cette nouvelle.

Madame d'Entremont, veuve, jeune, belle et très-riche, prit une passion violente pour l'amiral de Coligny, uniquement sur sa réputation, et sans l'avoir jamais vu. Elle lui écrivit des lettres passionnées, lui envoya des sommes considérables pour soutenir la guerre, et lui offrit sa main qu'il accepta. Il ne l'avoit jamais vue, lorsqu'il se rendit auprès d'elle pour l'épouser. Après la mort funeste de l'amiral, sa malheureuse veuve essuya les plus cruelles persécutions.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.





